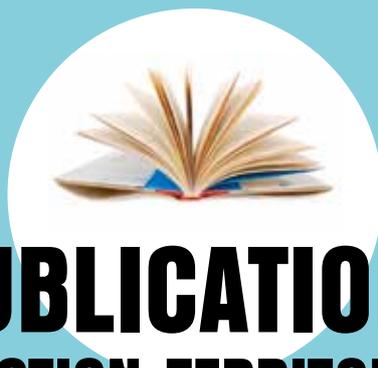


LECTURES.CULTURES



ACTION
EN FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES,
IL FAUDRA PLUS QU'UN
VIRUS POUR CONFINER
LA CULTURE

p.37



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)



Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

EN DÉCONFINEMENT

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Après plusieurs mois d'arrêt forcé, nos secteurs peuvent enfin accueillir à nouveau le public. Certes, la prudence reste de mise et les activités ne reprennent que progressivement, mais pour beaucoup d'entre vous, pour beaucoup d'artistes, d'écrivains, de techniciens et de professionnels des arts de la scène, cette réouverture est comme un ballon d'oxygène. Un premier pas vers le retour à la normale.

La Fédération Wallonie-Bruxelles a pris plusieurs initiatives pour soutenir les opérateurs et les artistes et de nombreux centres culturels, musées, théâtres, festivals, etc., ont pu bénéficier d'une aide exceptionnelle. Des protocoles de déconfinement ont été rédigés par l'administration, le cabinet et les fédérations professionnelles. La chaîne du livre bénéficiera d'achats massifs d'ouvrages d'auteurs et d'éditeurs belges francophones destinés aux bibliothèques et aux associations de terrain. Le guichet culture a répondu à plus de 750 demandes dans le cadre de la crise sanitaire. À l'heure où j'écris, le groupe d'experts désigné par Madame la Ministre pour « rêver le futur de la Culture » s'appête à déposer ses conclusions. Bien qu'elles aient parfois été perçues comme trop faibles au regard du cataclysme qui s'abattait sur la culture, ces mesures ont eu le mérite de maintenir autant que possible le lien social entre les différents acteurs de la culture.

La Fédération Wallonie-Bruxelles a pris plusieurs initiatives pour soutenir les opérateurs et les artistes et de nombreux centres culturels, musées, théâtres, festivals, etc., ont pu bénéficier d'une aide exceptionnelle.

Dans ce numéro, Thomas Casavecchia revient longuement sur la manière dont vous avez, dans vos centres culturels, bibliothèques, PointCulture, assuré un service au public malgré les circonstances. À travers le prêt numérique, les interventions virtuelles, les diffusions de spectacles ou les offres à emporter, vous avez continué à faire vivre le service public. Aujourd'hui, ce sont de nouvelles manières de travailler qu'il nous faut inventer pour permettre un retour dans nos vies de ce supplément d'âme que nous offrent les créateurs et tous ceux qui rendent la rencontre avec la culture possible.

La crise sera encore présente, frontalement ou en filigrane, par exemple dans l'article que Cynthia Empain consacre aux jeux vidéo, ou dans le petit tour d'horizon des bandes dessinées apocalyptiques que propose Marianne Puttemans. Il sera aussi question du regain pour le puzzle. La crise, c'est un peu comme un jour de pluie, on n'aime pas ça mais c'est l'occasion de faire ce qu'on ne fait jamais.

La rubrique métier est consacrée à Olivier Pretto, directeur du Centre de prêt de matériel de Naninne. On a déjà dit l'importance de cette institution, fondée au sortir de la Seconde Guerre mondiale pour reconstruire le lien entre la jeunesse et les pouvoirs publics. Le Centre permet à de nombreux enfants de partir en vacances en mettant des tentes à disposition des mouvements de jeunesse. Il dispose aussi de matériel audiovisuel professionnel ou amateur qui aide les opérateurs à mener leurs projets à bien. Nous sommes très fiers de vous annoncer que le Centre de prêt de matériel, qui s'est lancé dans une démarche d'amélioration de la qualité de ses services en 2016, vient d'accéder au troisième niveau de l'European Foundation for Quality Management ou EFQM. Cette labellisation est le résultat du travail remarquable mené par toute l'équipe depuis dix ans. Bravo à tous les collaborateurs du Centre, dont le niveau d'implication a permis d'atteindre ce résultat.

L'administration de la culture change de tête. Depuis le début du mois de juin, c'est Freddy Cabaraux, ancien inspecteur général, qui occupe le poste d'administrateur général. Municipaliste dans l'âme, Freddy est très attaché à la question de la territorialité. Nul doute qu'il alimentera les débats qui traversent nos secteurs.

Je voudrais aussi saluer son prédécesseur, André-Marie Poncelet. Durant ces onze dernières années, il a fait émerger une vision des politiques culturelles fondée sur une connaissance fine des réalités de terrain et a contribué à faire entendre la voix de nos artistes et de nos institutions bien au-delà des frontières de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Je leur souhaite à tous deux plein succès dans leurs nouvelles missions. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau, Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Marie-Angèle Dehaye, Bénédicte Dochain, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Florence Richter, Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Olivier Brüll, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée, Cynthia Empain, Liliane Fanello, Hervé Gérard, Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Pierre-Jean Tribot, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Relecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°19 (Septembre-Octobre 2020)

4^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



03 ÉDITORIAL

03 En déconfinement
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Publication *Les développements culturels du territoire : évolution 2018 ou la transversalité installée*

par Diane Sophie Couteau

09 Rapport d'activités 2019 de la Réserve centrale de Lobbes

par Sylvie Vandamme

12 *Periodic 2015-2019 : la conservation partagée des périodiques*
par Sylvie Vandamme

15 ICI ET AILLEURS

15 Centre culturel d'Herstal : « La culture, c'est créer des synergies et de la solidarité »
par Liliane Fanello

19 Les bibliothèques françaises face au Covid 19 : garder le lien à tout prix
par Véronique Heurtematte

23 MÉTIER

23 Olivier Pretto, gestionnaire du Centre de prêt de matériel de Naninne
par Olivier Brüll

25 NUMÉRIQUE

25 Confiné ? Il y a toujours le jeu vidéo, même en bibliothèque !
par Cynthia Empain

29 Micro-folie à Molenbeek : une plateforme au service des territoires
par Pierre Hemptinne

32 PORTRAIT

32 Palix : du dessin d'Assises à la poésie picturale
par Catherine Callico

SOMMAIRE



29



37



71

37 ACTION

37 En Fédération Wallonie-Bruxelles, il faudra plus qu'un virus pour confiner la culture

par Thomas Casavecchia

44 Jacky Legge : folklore, cimetières et art contemporain

par Catherine Callico

48 Confiné, dis-moi ce que tu as lu...

par Catherine Renson

52 AUVIO

CD

52 L'hymne dithyrambique

par Benoit van Langenhove

DOCU

54 Révolte, le cinéma

« anti-capituliste » de Benjamin Hennot

par Philippe Delvosalle

56 LECTURE

SOCIÉTÉ

56 À quoi ressemblera demain ?

10 livres de référence

par Thomas Casavecchia

60 Un virus qui donne à réfléchir

par Bernard Lobet

62 La psychologie positive :

essentielle au temps du Covid 19

par Jacques Van Rillaer

65 Génération collapsonaute ?

par Michel Bougard

66 *Que faire ?* nouvelle revue pour le

futur : quand la folie devient sagesse

par Florence Richter

BD

67 Des apocalypses en BD

par Marianne Puttemans

69 JEU

69 Puzzle : un surcroît d'intérêt

par Pascal Deru

71 JEUNESSE

ACTION

71 De la contagion naquit la création

par Laurence Bertels

ENFANT

75 Résister avec la petite édition

indépendante

par Michel Defourny

ADO

78 Migrants : quand la réalité

du Covid 19 inspire la fiction

par Maggy Rayet

PORTRAIT

80 Maud Roegiers,

illustratrice-designeuse

par Isabelle Decuyper

PUBLICATION

LES DÉVELOPPEMENTS CULTURELS DU TERRITOIRE : ÉVOLUTION 2018 OU LA TRANSVERSALITÉ INSTALLÉE

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

directrice a.i. du Service de la Lecture publique

Le Service général de l'Action territoriale (SGAT) constitue l'une des branches les plus récemment créées de l'organigramme de l'Administration générale de la Culture. En 2018, il fête sa deuxième année d'existence en réussissant le pari pourtant improbable de créer du lien entre des Services liés par une empreinte territoriale : le Service de la Lecture publique, la Bibliothèque Espace 27 septembre, les Centres culturels, les PointCulture et le Centre de prêt de matériel de Naninne.

Tous évoluent ensemble et réalisent leurs missions au fil d'un destin commun. Pour arriver à accomplir cet objectif, le Service général de l'Action territoriale s'est doté d'une cellule transversale chargée de « créer concrètement ce lien ». La publication se veut le reflet encore partiel de cette transversalité qui s'installe au fil du quotidien.

2017 ET LA MISE EN PLACE

Si 2017 avait été l'année de mise en place, 2018 sera celle de la stabilisation, de la concrétisation des différents projets du contrat d'administration. Ces projets sont nombreux. On citera notamment les journées de réflexion du groupe de travail sur le développement culturel territorial, dont l'objectif est d'arriver à créer une jurisprudence, afin d'aider les opérateurs à appréhender la notion de territoire de manière commune. La question du territoire y est abordée de manière très ouverte en

s'inscrivant dans des lieux symboliques ou dans une approche particulière. Les questions posées au fil des réunions du groupe de travail sont semblables à celles qui se posent dans l'actualité des différents secteurs.

2018 ET LES PROJETS INTERNATIONAUX

L'année 2018 sera rythmée également par le lancement de deux projets internationaux : l'un vers la Tunisie, l'autre vers Haïti. Le premier résidera en une valorisation du patrimoine culturel national tunisien, une proposition de travail commun avec les entités décentralisées et une offre de plans de formations. Le second visera la création d'un réseau de lecture publique en Haïti en collaboration avec la cellule transversale du SGAT et du Service de la Lecture publique. La Direction nationale du Livre en Haïti souhaitait reproduire un réseau de lecture publique à l'instar de ce qui existe en Belgique.



LE CATALOGUE COMMUN DES FORMATIONS

Concevoir de la transversalité entre les différents services du SGAT passe également par l'élargissement du catalogue des formations de la lecture publique à l'ensemble des opérateurs culturels (bibliothèques, centres culturels, PointCulture...) Le catalogue tend à s'ouvrir plus visiblement aux Centres culturels. Il vise à une identification plus précise des opérateurs culturels auxquels il s'adresse. Il comporte désormais une partie commune transversale, une partie destinée à la lecture publique et une autre à tout autre opérateur culturel. Par le passé, ce catalogue s'était déjà mis au service des professionnels de la petite enfance, il tente désormais de coller au plus près de la réalité de terrain des différents opérateurs culturels relevant de l'ensemble du SGAT.



© Laure Geerts

Un autre projet du contrat d'administration trouve des voies de concrétisation en 2018 : ouvrir une formation pour coordinateur culturel territorial. Le Conseil régional de la formation (Région wallonne) est devenu le partenaire privilégié de mise en place de la formation. Cette dernière s'inscrit dans le programme d'évolution des carrières des agents des pouvoirs locaux. Elle leur permettra d'accéder à un grade supérieur ou à une revalorisation salariale. Elle s'est construite sur les ruines d'une ancienne formation devenue obsolète et sera proposée en deux modules, sur une durée de quatre jours. Le contenu de la formation vise à permettre une meilleure connaissance de la matière culturelle en FWB : ses mots clés, son organisation, ses décrets, les liens à construire avec la Région. Elle tendra à développer une intelligence des enjeux culturels ainsi qu'une analyse des forces en présence sur un territoire.

TRANSVERSALITÉ AU SENS LARGE

La transversalité ne se limite pas au seul Service général de l'Action territoriale, il est nécessaire de créer du lien ou de maintenir l'existant avec les autres services généraux, les institutions extérieures ou les Régions wallonne et bruxelloise. Les collaborations avec le Service général des Lettres et du Livre explorent les possibles et évoluent en fonction des nécessités et des changements. Lancée lors de la Foire du livre en 2018, l'exposition *Sur la route* est le fruit d'un subtil travail de collaboration. Les participations aux réunions de la coordination du secteur de la littérature jeunesse, la participation au salon de l'éducation avec des interventions face à un public d'étudiants en puériculture et de professionnelles de la petite enfance, ont jalonné l'année de balises importantes.

La Direction des Centres culturels poursuivait le projet de jeter les bases d'un opérateur d'appui pour les Centres culturels. Les différents acteurs (ACC¹, ASTRAC², SGAT, Concertations...) se sont réunis sous la forme d'une plateforme d'appui des Centres culturels. Une étape importante est franchie en décembre 2017 par l'organisation d'une rencontre avec les concertations et coopérations régionales des Centres culturels. Depuis, les réunions se sont suivies en prenant un rythme de croisière. 2018 permet au Réseau public de la Lecture une avancée certaine. Le réseau reçoit la certitude de pouvoir intégrer, en janvier 2019, 19 bibliothèques qui avaient rentré un dossier courant 2014 et qui n'avaient pu jusque-là, faute de moyens budgétaires suffisants, se voir enfin reconnaître sous la nouvelle législation. Ces 19 bibliothèques cheminaient sous le décret 1978 et n'attendaient qu'un feu vert pour passer enfin sous les auspices de la législation 2009. ►



© Laure Geerts

► DÉCODAGE À PARTIR DES RAPPORTS D'ACTIVITÉS

Comme chaque année, et ce depuis 17 ans, la publication du rapport sur l'état du Réseau public de la Lecture en Fédération Wallonie-Bruxelles ressemble à un instantané, une lecture du quotidien professionnel de l'ensemble de la Lecture publique. Un décodage nourri par le travail exceptionnel réalisé chaque année par tous les opérateurs du réseau : les rapports d'activité. Souvent maudits pour leur caractère fastidieux et pourtant cités en exemple à de multiples reprises par tous les secteurs qui ne disposent pas de données aussi fiables et complètes. Le savoir-faire des bibliothécaires fournit des informations précieuses autant multiples que variées et permet de croquer des évolutions, de tenter de percevoir des mutations sous-jacentes. Les statistiques fournies depuis 17 ans offrent à la lecture de tous une source indispensable de constats et d'évolution.

AUGMENTATION DU NOMBRE D'USAGERS

En 2018, pour la première fois depuis longtemps, une évolution se fait sentir quant au nombre d'utilisateurs. Jusqu'en 2017, le constat restait le même : la diminution du nombre d'utilisateurs semblait ne pouvoir se tarir. Et pourtant, cette année, un changement fait démentir toutes les prévisions anciennes : le nombre d'utilisateurs est cette fois en augmentation. Un accroissement léger de 5,4 %, certes, mais une progression si rare qu'il est agréable de la relever. Un retour progressif des lecteurs vers les bibliothèques et leurs multiples possibilités ?

EN CONCLUSION

Si 2016 rimait avec le premier contrat d'administration, 2018 oblige le SGAT à réfléchir à sa suite. Chaque service général identifie des priorités, ce qui

n'exclura pas de réaliser d'autres choix. En 2019, des réunions se succéderont en vue de consulter les différents agents de chaque Direction. Parmi les futurs objectifs stratégiques, il en est un qui concerne plus particulièrement le SGAT : garantir un maillage territorial qui assure un accès équilibré à la participation, la pratique et la création culturelles. ●

Notes

1. ACC : Association des Centres culturels.
2. ASTRAC : Réseau des professionnels en Centres culturels.

INFOS :

Les développements culturels du territoire 2020, évolution 2018

est accessible sur le site www.bibliotheques.be
Pour la version papier,
tél. : 02/413.36.19.

RAPPORT D'ACTIVITÉS 2019

DE LA RÉSERVE CENTRALE DE LOBBES

PAR SYLVIE VANDAMME

directrice de la Réserve centrale de Lobbes, Service de la Lecture publique

En 2019, un nouveau plan de développement de la Réserve centrale a été élaboré pour 5 ans. De nouveaux axes de travail ont été définis et ont commencé à être mis en œuvre. Ce fut également une année durant laquelle des travaux de grande envergure ont été réalisés au niveau des toitures.

LES AXES DU PLAN DE DÉVELOPPEMENT 2019-2023

L'équipe a commencé à mettre en œuvre deux axes :

- Soutenir et aider les bibliothèques dans la gestion des périodiques

Une attention toute particulière a été donnée à l'axe « soutien des bibliothèques » dans le cadre de l'élagage et de la conservation des périodiques. Cet axe a fait l'objet de plusieurs actions : Des formations et des présentations ont été données au sein du Réseau public de la Lecture. 97 professionnels y ont participé. Et la présentation de Perioclic en mai 2019 à l'Agence bibliographique de l'enseignement supérieur (Abes) et le 12 novembre, lors d'une journée d'étude sur la gestion et la valorisation des périodiques en bibliothèques, que la Réserve centrale a co-organisée avec l'Université de Lille 3. 90 personnes y ont participé.

Plusieurs actions ont également été réalisées afin de doter les bibliothécaires d'outils de communication coordonnés

et mutualisés : la distribution d'outils de promotion (signets, clés USB, QR codes, etc.) ; la mise en place en mars 2019 d'une page Facebook Perioclic. Fin 2019, elle comptait 164 abonnés ; en outre, afin de toucher le monde de l'enseignement, la Réserve centrale a participé sous l'égide de l'administration de la Culture aux EDUC Days 2019.

Enfin, un visuel commun à toutes les communications de la Réserve centrale (Facebook, site web, etc.) ainsi que deux nouveaux outils de communication ont également été mis en place afin de valoriser les livres conservés à la Réserve centrale : la newsletter : mise en place en novembre 2018, elle met en avant les livres conservés à la Réserve centrale et accessibles via le prêt entre bibliothèques. Et le compte Instagram : mis en place fin juin 2019, il met en avant les romans pour les adultes et pour la jeunesse. Ceux-ci sont présen-

tés sous forme de « Bookstagram », à savoir que le livre y est photographié en mettant l'accent sur l'esthétisme de la photo. Fin 2019, ce compte était suivi par 90 abonnés.

En 2020, l'axe « soutien et communication » mettra davantage l'accent sur l'élagage et le retrait des livres en bibliothèque.

- Soutenir l'ensemble des actions réalisées par l'équipe de la Réserve centrale en améliorant et gérant les infrastructures

En collaboration étroite avec le service de l'infrastructure, la Réserve centrale a veillé au bon déroulement des travaux de désamiantage et de remplacement des toitures. Ces travaux d'une durée de 7 mois ont permis de résoudre de nombreux problèmes (manque de luminosité dans certains locaux, bâtiment énergivore, etc.).





► NOS MISSIONS PRINCIPALES

À côté du développement de ces axes, l'équipe a continué à travailler sur les deux missions principales :

- Donner une seconde vie aux livres retirés des bibliothèques publiques

En 2019, l'équipe a trié 10.300 livres retirés des collections des bibliothèques publiques à la suite d'un élagage. Elle a conservé 43 % des ouvrages reçus pour le prêt interbibliothèques et 28 % ont été préparés pour être donnés. La Réserve centrale a également effectué 13 dons de livres pour un total de 3.900 livres. Ce sont avant tout les centres de documentation qui ont bénéficié de ces dons.

Les 157.500 livres présents dans nos collections sont mis à disposition des lecteurs des bibliothèques publiques via le prêt entre bibliothèques. Les romans et les ouvrages pour la jeunesse sont essentiellement demandés. Nous avons reçu 328 demandes en 2019 contre 453 en 2018 soit une diminution de 28 %. Il faut dire que le service de prêt interbibliothèques a été suspendu plusieurs mois en raison des travaux. Les livres sont envoyés via la camionnette coordonnée par la bibliothèque centrale du Brabant wallon. Nous n'envoyons quasi plus les livres par la poste.

- Coordonner le plan de conservation partagée

La Réserve centrale continue de coordonner la conservation partagée des périodiques. La répartition de la conservation est terminée et les collections des bibliothèques de conservation sont quasi complétées.

Début janvier 2019, le service de copie numérique a été relancé sur Perioclit. Perioclit a attiré 6.000 visiteurs qui ont réalisé 40.000 recherches. Les bibliothèques ont reçu 912 demandes d'envoi d'articles. Dans le cadre de notre plan de développement, nous avons organisé une campagne de promotion et des formations sur la gestion des périodiques en bibliothèque et sur l'outil Perioclit. En 2019, la conservation partagée a fait l'objet d'une évaluation. Dans ce cadre, les partenaires ont été sollicités afin de récolter les chiffres nécessaires. Le bilan sera communiqué début 2020.

LA CONSTRUCTION D'UNE ANNEXE DE STOCKAGE

Chaque année, la Réserve centrale intègre environ 7.000 livres. Les espaces de stockage ont été exploités au mieux depuis la mise en place de la Réserve centrale en 2005 (ajout de rayonnages fixes et mobiles). Néanmoins, ceux-ci

se remplissent. Il faudrait prévoir la construction d'une annexe de stockage de 840 m² accueillant des rayonnages mobiles. Le coût de cette annexe a été estimé. Sa construction permettrait d'augmenter les capacités de stockage de manière conséquente sur le long terme.

DES PERSPECTIVES

En 2020, nous soutiendrons essentiellement les bibliothèques dans l'élagage, le retrait et la conservation des livres au travers de la formation et de la communication. 3 axes seront privilégiés : la mise à jour de la brochure sur l'élagage et le retrait, les formations à l'élagage et la valorisation des collections de la Réserve centrale en utilisant les outils de médiation mis en place en 2019 (Instagram, newsletter, etc.)

EN CONCLUSION

Aujourd'hui plus que jamais, dans un monde où les moyens se raréfient alors que les documents à conserver sont de plus en plus nombreux, la conservation doit passer par le « réseautage bibliothéconomique » ainsi que par la collaboration des moyens et des expertises.



La Réserve centrale participe à cette dynamique positive et conforte ou incite les bibliothécaires à rendre leurs rayonnages plus attrayants pour leurs usagers. Son travail permet également de diminuer le temps que les bibliothécaires doivent consacrer à la conservation d'ouvrages qui ne sont plus ni prêtés ni consultés. Ils peuvent donc davantage se consacrer aux politiques de développement de la lecture, de médiation et d'animation.

En outre, le travail de convergence et d'harmonisation que la Réserve centrale réalise autour des périodiques aide les bibliothécaires à gérer et à valoriser leurs périodiques. ●

ACTUALITÉ 2020 : DÉCONFINEMENT EN COURS À LA RÉSERVE CENTRALE

Le 18 mars, la Réserve centrale a fermé ses portes afin de privilégier le respect des mesures sanitaires. Transferts de livres annulés, demandes de prêts interbibliothèques en pause, réunions de coordination reportées, nouvelle manière de travailler, etc. Ce virus qui nous paraissait si lointain a renvoyé chacun chez soi afin de privilégier la santé de tous. Cependant, l'activité ne fut pas à l'arrêt, bien au contraire, toute l'équipe a continué son travail à distance avec la même rigueur que d'habitude au vu de la situation.

Ce 18 mai, l'équipe est revenue à Lobbes dans le respect des nouvelles règles mais avec le désir de retrouver d'autres repères. Les prochaines semaines, le travail alternera entre le télétravail et le travail à Lobbes tout en respectant les distances de sécurité et les bons réflexes en matière d'hygiène. Nous avons hâte de retisser les liens et les projets de collaboration avec les bibliothécaires, ils donnent du sens à notre travail. En effet, comme le dit Paolo Giordano dans son livre *Contagions*, « la normalité est suspendue et personne n'est en mesure de prévoir jusque quand. Le temps de l'anomalie est venu, nous devons apprendre à vivre dans cette anomalie, à trouver des raisons de l'accueillir [...] ». » Pour la Réserve centrale, plus que jamais, l'accueil de ces nouveaux temps passera par la mise en place de nouvelles manières de collaborer.

PERIOCLIC 2015-2019 :

LA CONSERVATION PARTAGÉE DES PÉRIODIQUES

PAR SYLVIE VANDAMME

directrice de la Réserve centrale de Lobbes, Service de la Lecture publique

Depuis 2010, les opérateurs d'appui participent à une Commission de conservation partagée des périodiques. Cette dernière, coordonnée par la Réserve centrale (Lobbes), a pour principal objectif de localiser, signaler et rationaliser les collections des périodiques des bibliothèques publiques de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de leurs partenaires tout en facilitant l'accès aux collections. Cette seconde évaluation montre son impact sur le Réseau des bibliothèques publiques au travers de la mise en place, de la promotion et de l'utilisation de Perioclic.

LE PLAN DE CONSERVATION PARTAGÉE DES PÉRIODIQUES (PCPP) EN CHIFFRES POUR LES ANNÉES 2015-2019

Les opérateurs d'appui possédant chacun un service de gestion des périodiques, le PCPP permet une mutualisation de leurs ressources. Entre 2015 et 2019, 18 personnes ont travaillé en moyenne huit heures par semaine sur la gestion et la mise à disposition des périodiques tout en partageant et développant leur expertise.

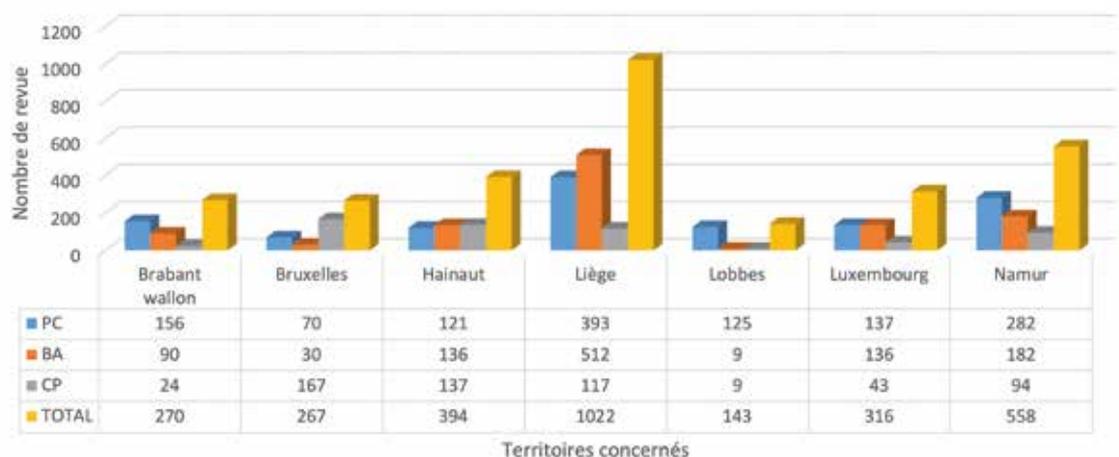
En 2019, 2.970 périodiques sont localisés et conservés au sein des bibliothèques. 80 %, soit 2.379 périodiques, sont conservés dans la durée (pôle de conservation [PC] et bibliothèque associée [BA]) et 20 %, soit 591 revues, sont gardées provisoirement pour une durée

d'un, cinq, dix ou quinze ans [CP]. Ces revues sont majoritairement destinées à un public adulte. Seules 60 des revues conservées sont destinées à la jeunesse. À ces 2.970 revues il faut ajouter 135 périodiques conservés dans la durée par des centres de documentation ou par des bibliothèques des Hauts-de-France. On compte 117 périodiques conservés de plus qu'en 2014 dont 24 sont conservés par des centres de documentation.

Les 2.970 revues conservées par les bibliothèques se répartissent de la façon suivante :

1.537 revues ont été supprimées depuis que la conservation partagée a été mise en place en 2010. On constate une diminution du nombre de retraits entre 2014 et 2019. Seules 442 revues ont été supprimées contre 1.095 entre 2010 et 2014.

Revues conservées dans les bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2019



CONCRÉTISATION DU PCPP : LES TRANSFERTS PHYSIQUES DES REVUES ET L'ENRICHISSEMENT DE PERIOCLIC

Les transferts de périodiques ont pour objectif d'envoyer certains numéros afin de compléter une collection conservée. Ces transferts demandent un important travail de manutention. Depuis 2010, 584 transferts ont été réalisés. Entre 2015 et 2019, ce nombre a diminué. Seuls 162 titres de périodiques ont été transférés entre les partenaires du plan de conservation partagée.

Depuis 2017, le contenu de Periodiclic est enrichi afin de permettre aux internautes d'avoir accès à des informations complètes et actuelles. En effet, chaque membre de la commission complète la description des revues conservées sur son territoire. En décembre 2019, 1.675 descriptions de revues ont été complétées, soit 80 % des revues présentes dans Periodiclic. Il reste 402 notices à compléter.

LA COLLABORATION AVEC LES BIBLIOTHÈQUES LOCALES ET LES CENTRES DE DOCUMENTATION ASSOCIÉS ET L'UTILISATION DU PLAN DE LA CONSERVATION PARTAGÉE PAR CELLES-CI

Contrairement aux bibliothèques d'apui, les bibliothèques locales n'ont pas pour vocation de conserver les revues à l'exception des revues régionales et de certains titres spécifiques. Cependant, elles utilisent de plus en plus le plan de conservation partagée afin de gérer leurs périodiques :

- Elles suppriment les revues qui ne correspondent plus à leur politique documentaire et proposent à la bibliothèque de conservation de compléter sa collection. Ainsi, en 2019, 147 périodiques ont été proposés aux bibliothèques de conservation par les bibliothèques locales.
- Elles participent à la conservation partagée en signalant dans Periodiclic la conservation dans la

durée d'une ou plusieurs revues dont elles possèdent quasi toute la collection. Ainsi, depuis 2015, 35 bibliothèques locales et centres de documentation associés se sont engagés à conserver 412 revues. Ce sont dans les provinces du Hainaut et du Luxembourg que l'augmentation du nombre de bibliothèques locales participantes entre 2014 et 2019 est la plus significative.

LES COLLABORATIONS AUTOUR DE LA CONSERVATION PARTAGÉE DES PÉRIODIQUES

- Avec les centres de documentation

Depuis 2010, des centres de documentation de la Fédération Wallonie-Bruxelles ont été associés au PCPP pour la conservation de périodiques spécifiques. En 2019, 23 centres de documentation y participent contre 17 en 2014.

- Avec les partenaires français des Hauts-de-France

Depuis 2010, des collaborations sont également mises en place avec les bibliothécaires des Hauts-de-France qui travaillent sur un PCPP régional : l'organisation d'une journée professionnelle interfrontalière à La Louvière

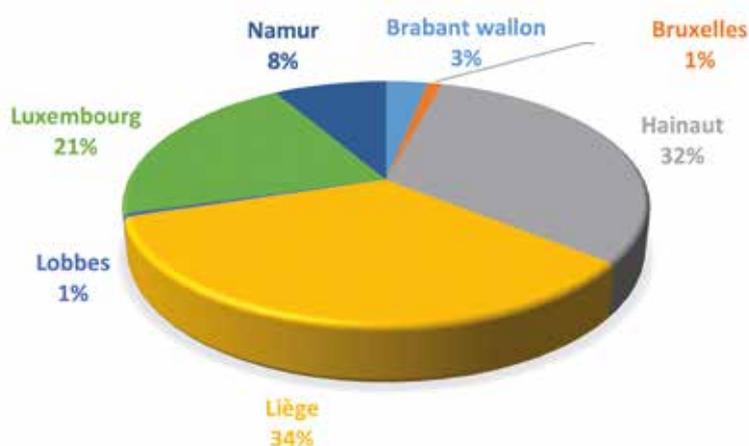
en novembre 2015 ; des dons de périodiques ; la présentation de Periodiclic lors des journées annuelles de l'ABES (l'Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur) en mai 2019 à Montpellier ; la co-organisation avec l'Université de Lille 3 d'une journée d'étude sur la gestion et la valorisation des périodiques en novembre 2019. Cette journée d'étude a rassemblé 90 participants.

PERIOCLIC : SES SERVICES (PIB D'ARTICLE ET LOCALISATION DE REVUES) ET SES ÉVOLUTIONS

Depuis fin 2016, Periodiclic décrit et localise plus de 3.000 périodiques ainsi que plus de 200.000 descriptions d'articles sélectionnés dans plus de 390 revues. 71 institutions y participent activement soit en conservant des revues, soit en les décrivant.

En 2019, 6.000 utilisateurs ont consulté Periodiclic. L'outil continue à évoluer en fonction des demandes des utilisateurs, on peut notamment signaler l'adaptation de Periodiclic Web aux smartphones et aux tablettes et la simplification des formulaires de recherche de Periodiclic Web.

Demandes de PIB d'articles en 2019 par territoire



- **Perioclic** permet aux usagers de demander gratuitement par courriel des copies numériques d'article. Cependant, en 2017, le service de demandes de copies numériques d'article a dû être suspendu temporairement afin que la Fédération Wallonie-Bruxelles puisse établir un accord avec les sociétés de gestion de droit d'auteur. Une licence d'utilisation a été signée en 2018 conduisant à la reprise officielle du service en février 2019. Elle permet aux bibliothécaires d'envoyer des copies numériques d'article en toute légalité pour autant qu'ils remplissent certaines obligations. Le Service de la Lecture publique réalise ainsi un retour global auprès des sociétés de gestion et les paie sur base du nombre de copies numériques réalisées sur l'année précédente.

Depuis février 2019, 912 demandes de copies numériques d'article ont été signalées. Ces demandes sont essentiellement satisfaites par les bibliothèques centrales. 14 bibliothèques locales y ont également répondu. Elles se répartissent de la façon suivante par territoire :

Territoire	Demandes de PIB reçues en 2019
Brabant wallon	28
Bruxelles	10
Hainaut	289
Liège	313
Réserve centrale (Lobbes)	4
Luxembourg	192
Namur	76

LA COMMUNICATION

- Formations et présentations

À partir de juin 2019, 4 formations et 2 présentations ont été proposées aux bibliothécaires. L'objectif était double : faire découvrir ou redécouvrir la nouvelle version de Perioclic et montrer aux bibliothécaires comment une conservation partagée peut les aider dans la gestion et la valorisation de leurs périodiques. Celles-ci ont réuni 97 professionnels du livre.

- Outils de promotion

Durant l'année 2019, plusieurs outils de communication ont été distribués aux bibliothécaires tels que des signets, des affiches et des clés USB à l'effigie de Perioclic. Ces outils permettent aux bibliothécaires de promouvoir Perioclic. Lors des formations, des bibliothécaires ont proposé de mettre en place des QR codes pour donner plus facilement accès aux revues présentes dans Perioclic. En effet, la présence des QR codes en salle de presse simplifie l'accès aux informations présentes dans Perioclic. La Réserve centrale a donc décidé de réaliser gratuitement des QR codes. Toutes les bibliothèques peuvent demander par courriel les QR codes des revues qu'elles possèdent.

- Réseaux sociaux

Depuis mars 2019, Perioclic possède sa page Facebook. Cette page est gérée par la Réserve centrale et alimentée par les opérateurs d'appui, notamment la rubrique « Passage en revue ». Celle-ci présente chaque mois une revue conservée et signalée dans Perioclic. Fin 2019, la page comptait 164 abonnés.

- Events

Le public cible de Perioclic est notamment l'enseignement. C'est pourquoi, sous l'égide de l'Administration Générale de la Culture (AGC), Perioclic, représenté par un membre de la Réserve centrale, a participé aux EDUC Days 2019. Cette participation a conduit à l'émergence d'un flyer Perioclic. Celui-ci se veut plus complet dans les informations données et vient en complément des signets. Ces flyers seront distribués courant de l'année 2020 à l'ensemble des bibliothèques.

les collaborations franco-belges ; améliorer la communication auprès des bibliothèques locales de chaque territoire afin de les inciter à participer à la conservation partagée ; mettre à disposition des bibliothèques des outils de communication communs afin de les aider à promouvoir Perioclic auprès de leurs usagers ; mettre en place un formulaire pré-rempli pour les demandes de PIB d'article afin de simplifier le travail des bibliothèques qui envoient les copies numériques.

EN CONCLUSION

Le travail de conservation partagée des périodiques mis en place entre les opérateurs d'appui est terminé. Néanmoins, il faut sans cesse réactualiser les données en fonction des fins de parution et des nouveaux abonnements. Les chiffres récoltés soulignent l'ampleur du travail accompli grâce à l'implication et la collaboration des membres de la Commission de conservation partagée dans ce projet de mutualisation.

Une seconde étape s'est mise en place depuis le lancement de Perioclic, elle a pour objectif d'inciter les bibliothèques locales à conserver des titres spécifiques ou régionaux qui ne seraient pas encore présents dans Perioclic. Dans les prochaines années, le travail oscillera entre des actions de communication, d'amélioration de l'outil Perioclic et des formations à la gestion des périodiques. Les perspectives de développement et de collaborations sont encore nombreuses pour conserver mais surtout valoriser les périodiques. ●

LES PERSPECTIVES DU PLAN DE CONSERVATION PARTAGÉE DES PÉRIODIQUES ET DE PERIOCLIC

Lors de cette évaluation, les membres de la Commission de conservation partagée ont proposé plusieurs pistes de développement pour les années à venir : communiquer auprès de l'enseignement secondaire ; poursuivre

Note

1. Les centres de documentation associés travaillent étroitement avec les bibliothèques locales dans le cadre de la Commission dépouillement.

CENTRE CULTUREL DE HERSTAL :

« LA CULTURE, C'EST CRÉER DES SYNERGIES ET DE LA SOLIDARITÉ »

PAR LILIANE FANELLO

journaliste

Toutes les photos : © Centre culturel de Herstal

Herstal est le « petit dernier » des Centres culturels agréés par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Et le dixième de l'arrondissement de Liège. Sa jeune équipe rêve de faire entrer la culture dans les maisons et le cœur des Herstaliens.

La Ville de Herstal a connu Charlemagne et les motos « Saroléa ». Elle a un passé industriel dont les anciennes générations se souviennent avec nostalgie. Elle a toujours son usine d'armement, son club de foot et plusieurs équipes de handball... Mais pas de Centre culturel reconnu par la FWB jusqu'en décembre 2019. D'ailleurs, celui-ci n'était toujours pas mentionné sur la page Wikipédia dédiée à Herstal au moment de rédiger ces lignes... Ce tout petit détail est révélateur d'une des missions les plus ardues qui incombent à la nouvelle petite équipe du Centre culturel : faire sa place !

Y'A UN CENTRE CULTUREL À HERSTAL ?

Pour obtenir la reconnaissance, France Remouchamps, animatrice-directrice du Centre culturel de Herstal, a très vite vu qu'il fallait investir l'espace public. « Le démarrage a tout de même été difficile. Pour certaines personnes, un centre culturel est juste un bâtiment. » Et comme celui de Herstal n'est pas là

depuis très longtemps... « Le nombre de fois où l'on entend "Y'a un centre culturel à Herstal ?"... C'est frustrant ! Ceci dit, une belle salle de spectacle ne suffit pas à faire venir les gens spontanément. D'autant que tout près de chez nous, il y a Liège et son offre culturelle très large. »

LA PARADE DE L'ENVOL

L'idée d'un centre culturel à Herstal remonte à plusieurs années. En 2008, la commune avait mis en place l'ASBL Maison des associations culturelles, dont l'objectif était de coordonner et tisser des liens entre les différentes associations culturelles de Herstal. En 2011, un projet ambitieux a fait l'effet d'un déclic : une parade artistique.

« C'était un peu la Zinneke Parade version Herstal », raconte France Remouchamps. « La thématique choisie était celle de l'envol. Nous avons travaillé avec un metteur en scène des arts de la rue. Associations et citoyens ont construit des tableaux autour de ce thème, des danses, des chars... » Cette ►



La Parade de l'Envol en 2011 a été le déclic du Centre culturel de Herstal



Mix'Cité 2020 devra se contenter d'une version virtuelle. Ici en 2019.

- parade colorée reste gravée comme l'aventure humaine la plus forte et la plus émouvante depuis que l'animatrice-directrice a pris ses fonctions à Herstal. « Ce projet a été très mobilisateur et valorisant pour les citoyens et les associations, qui se sont approprié l'espace public. Je pense que c'est là que les gens ont vu concrètement ce que pouvait être un centre culturel et la culture. C'est-à-dire des synergies et de la solidarité, et non quelque chose d'élitiste. Ils ont compris que la culture doit entrer dans les maisons, être au cœur de la vie des gens, et pas uniquement quelque chose à consommer dans un bâtiment. »

POUR ET PAR LES CITOYENS

Pour l'équipe du Centre culturel, qui compte trois personnes (et seulement deux équivalents temps plein), la participation active des citoyens, chère au décret du 21 novembre 2013, reste le défi le plus passionnant, mais aussi le plus difficile à relever. Surtout dans une commune où la culture est, historiquement et sociologiquement, loin d'être une priorité pour ceux qui l'habitent.

« Nous voulons travailler pour, avec et par les gens. Mais ce qui est compliqué,

c'est d'avoir l'adhésion et la participation active dans les projets. Parce que c'est exigeant, et aussi parce que beaucoup ne se sentent pas concernés », décrit l'animatrice-directrice. « Dans le nouveau décret, on parle beaucoup des droits culturels et d'accès à la culture. Nous sommes en plein dedans ! On entend souvent dire que l'accessibilité est une question financière. Mais ce n'est pas que cela. Une part importante de la population de Herstal est issue de l'immigration et/ou largement précarisée. Ces personnes ne se sentent pas toujours concernées par la culture. Et c'est là que notre métier d'animatrices professionnelles a tout son sens. Il ne suffit pas de faire de belles suggestions de projets pour que les gens adh rent. Nous allons à leur rencontre, nous construisons avec eux. Parce qu'il faut que les projets leur parlent, répondent à leurs besoins et les touchent vraiment... »

CRÉER UN VÉCU COMMUN

La mission que s'est assignée l'équipe est un travail requérant patience et persévérance. Gagner la confiance et créer des ponts se construit pas à pas, à coup de petites victoires et de beau-

coup de détermination... Car Herstal, commune d'environ 40.000 habitants, connaît son lot de fossés. Entre les habitants installés de longue date et les néo-Herstaliens. Entre les différents quartiers...

«   Herstal, il existe un réel décalage entre les gens qui vivent à Herstal depuis des générations, et ceux issus de la nouvelle immigration », explique France Remouchamps. « Les premiers ont connu Herstal flamboyante, avec la métallurgie, la FN... Les nouveaux arrivés, quant à eux, ne se reconnaissent pas nécessairement dans ce passé prospère. Un de nos défis est donc aussi de créer des ponts entre ces différents publics. »

Les nombreuses associations culturelles de la commune sont dès lors un vecteur essentiel. « Nous contactons bien entendu les citoyens, via les réseaux sociaux notamment, mais s'adresser aux associations nous permet de rassembler des gens qui ont déjà un vécu commun, soit par quartier, soit par l'objet de leur association. » Le projet Mix'Cité est né de cette volonté de réduire les fractures.

BOIRE, MANGER... ET CRÉER

Mix'Cité existe depuis plusieurs années et se tient au mois de septembre sur la place communale de Herstal. « Cette grande fête rassemble de nombreuses nationalités répertoriées sur le territoire de la Ville de Herstal. La gastronomie, la danse et la musique sont un prétexte à la rencontre et au partage », peut-on lire sur le site du Centre culturel. Herstal répertorie nonante nationalités sur son territoire.

« Nous avons toujours eu envie de rassembler les associations d'origine étrangère puisqu'au départ elles sont assez repliées sur elles-mêmes », raconte France Remouchamps. « Et c'est normal puisque leur but est de se retrouver entre personnes de la même nationalité. Notre envie était donc d'ouvrir un peu les horizons. D'où l'idée d'une grande fête où chacune peut montrer ce qu'elle

fait et qui elle est. Boire et manger, quoi qu'on en dise, rassemble toujours. Mais en tant qu'animatrices, nous avons posé cette condition : chaque association doit présenter quelque chose, des chants, des danses... »

Même si cela ne s'est pas fait du jour au lendemain, les animatrices ont vu petit à petit des liens se créer. « Les deux premières années, chacun restait un peu dans son coin. Les Grecs allaient manger chez les Grecs, les Turcs chez les Turcs... Et ça restait très cloisonné. Mais au fil des années, les gens ont appris à se connaître. C'est un challenge passionnant ! Nous voudrions que ces deux jours soient un tremplin pour un autre travail artistique, la mise en avant de leurs paroles, de leur vécu quotidien... Tout ceci est en chantier. Mais avoir l'adhésion et la confiance prend énormément de temps... »

FRACTURE DES QUARTIERS

Autre chantier en cours : rassembler les gens des différents quartiers. Ici c'est l'animatrice Marie Malavasi qui est à la manœuvre : « La différence entre le haut de la ville et le centre de Herstal est très marquée. Le haut comprend les trois anciennes communes d'avant la fusion, à savoir Liers, Milmort et Vottem. La vie, le niveau de vie et l'environnement y sont tout à fait différents du centre. Sur le plan socio-économique, la fracture est importante. »

À quoi s'ajoute un énorme problème de mobilité : pour arriver en transport en commun de Milmort au centre de Herstal, par exemple, il faut compter presque une heure alors qu'en voiture on y est en cinq minutes ! Faire venir les habitants de ces communes plus rurales au Centre culturel n'est donc pas une mince affaire, d'autant que Liège est nettement plus accessible par les transports en commun... « Un des vecteurs de la culture, ce sont évidemment les écoles. Mais quand il leur faut une journée pour venir voir un spectacle de 50 minutes, ça devient vite compliqué. Il va falloir qu'on se décentralise. »



Première grande fresque de Herstal réalisée par les jeunes de la commune

CRÉER UNE IDENTITÉ COMMUNE

France Remouchamps souligne : « Notre rôle, et cela fait partie de notre contrat-programme, est de créer une identité commune et de travailler sur ce qui nous rassemble. Comment parvenir à créer des synergies ? Pour cela, nous devons investir ces quartiers-là. Sinon leurs habitants auront toujours l'impression d'être mis à l'écart, et que tout se passe au centre. » C'est pourquoi Marie Malavasi planche actuellement sur le projet « Ville & Campagne ». « Nous ne sommes pas encore très loin, mais nous commençons à rencontrer les associations pour voir ce qu'elles ont envie de mettre en avant dans leur quartier. Nous avons différentes pistes. Le but final serait de réunir les habitants et de les faire voyager entre les quartiers, et ainsi découvrir les richesses de chacun d'eux. Comme chaque fois, nous voulons d'abord partir des habitants. »

LES JEUNES OUBLIÉS

Le public jeune est aussi très important pour le Centre culturel de Herstal. Un public jusqu'ici un peu oublié sur le plan culturel... « À part les clubs de

sport, il y a vraiment un manque criant d'activités pour les jeunes. Or nous nous disons que nous devons vraiment travailler avec ces adultes de demain. » L'énorme fresque qui colore le mur face à l'IPES de Herstal, un établissement secondaire à quelques rues du Centre culturel, témoigne de cette volonté. « Cette fresque est née d'une problématique que la Ville nous a soumise, à savoir celle de la dégradation des biens publics et de graffitis sauvages. Alors, nous nous sommes dit qu'il fallait de vrais beaux graffitis », relate France Remouchamps. « Nous avons donc organisé un stage avec des jeunes. » Une des grandes craintes de la Ville était de voir réapparaître des tags sur la fresque. « Mais il n'y a pas eu une seule dégradation ! Quand on met du beau, les gens ont une forme de respect. »

TOUT-PETITS À L'HONNEUR

Le public « jeunes » du Centre culturel de Herstal commence en fait très tôt. Le festival Lumières d'hiver, qui a lieu en janvier depuis trois ans, s'adresse aux tout-petits, à partir d'un an. Ces trois jours de spectacles et d'animations font partie des souvenirs les plus marquants de Marie Malavasi. « Je me rappelle du spectacle sensoriel *PicNic* du théâtre ▶



Festival Lumières d'hiver 2019 pour les petits

- Cœur de Terre. Les enfants pouvaient y découvrir des instruments. Certains avaient moins d'un an ! Et en voyant leur émerveillement, je me suis rendu compte à quel point les enfants sont sensibles à la musique et au spectacle dès le plus jeune âge. Si nous arrivons à les accrocher à ce moment-là, c'est gagné pour toute leur vie ! »

LE TRAIT D'UNION DES FEMMES

Qui dit enfants, dit mamans pas très loin... « Comme nous nous adressons beaucoup aux jeunes et aux écoles, les femmes sont pour nous un trait d'union. Alors, nous travaillons aussi beaucoup sur la thématique des droits des femmes. » L'équipe a commencé par une journée des femmes, qui est devenue petit à petit un mois, puis plus d'un mois... Aujourd'hui, le festival Femmes en Résistances est une des

activités phares du Centre culturel de Herstal. Le programme 2020 affichait quasi complet, jusqu'à ce que le coronavirus passe par là. « Cette crise nous est vraiment tombée sur la tête, alors que cette édition était complète et particulièrement belle ! »

Comme pour beaucoup d'autres, cette crise a mis un point d'interrogation sur les perspectives futures. Pendant le confinement, Samuelle Warnauts, le troisième pilier de l'équipe, a notamment veillé à maintenir le lien en poursuivant virtuellement les ateliers créatifs et de peinture habituels. « Nous avons cependant dû postposer une série de choses », termine France Remouchamps. « Mais nous projeter à long terme est difficile. Surtout avec les écoles, qui auront sans doute d'autres priorités à la rentrée. Nos projets sont prêts. Mais les écoles et le public vont-ils suivre ? » ●



LES BIBLIOTHÈQUES FRANÇAISES FACE AU COVID-19 : GARDER LE LIEN À TOUT PRIX

PAR VÉRONIQUE HEURTEMATTE

journaliste

Privées de leur principal outil de travail, leurs espaces physiques, les bibliothèques françaises ont développé, pendant la période du confinement imposé par la crise sanitaire du Covid-19, de nouvelles formes d'interaction avec leur public, principalement via le numérique, avec comme objectif essentiel de ne pas perdre le lien avec la population.

controverse dans la profession quand quelques établissements l'ont mis en œuvre en avril, alors que le confinement n'était pas encore levé, s'est ensuite généralisé dans les bibliothèques lors de la phase 1 du déconfinement. « C'est un peu frustrant car les gens ne peuvent pas aller choisir dans les rayons mais ils sont contents de retrouver un service de bibliothèque, et nous, de les accueillir à nouveau », explique Annabelle, agente de bibliothèque, dont on devine le grand sourire sous son masque de protection.

Dans cette banlieue populaire de Paris, les bibliothèques de Montreuil ont eu à cœur de maintenir la dimension sociale de leur action en organisant des lectures en plein air au pied des

cités ou en délocalisant les ateliers de conversation en français destinés aux migrants dans les locaux occupés par l'association Habitat et Humanisme. « Nous avons dû trouver des solutions car la fermeture des locaux nous privait de notre outil pour le travail que nous menons au quotidien pour lutter contre les inégalités sociales », souligne Fabrice Chambon, directeur des bibliothèques de Montreuil. Comme partout ailleurs en France, le réseau de Montreuil travaille maintenant à la reprise progressive de ses services selon les recommandations élaborées par le ministère de la Culture et les associations des professionnels des bibliothèques qui prévoient quatre phases avant le retour à la normale¹.

UNE BIBLIOTHÈQUE « ÉPHÉMÈRE »

En cet après-midi de juin éclairé par un soleil hésitant, un monsieur âgé remplit son bulletin d'adhésion au comptoir sur rue de la bibliothèque éphémère Robert Desnos, à Montreuil, tandis qu'une jeune femme patiente derrière lui pour retirer sa commande de livres réservée sur Internet. Fermée depuis mi-mars comme tous les autres équipements de lecture publique français, la plus grande des quatre bibliothèques montreuilloises a rouvert ses locaux provisoires (en attendant la fin des travaux dans son bâtiment) en mode « click and collect », ou « bibliothèque à emporter », comme on préfère dire ici. Le système, qui a soulevé une forte



Montreuil, Bibliothèque éphémère - Drive © Véronique Heurtematte



Médiathèque Entre Dore et Allier - Quarantaine des livres ©



Bordeaux, Bibliothèque mériadeck ©

► PARTICIPER À L'EFFORT DE GUERRE

Plongées du jour au lendemain dans une situation inédite, la fermeture de leurs locaux, les bibliothèques se sont organisées partout en France pour maintenir une offre de service, principalement en ligne : conseils de lecture, sélections de ressources numériques, heure du conte à distance, lecture à haute voix. À la médiathèque Entre Dore et Allier, en Auvergne, cela s'est concrétisé par un billet quotidien de sélections et conseils documentaires baptisé Nourritures terrestres mais aussi par des sessions de conférences téléphoniques ou la fourniture de documents à des Ehpad (établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes). « En milieu rural, une médiathèque a un rôle d'accompagnement des personnes isolées et pour notre structure qui s'est construite sur la participation active des habitants, maintenir le lien était essentiel », relève le directeur de l'établissement, Jean-Christophe Lacas.

À Bordeaux, la bibliothèque numérique, gérée à l'échelle de la métropole, a vu son utilisation multipliée par trois et a attiré plus de 4.000 nouveaux inscrits pendant le confinement. « Il sera

intéressant de voir si ces nouveaux usagers utiliseront également la bibliothèque physique », commente Nicolas Galaud, directeur des bibliothèques, de la lecture publique et des médias culturels à Bordeaux. « Nous allons également lancer une enquête pour savoir comment étaient perçues nos ressources numériques parmi les autres offres en ligne, notamment celles des opérateurs privés. »

Fidèle à son identité, la médiathèque Louise Michel, à Paris, a quant à elle

organisé, entre autres propositions, une soirée jeux de rôle en ligne qui a attiré une centaine de participants. « Les gens étaient ravis car c'était l'une des rares occasions de jouer pendant le confinement », souligne Quentin Le Guevel, responsable jeux et communication de la bibliothèque.

Plusieurs établissements, parmi lesquels la médiathèque de Pontivy, ou encore la bibliothèque départementale du Loir-et-Cher avec l'opération « une visière, une vie », ont directement partici-



Médiathèque Marguerite Duras - Corolab © Quentin Chevrier



pé à « l'effort de guerre » en fabriquant des masques et des visières. À Paris, l'initiative a été particulièrement aboutie avec la création par Cyrille Jaouan, responsable de la médiation numérique à la médiathèque Marguerite Duras, et « bibliomaker » convaincu, du « Corolab ». Dans ce fablab improvisé, constitué de machines à coudre, imprimantes 3D et découpeuses laser récupérées dans les bibliothèques du réseau parisien, une trentaine de bibliothécaires volontaires se sont relayés pour fabriquer plusieurs centaines de masques, visières et surblouses à destination des personnels hospitaliers. Le Corolab, qui a travaillé en collaboration avec le réseau des fablabs d'Île-de-France, a même prototypé un modèle de masque-visière transparent destiné aux personnes malentendantes.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA CRISE

Cette pause forcée a également été propice à l'expérimentation de nouvelles formes de travail et à une réflexion en profondeur sur le rôle des bibliothèques. « Grâce aux groupes de

travail à distance que nous avons mis en place, le confinement a été l'occasion de nous mettre à jour sur des sujets comme la communication ou la politique documentaire », témoigne Jean-Christophe Lacas. Cyrille Jaouan, lui, a eu le sentiment de voir les lignes bouger. « J'espère que la crise sera un accélérateur dans la mise en place d'espaces de création numérique dans les bibliothèques car notre expérimentation a montré qu'elles avaient toute leur place dans la réflexion qui s'est ouverte pendant la crise autour de l'autoproduction, des services de proximité, du concept d'usinettes de quartier. »

Les professionnels s'accordent à dire que le développement exceptionnel de l'offre de services en ligne et de leur utilisation par le public ne doit pas faire oublier l'importance des espaces physiques. « L'essor de l'utilisation de nos ressources numériques a montré l'importance de ce service pour la population, et pas seulement en temps de crise, observe Nicolas Galaud. Mais cette crise a aussi révélé l'importance des bibliothèques pour la vie sociale en tant que lieux de proximité gratuits et ouverts à tous. »

LA SITUATION DES BIBLIOTHÈQUES À L'INTERNATIONAL²

La Grande Bibliothèque de Montréal transformée en accueil pour les sans-abri

Partout dans le monde, les bibliothèques se sont mobilisées pendant la crise sanitaire afin de continuer à offrir des services à la population. La Grande Bibliothèque de Montréal a ainsi transformé son hall en lieu d'accueil pour les sans-abri pendant la pandémie, ouvert tous les jours de 10 heures à 16 heures. La plupart des initiatives se sont cependant concentrées autour de l'offre de ressources et d'activités en ligne. La Bibliothèque publique de New York a, par exemple, animé un club de lecture en ligne via son application SimplyE. La bibliothèque de l'Université autonome de Mexico a, quant à elle, organisé une fête virtuelle de la lecture pour la Journée mondiale de l'enfance le 30 avril, tandis que la Bibliothèque nationale des Pays-Bas a proposé, en lien avec une association d'auteurs, un programme de rencontres virtuelles baptisé « Un écrivain sur votre écran ».

A L'ENSSIB, AVEC RAPHAËLLE BATS : « LA CRISE NOUS OBLIGE À REPENSER LE MONDE DE DEMAIN »

Le 3 avril dernier, Raphaëlle Bats, chargée de mission relations internationales à l'Enssib (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), lançait le séminaire en ligne « Biblio-Covid, les bibliothèques en temps de crise »³. Dix rendez-vous thématiques prévus jusqu'en décembre, où les participants (plus de 2.000 inscrits d'une cinquantaine de pays) débattent de questions essentielles, et pas seulement en temps de crise, telles que leurs relations aux collections, aux espaces, aux réseaux sociaux, à leur territoire.

Lectures.Cultures : Comment est née l'idée de ce séminaire ?

Raphaëlle Bats : Il est né de la volonté de l'Enssib de continuer à offrir ses services pendant le confinement, formations à distance, documentation en ligne. Avec ce séminaire, je voulais proposer un espace de réflexion collective, donner les moyens de faire corps à un moment où on pouvait se sentir démuni. Les premiers rendez-vous ont confirmé que cela répondait à un réel besoin. Je pensais attirer une centaine de personnes, on a aujourd'hui plus de 2.000 inscrits. Pour la première rencontre, nous avons créé onze ateliers simultanés, animés par des professionnels d'horizons très divers.

L.C : Quelles principales préoccupations se sont exprimées ?

R.B. : La première préoccupation des participants était souvent de pouvoir reproduire à distance leurs activités. Pendant le séminaire, je les ai incités à voir les choses différemment, à aller au-delà de cet objectif initial qui, très vite, conduit à des interrogations plus profondes : sait-on faire de la mé-



Raphaëlle Bats ©

diation numérique ? Transposer un événement en ligne crée-t-il le même rapport d'hospitalité que dans une bibliothèque ? Peut-il répondre à nos ambitions d'inclusion ?

L.C : Quel était le rôle des bibliothèques pendant cette crise selon vous ?

R.B. : Je crois qu'il faut rester humble. Dans ce genre de situation, la bibliothèque n'est pas indispensable. En revanche, on s'aperçoit qu'elle est essentielle, parfois en constatant les manques. Les bibliothèques pensent être identifiées comme des lieux de ressources fiables et vérifiées. Or peu de personnes, à part celles déjà familières des bibliothèques, ont le réflexe d'aller sur leur site pour trouver des informations ou participer à une animation en ligne. La crise a aussi montré le rôle essentiel des bibliothèques en tant que lieux. Quand la bibliothèque est fermée, où vont les personnes âgées qui y passaient la matinée à lire la presse ? Où vont les SDF qui y trouvaient refuge ? Ce ne sont pas des services bibliothéconomiques, pourtant ils sont essentiels.

L.C : Pensez-vous que cette crise va conduire les bibliothèques à définir

de nouvelles priorités ?

R.B. : J'espère que oui. Je trouve qu'on a rouvert trop tôt sans avoir le temps de poursuivre notre réflexion et de prolonger certaines initiatives. Mais je vois que des professionnels mettent déjà en place dans leurs établissements des ateliers de réflexion dans la continuité du séminaire. Cette crise nous oblige à penser le monde de demain avec, selon moi, quatre grands enjeux pour les bibliothèques : mieux investir la médiation numérique et réfléchir à notre visibilité sur le Web ainsi qu'à la manière dont on traite l'information, identifier les personnes vulnérables et voir comment les aider en s'appuyant sur la notion de *care*, réfléchir à la manière de continuer à être un espace public dans une situation appauvrie et réaffirmer qu'une bibliothèque, c'est avant tout un lieu de circulation des documents, des personnes, des objets mais pas seulement dans un espace physique. Et enfin, participer à la lutte contre le changement climatique. Car le confinement a clairement rappelé qu'une autre crise nous attend, la crise climatique. Pour ma part, je proposerai un nouveau séminaire à partir de janvier 2021 autour du changement climatique.

L.C : À ce titre, est-ce toujours pertinent d'organiser de grands congrès, nationaux ou internationaux ?

R.B. : C'est une bonne question. Je crois que les associations de bibliothécaires en France devraient profiter de la situation pour créer un seul événement. Cela répondrait à un vrai enjeu écologique, mais aussi économique, car il est de plus en plus difficile d'attirer du sponsoring, et professionnel. Le séminaire a montré que réunir des personnes de différents types d'établissements, territoriaux, universitaires, scolaires, constituait une grande richesse. Nous avons besoin aujourd'hui de ces échanges pour penser la bibliothèque de demain. ●

Notes

1. <https://www.biblio-covid.fr/>

2. <https://pro.bpi.fr/bibliotheques/confinement-la-situation-des-bibliotheques-a-linternational>
<https://www.ifla.org/FR/node/92979>

3. <http://raphaellebats.blogspot.com/>

OLIVIER PRETTO, GESTIONNAIRE DU CENTRE DE PRÊT DE MATÉRIEL DE NANINNE

PAR OLIVIER BRÜLL

Service de la Lecture publique

Le Centre de prêt de matériel de Naninne soutient l'activité des opérateurs associatifs ou professionnels depuis près de 50 ans. Aux manettes, Olivier Pretto continue à développer avec ses équipes une philosophie de travail héritée des années 1990 et qui a récemment permis la reconnaissance du Centre par l'European Foundation for Quality Management (EFQM) pour son excellence en matière de gestion de la qualité.

En 1948, Marcel Hicter a eu la bonne idée de collationner l'ensemble du matériel des forces armées britanniques et américaines (batteries, gamelles, réchauds, tentes) afin de les mettre à la disposition de la jeunesse. Cette initiative s'est traduite par la création d'un centre de prêt de matériel, d'abord à Bruxelles, puis à Naninne à partir de 1976. Aujourd'hui, le Centre fabrique et entretient son propre matériel de loisir, mais propose également une gamme variée de matériel audiovisuel. Les équipements prêtés aident tant la réalisation des camps de vacances que des activités socioculturelles ou formatives.

À sa tête depuis 2010, Olivier Pretto a réussi à consolider le travail de l'ancien directeur, qui avait remis le Centre sur les rails après une période difficile. En effet, dans les années 1990, le Centre s'est retrouvé sous-financé à tel point que son existence a pu être remise en question. Ces années de vaches maigres ont entraîné un véritable règne de la débrouille au sein du personnel, mettant en avant les bonnes pratiques de recyclage et de réutilisation du matériel : « Comme les appareils étaient à l'époque souvent achetés en grande série, les réparations se faisaient à partir de pièces d'appareils défectueux d'une même série. Une attention particu-



Olivier Pretto ©

lière était donnée à éviter le gaspillage des seules ressources qui étaient disponibles alors. Le Centre a donc réussi à faire une force de ce manque de moyens. »

UN MENEUR D'ÉQUIPES

Passionné de football, Olivier Pretto a suivi très jeune les cours d'entraîneur à l'Union belge. Il a par la suite toujours entraîné des équipes seniors. Cette expérience de coach l'a fortement aidé dans son parcours professionnel. Gradué en informatique, il arrive au Centre après plusieurs expériences professionnelles qui l'ont systématiquement amené à diriger une équipe.

Il le reconnaît bien volontiers : la gestion d'équipe, il l'a dans le sang. Il l'exprime en tentant de créer les meilleures conditions de travail possibles. Pour

cela, il s'appuie notamment sur une gestion participative de l'ensemble du personnel. L'avis des travailleurs est très important et Olivier Pretto les sollicite régulièrement. À l'image des boîtes à idées mises en place : « Chaque membre du personnel peut déposer ses suggestions dans une boîte qui sera dépouillée lors des réunions du comité de gestion (réunions mensuelles en présence des contremaîtres au cours desquelles tous les aspects de la gestion du Centre sont débattus). Les membres du comité votent pour élire la meilleure idée proposée selon quatre points objectifs, et l'idée qui reçoit la plus haute cote sera mise en application. La personne qui a eu l'idée est, si elle le souhaite, nommée chef de projet. Si la personne ne le souhaite pas, c'est le comité de gestion qui en reprendra son développement. »

Huit jardinets bio ont ainsi été créés sur une parcelle du terrain du Centre grâce à une de ces idées récoltées. Les légumes cultivés par les employés eux-mêmes se retrouvent dès lors dans la nourriture ou les potages proposés au mess.

En tant qu'institution publique, il est en outre capital selon Olivier Pretto que le Centre s'inscrive en exemple. Il est par conséquent fier d'avoir pu lancer différentes initiatives pour améliorer les performances énergétiques du bâtiment : remplacement des chaudières, installation de 908 panneaux photovoltaïques et projet de relampage complet ▶



Tentes devant le CHU Saint-Pierre à Bruxelles © CPMN



Lits de camps dans une salle de sport © CPMN

- du Centre en partenariat avec la cellule Énergie de la FWB ; et travaille ainsi à inscrire la gestion du Centre dans une démarche citoyenne.

RECONNAISSANCE EFQM

À son arrivée, Olivier Pretto a initié la réalisation d'un audit interne afin d'évaluer les forces et faiblesses du Centre de prêt. De cette manière, le Centre s'est peu à peu lancé dans une démarche qualité et de responsabilité sociétale des entreprises (RSE), l'idée étant initialement de mesurer le degré de maturité de l'organisation. En parallèle, il prône une gestion responsable et indépendante du Centre : « On essaie de vivre en autarcie, d'acheter le moins possible en extérieur. Les racks dans lesquels sont entreposés tentes et stands sont dessinés et construits sur mesure en interne. Le terrain de quatre hectares autour du bâtiment est entretenu par un employé du Centre. Les tentes sont fabriquées, réparées, entretenues, brodées du logo de la FWB et nettoyées par les employés à l'aide de matériel spécifique. De nombreuses autres initiatives ont été lancées par les équipes elles-mêmes pour réduire les coûts et rentabiliser les processus en interne, avec de la récupération et pas mal d'ingéniosité. »

Une grande attention est également apportée à l'évaluation des besoins des usagers. Des enquêtes de satisfaction leur sont à cet égard proposées par l'intermédiaire de bornes numériques installées aux trois accueils du Centre. Les retours des usagers sont ensuite pris en

compte par le comité de gestion pour réaliser les plans d'investissement du matériel, afin de disposer d'équipements qui auront un fort taux de rotation.

Le Centre fait aujourd'hui figure d'élève modèle en matière de RSE. En 2014, le comité de gestion dépose à l'initiative d'André-Marie Poncelet, alors administrateur général de la Culture, un dossier de candidature afin d'être entité pilote auprès du Mouvement wallon pour la qualité. De ce point de départ et après un long travail d'analyse, tous les processus maîtrisés ont fini par être inscrits dans une Déclaration de service aux usagers. De fil en aiguille, cet engagement s'est formellement traduit dans une démarche qualité au regard du référentiel européen en la matière, le modèle d'excellence EFQM : « Nous avons obtenu notre première étoile en 2015, notre deuxième étoile en 2017 et nous venons tout juste de décrocher la troisième en juin 2020. Avec le recul, je me rappelle qu'il y a 12 ans, une note de fermeture du Centre de prêt de matériel de Naninne était soumise à la signature du ministre de la Fonction publique. Aujourd'hui, avec quasiment la même équipe, on parvient à s'inscrire dans un projet d'une telle envergure et même décrocher cette troisième étoile. »

CRISE DU COVID-19

Alors que la Belgique entrait en confinement suite à la crise du Covid-19 en mars 2020, le Centre de prêt de matériel de Naninne n'a pas entièrement fermé

ses portes et a même apporté sa contribution à la lutte contre cette maladie.

En effet, dès que le Centre a été fermé le 18 mars dernier, une ligne téléphonique et une adresse mail d'urgence ont été créées à la demande d'Olivier Pretto : « Il était important que ces informations soient rapidement relayées via les réseaux sociaux et sur le site internet, afin qu'on sache que le Centre était prêt à venir en aide aux différentes institutions qui allaient œuvrer chaque jour à combattre le coronavirus. » Très vite, le Centre est sollicité par les pompiers de la zone de secours Hainaut Centre et dans la foulée par le CHU Saint-Pierre à Bruxelles et par la Ville de Namur pour la création d'un abri de nuit au hall sportif de Basse-Enhaive.

Ce sont ensuite les pompiers de la zone de secours Nage, la clinique Saint-Luc à Bouge, Médecins sans frontières Bruxelles et même deux hôpitaux de la région anversoise qui ont pu bénéficier du matériel du Centre. Six membres du personnel s'étaient en outre portés volontaires pour mettre à disposition le matériel en cas de besoin. Grâce à ces initiatives et à la disponibilité des volontaires, plus de 40 tonnes de matériel ont pu être prêtées durant la période de confinement. Au-delà de la satisfaction d'apporter un peu d'aide dans cette période particulièrement difficile, Olivier Pretto est également touché par la reconnaissance du travail réalisé par le personnel du Centre, dépassant même les frontières de la FWB, prouvant ainsi qu'en temps de crise, la seule démarche citoyenne compte. ●

CONFINÉ ?

IL Y A TOUJOURS LE JEU VIDÉO, MÊME EN BIBLIOTHÈQUE !

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire, responsable du Développement numérique, Bibliothèque de Laeken

Le Covid-19 et la période de confinement nous a tous pris par surprise. Nous nous sommes retrouvés à la maison sans nos lieux de loisirs habituels (cinémas, théâtres...) Heureusement, il reste les jeux vidéo. L'Organisation mondiale de la santé a d'ailleurs recommandé, entre autres activités durant le confinement, la pratique du jeu vidéo en créant l'initiative #playaparttogether.

LE JEU VIDÉO S'EN SORT TRÈS BIEN

Les fans de la première heure sont toujours là bien sûr mais beaucoup de gens se sont naturellement tournés vers cette forme de divertissement. C'est d'ailleurs une des industries qui s'en sort le mieux durant cette période. Les diffé-

rentes plateformes de jeu sur le marché actuellement n'y sont pas étrangères car si on ne pouvait pas se rendre en magasin pour acheter des jeux, il existe des sites d'achat dématérialisés. À titre d'exemple, 2,74 millions de jeux se seraient vendus en téléchargement dans la semaine du 16 au 22 mars 2020, soit une hausse de 143 à 180 % en fonction des pays, par rapport à l'an dernier¹. Il y a aussi le développement de plateformes proposant un abonnement donnant accès aux jeux : le Xbox Game

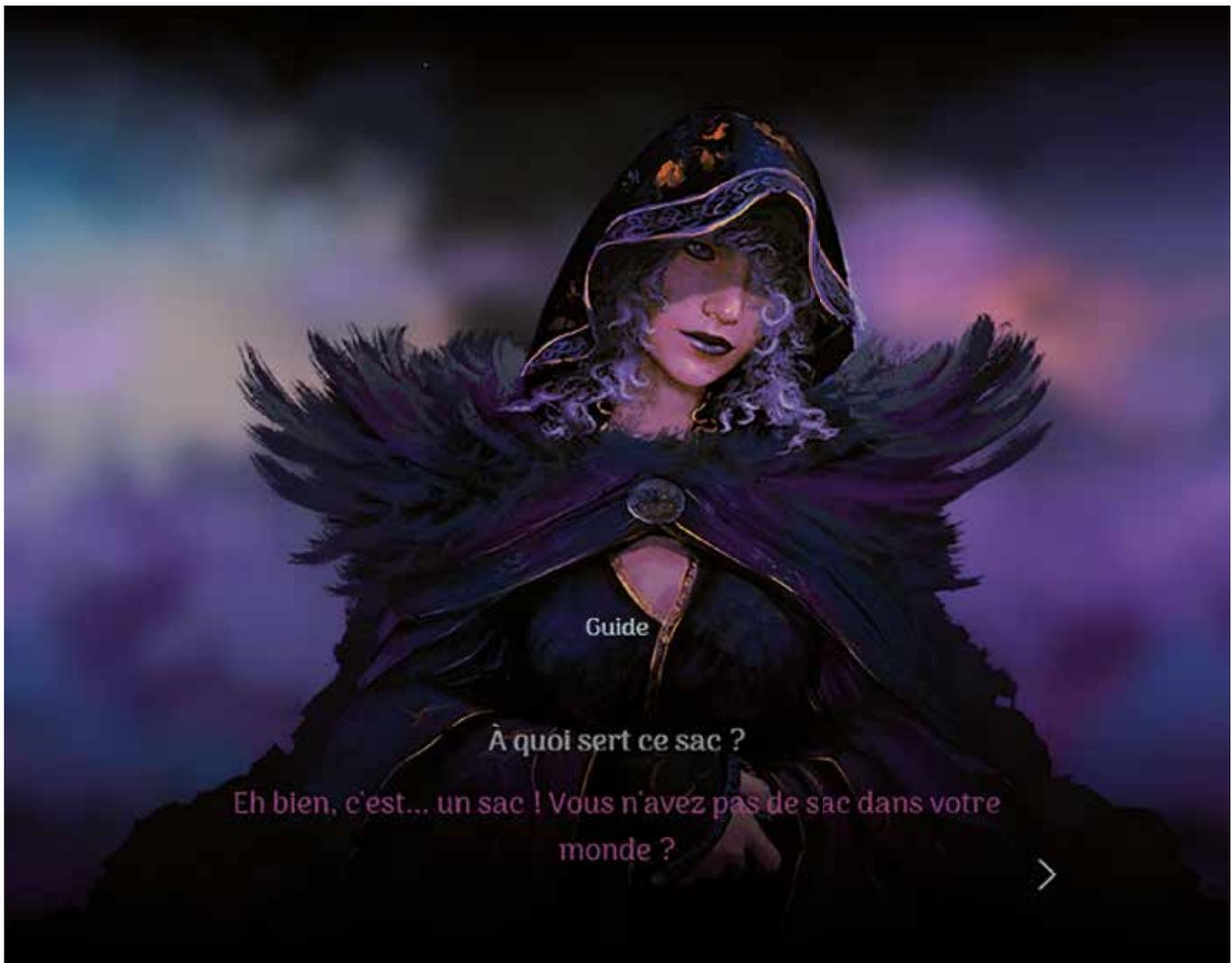
Pass qui offre des jeux à télécharger, Sony avec *Playstation now* (PS 2, 3 et 4) qui envoie les jeux en streaming vers la console sans devoir les télécharger et Google avec *Stadia* qui donne accès à un mois gratuit avant de démarrer l'abonnement. Une autre plateforme qui a connu un grand essor est *Roblox*, dont le public cible est constitué de jeunes de moins de 18 ans. Il ne faut pas non plus négliger les ventes de consoles car même si les magasins étaient fermés, on pouvait toujours continuer de commander en ligne. Nintendo et Sony n'ont pas encore publié leurs résultats pour début 2020, mais rien qu'en mars, les ventes de la Switch (Nintendo) ont plus que doublé comparativement à 2019, selon l'analyste Matt Piscatella de NPD².

Pour ce qui est des jeux, les grands gagnants sont d'abord les valeurs sûres : *Fortnite* (qui a dû baisser son débit et supprimer la haute définition afin de répondre à la demande) et *World of Warcraft*. *Animal Crossing: New Horizons* est sorti sur Switch pendant le confinement et a été un succès interplanétaire débordant même sur les réseaux sociaux classiques. En effet, il répondait à un besoin de socialisation puisque son but est de créer une île et d'aller visiter celles des autres.

Mais pourquoi un tel succès du jeu vidéo ? Pour Yan Leroux (psychologue) et Faustin Etindele³ (chercheur à l'UQAM⁴), la première raison est que le jeu est un outil antistress : quand on



Sims Suresnes



Le Royaume d'Istiyald

► se concentre sur son jeu, on oublie le stress causé par cette situation sans précédent. De plus, les jeux vidéo peuvent se jouer à plusieurs et sont intergénérationnels, ce qui resserre les liens familiaux et permet d'impliquer tous les membres de la famille dans une activité ludique. Deuxièmement, ils peuvent être un outil éducatif : les enseignants les utilisent de plus en plus et ils ont été d'une grande utilité lors des cours à distance. Il existe des jeux permettant de découvrir l'histoire, les sciences mais aussi les maths et les langues étrangères. Dernièrement, le jeu vidéo peut être source d'activité physique. Les exergames (néologisme composé des termes « exercise » et « game ») se développent depuis plusieurs années.

On a d'ailleurs pu voir leur utilisation dans les maisons de repos ou les hôpitaux via la console de jeux Wii. Le confinement ayant fortement limité les possibilités d'exercice physique, quoi de mieux que de faire une partie de bowling en famille ou de pratiquer une séance de yoga bien tranquillement.

MAIS DANS LES BIBLIOTHÈQUES ALORS ?

Bien sûr, les bibliothèques étaient fermées mais nous étions toujours là pour répondre aux besoins des usagers. Les réseaux sociaux ont été un allié de choix lors de cette période. Beaucoup de bibliothèques ont partagé des infor-

mations sur le monde du jeu via ce canal. En effet, beaucoup de sites offraient gratuitement certains de leurs jeux, à l'instar d'Epic Games qui offre un jeu gratuit chaque semaine, et ce jusqu'au 11 juin.

Plusieurs initiatives et créations propres ont aussi vu le jour. La Bibliothèque nationale de France a développé un jeu immersif en ligne appelé *Le Royaume d'Istiyald*⁵. Ce « voyage interactif » a pour but de faire découvrir la fantasy de façon ludique. Le site du jeu comprend un dossier très développé sur les différents aspects de ce genre : son développement des sujets sociétaux, l'histoire du genre au travers d'extraits et d'interviews et enfin des dossiers pédagogiques. Mais revenons au jeu en lui-même : vous in-



Use your words

carnez un humain invoqué par dame Jière afin de sauver son univers. Le temps de jeu est d'environ 40 minutes durant lesquelles vous rencontrerez tous les acteurs de la fantasy, des géants aux nains en passant par des orques.

D'autres bibliothèques ont créé une chaîne Twitch à l'instar de la médiathèque de Rezé⁶ en France. Pour rappel, Twitch est un site dédié au jeu vidéo dans lequel on s'enregistre en train de jouer, et cela en direct. L'écran se compose en grande partie de la diffusion du jeu avec un petit rectangle dans lequel vous êtes filmé. Une autre façon de garder le contact avec son public est la création de bibliothèque sur des jeux comme les *Sims* (médiathèque de Suresnes⁷) ou *Animal Crossing* à l'instar de Tina Chenoweth, bibliothécaire Young Adult à la Baxter-Patrick James Island branch de la Charleston County Public Library, qui a recréé sa bibliothèque avec l'aide de ses usagers qui lui offraient le matériel nécessaire en rendant visite à son « île ».

Autre initiative intéressante : la médiathèque Pierrevives dans l'Hérault a proposé le 18 avril un jeu interactif à ses usagers. Basé sur les romans dont vous êtes le héros, ce jeu se propose comme une histoire interactive qui évolue en fonction des décisions des participants.

Trois créneaux étaient proposés afin de pouvoir faire participer le plus de personnes possible.

Pour les bibliothèques possédant un abonnement à DiGame (comme la bibliothèque de Laeken à Bruxelles), il y a toujours la possibilité d'offrir 12 jeux gratuits en téléchargement sur inscription par mail. DiGame est une branche de Divercities qui permet aux bibliothèques d'offrir des jeux vidéo indépendants en jeu *in situ* mais aussi en téléchargement à distance.

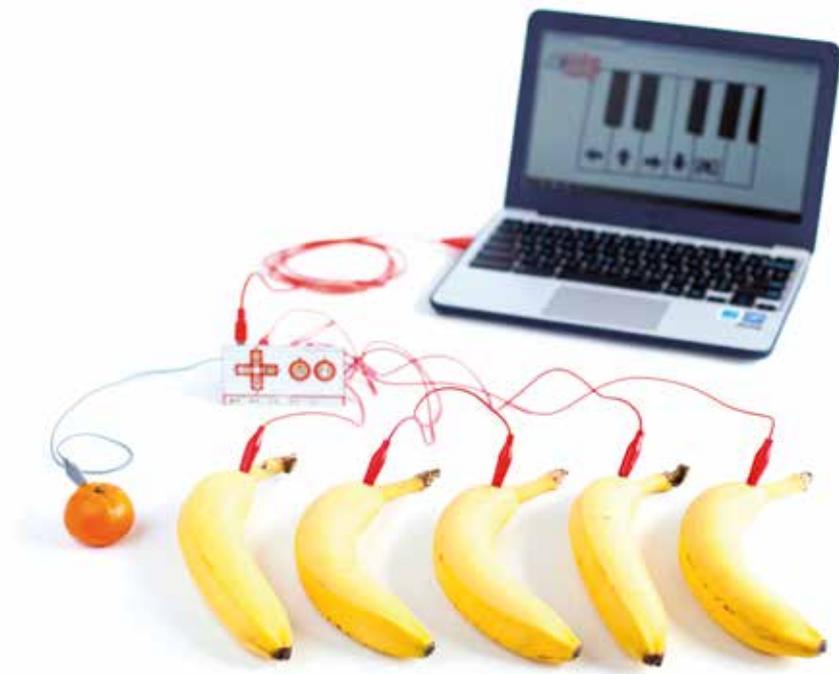
ET APRÈS LA CRISE, QUE FAIRE EN BIBLIOTHÈQUE ?

C'est la grande question : comment accueillir les joueurs dans les meilleures conditions tout en respectant les règles d'hygiène et de distanciation ? En effet, pour jouer, on utilise soit un ordinateur, soit une tablette, soit une console. Ce qui implique que les claviers et manettes seront manipulés par plusieurs personnes différentes sur la journée. Faut-il alors les désinfecter après chaque utilisation ?

La plupart des bibliothèques et médiathèques n'envisagent une ouverture des espaces jeux qu'en septembre. C'est donc le moment de bien réfléchir aux

possibilités. Voici donc quelques pistes pratiques à envisager avant de rouvrir nos espaces de jeu : ouvrir les espaces sur rendez-vous uniquement, afin de limiter le nombre de personnes dans la salle ; réaménager l'espace afin de laisser 1 m 50 entre chaque chaise ; limiter le temps de jeu ; laisser du temps entre chaque période de jeu, afin de permettre le nettoyage des outils ; port du masque obligatoire ; port des gants obligatoire ; pour les manettes, il existe des coques en silicone. On peut donc envisager d'en avoir plusieurs afin de les changer entre chaque utilisation. On peut alors tranquillement désinfecter celle qui vient d'être utilisée ; pour les bibliothèques possédant des casques de réalité virtuelle, il existe aussi des protections du même style mais aussi des protections jetables.

Une autre piste de réflexion est de changer la façon de jouer. Il existe en effet des outils permettant de se détacher des manettes. Pourquoi ne pas ressortir votre accessoire Kinect dont le slogan est « La manette c'est vous ». Couplé à la Xbox 360, il utilise le corps pour jouer. Reste cependant le problème de distanciation puisque les joueurs doivent se rapprocher afin d'être dans le champ de la Kinect. Il faudra alors privilégier le chacun son tour plutôt que le mul-



Makeymakey

- **tijoueurs.** Le jeu phare de la Kinect est *Just dance* mais il existe des alternatives pour ceux qui n'aiment pas danser : *Fruit ninja* et *Les lapins crétins partent en live* proposent de courtes sessions et sont adaptés à toute la famille.

Une autre possibilité est d'utiliser les smartphones des participants. Si vous possédez une Playstation 4, il existe *Playlink*, une série de jeux permettant d'utiliser le smartphone comme manette. Les jeux proposés sont, entre autres, *Les aventuriers du rail* ou *Qui est-ce ?*

Et si vous ne possédez pas cette console, pas de problèmes, il existe des alternatives. Par exemple *Use your words* est disponible sur PC, PS4, Xbox one et Switch. Le jeu permet de jouer à six et se divise en quatre niveaux : 1) Une toute petite séquence vidéo en noir et blanc passe à l'écran et c'est à chaque joueur de proposer un sous-titrage. 2) Une photo est affichée et chaque participant doit proposer son titre de Une du journal en rapport avec la photo. 3) Une phrase est à compléter par les propositions de chaque joueur. 4) Un

mode sondage vous demande de faire appel à votre créativité pour inventer de nouveaux mots, slogans ou expressions. Après chaque tour, les réponses des différents joueurs sont révélées et il votent pour leur préférée. Amusement et fous rires garantis !

Autre proposition, pour les bricoleurs cette fois, créer votre propre contrôleur grâce au *Makey Makey*. Chaque joueur peut alors jouer à Mario Bros avec de la Play-Doh ou au piano avec des bananes. Cela demande plus d'investissement et de travail mais personnalise le jeu et est surtout très surprenant.

Et enfin, vous pouvez transformer des jeux plus narratifs en Heure du conte. Un conteur lit le texte défilant sur l'écran et incite les participants à choisir la narration. De bons jeux à utiliser sont *Seer's isle*, *Out there*, *Life is strange* (tous les trois en français, malgré le titre en anglais) et pourquoi pas *Le Royaume d'Istyald* de la BnF ?

Bref, utilisez cette période pour inventer de nouvelles façons de jouer et surtout amusez-vous !

EN CONCLUSION

Cette période de confinement a permis de sortir le jeu vidéo de sa mauvaise image en permettant aux gens de se sociabiliser, de faire du sport et de se déstresser. Il est important que cette impulsion continue et que le jeu vidéo se développe dans nos lieux culturels et surtout en bibliothèque (ce qui n'est malheureusement pas encore le cas en Belgique francophone malgré quelques bonnes initiatives). Le jeu vidéo est un formidable outil qui développe l'imagination et la dextérité. À nous de le promouvoir dans les meilleures conditions sanitaires et surtout de développer une relation plus ludique avec nos usagers, du plus jeune au plus âgé et du geek au novice. ●

Notes

1. https://www.rtbef.be/lapremiere/emissions/detail_le-mug/accueil/article_confinement-le-jeu-video-est-il-enfin-devenu-d-utilite-publique?id=10486210&programId=14712
2. <https://www.ouest-france.fr/high-tech/jeux-video/coronavirus-l-industrie-du-jeu-video-explose-ses-re-cords-avec-le-confinement-6826051?fbclid=IwAR1IWse3fHtDMdzs1HVqOyA3oRHMd1BkTedD-njCCqGkP0k4eelqkXc1LMYA>
3. <https://theconversation.com/cessons-de-nous-inquieter-les-jeux-video-sont-benefiques-en-periode-de-confinement-135403>
4. Université du Québec à Montréal
5. <https://fantasy.bnf.fr/jouer/>
6. https://www.twitch.tv/mediatheque_reze
7. <https://youtu.be/bY7yM3ZEIgg>

MICRO-FOLIE À MOLENBEEK :

UNE PLATEFORME AU SERVICE DES TERRITOIRES

PAR PIERRE HEMPTINNE

responsable de la médiation à PointCulture

Toutes les photos : © PointCulture

Nous sommes le lundi 2 mars 2020. J'ai rendez-vous avec Arnaud Matagne, historien d'art et médiateur à la Maison des cultures et de la cohésion sociale à Molenbeek. Je lui ai demandé de me présenter la Micro-Folie, dont il s'occupe avec Carla Fontes et José de Jong complétant l'équipe de médiation. J'en ai entendu parler comme d'un « musée numérique », un accès virtuel aux plus grands chefs-d'œuvre.

Est-ce juste un gadget, comme de nombreuses visites virtuelles de musées ? C'était donc avant que le confinement – une éternité ! – mette en évidence de multiples initiatives numériques prises par les musées et autres opérateurs culturels, pour pallier la fermeture des lieux et l'annulation des programmes. Ce contexte met en perspective le potentiel de la Micro-Folie. Dans le passage qui mène à l'accueil, j'admire une série de photos de fenêtres de façade prises dans le quartier. Tentures, potiches, plantes vertes, bibelots, animaux domestiques, toutes formes de singulariser l'écran que chaque maison offre à la rue. Ici, c'est une ancienne école, ça fourmille d'activités en tous sens, depuis la préparation d'une nouvelle exposition, le nettoyage de locaux, la préparation d'une salle pour un spectacle, une réunion de travail, des projets qui s'élaborent. Rien qui connote un lieu high-tech hébergeant un outil numérique de pointe ! Pourtant, en haut de l'escalier, Arnaud Matagne ouvre une porte, nous entrons dans une salle « ordinaire », c'est là que la Micro-Folie se trouve. Quelques poufs rouges, cubiques, des supports

pour tablettes, un grand écran. Bon. Ce n'est qu'une fois le dispositif actionné, avec des images et du son, que je me rends compte que le truc, là, c'est du costaud. Depuis le trottoir jusqu'ici, les signes se sont multipliés qui indiquent que la Micro-Folie est ancrée dans un tout.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Une micro-folie est une « plateforme culturelle au service des territoires » dont « l'objectif est de créer un espace multiple d'activités, accessible et chaleureux » (sur le site officiel). Le dispositif, initié par le ministère français de la Culture, est coordonné par La Villette (Paris) au sein d'une coupole qui réunit au départ douze musées parmi les plus importants de France (Louvre, Institut du monde arabe, Centre Beaubourg, Picasso, Orsay...). Les musées apportent leurs collections, leur savoir-faire muséal et La Villette « le savoir technique pour les aider à globaliser une offre numérique et la rendre unique dans un produit attractif ». « Micro-Folie » est un terme générique qui désigne le local et l'appareillage comprenant essentiellement écran géant, tablettes mobiles, cubes rouges pour s'asseoir, régie et connexion Internet, que ce soit à Marseille, au Caire, à Washington ou à Lima... ▶





- En juin 2018, le service culture de l’Ambassade de France contacte la Maison des cultures de Molenbeek et leur propose d’héberger une Micro-Folie. Dirk Debliek et Arnaud Matagne se rendent alors à Lille-Moulin pour étudier, sur le terrain, le fonctionnement concret de ce dispositif. Ils découvrent que l’outil est propice au tissage de liens avec les écoles et les associations et ça leur parle d’autant mieux que le territoire et la population ressemblent assez à celui de Molenbeek. Les problèmes d’accès à la culture sont les mêmes. Ils se disent qu’en ajoutant ce chaînon à ce que rassemble déjà la Maison des cultures – son programme d’événements, l’académie de dessin, le musée d’histoire –, en travaillant sur des thématiques rassemblant ces différentes entités, « peut-être qu’on va commencer à faire bouger les lignes entre les différents publics ».

En septembre 2018, avec le soutien financier de la Cocof, de l’Ambassade de France et de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Micro-Folie est installée à Molenbeek, l’infrastructure technologique achetée, la convention signée, stipulant bien l’accès gratuit, fixant le montant de la licence annuelle à 900 euros, ce qui garantit la jouissance de tous les contenus de la Micro-Folie. Ces contenus ne cessent de s’élargir et

se diversifier, au fur et à mesure que d’autres musées s’affilient, y injectant leurs collections numérisées et éditorialisées. Ces musées représentent des genres et géographies fort différents et peu à peu des thématiques émergent, se structurent, par exemple une collection spécifiquement dédiée au Mexique, une autre qui tisse des ponts entre le patrimoine de tous les musées des Hauts-de-France. Cela signifie que la Micro-Folie de la Maison des cultures pourrait devenir la porte d’entrée dans un réseau de médiation numérique internationale pour les musées de la Fédération Wallonie-Bruxelles et plus généralement pour tous les musées détenant des collections d’artistes belges.

BEAUCOUP PLUS QU’UNE VISITE VIRTUELLE

Selon un premier mode de visite, la Micro-Folie est ouverte, comme n’importe quel musée, aux visites individuelles. Il peut y avoir simultanément autant de balades personnelles qu’il y a de tablettes disponibles (15). L’accueil est un film de huit minutes projeté sur l’écran géant. Un travelling captivant à travers une sélection d’œuvres fortes, connues ou inconnues, récentes ou anciennes, savantes ou populaires,

proches ou lointaines. La Villette a décidé de jouer sur les contrastes et la manière dont des formes différentes, juxtaposées de façon improbable, rebondissent les unes sur les autres, tissent des liens entre imaginaires et *parlent* d’une manière nouvelle, attirant la curiosité. « On va mettre quelque chose de connu, comme de l’impressionnisme, et après un masque africain ou un panneau sur bois du Trecento, que le spectateur lambda ne connaît peut-être pas... » À n’importe quel moment, quand l’image vous adresse un signe particulier, cliquez et entrez dans une relation étroite, intime avec l’œuvre, en couches successives et de plus en plus ramifiées. Bien entendu, d’abord, il y a les repères conventionnels d’un cartel muséologique (titre, nom du peintre, technique, date, dimensions) et ensuite une navigation qui vous éloigne-rapproche du cœur de l’œuvre par cercles concentriques. Des informations contextuelles, historiques, des clés d’interprétation et des pistes d’exploration. Par exemple, à partir de cette image de Redon, une tête endormie, prise dans son rêve, il est possible de dériver d’artiste en artiste, d’œuvre en œuvre ayant traité des sujets similaires – le rêve, les récits oniriques, le recueillement, le sommeil –, selon des techniques diverses, à des époques et dans des cultures différentes. Il suffit de suivre la flèche ! Selon les thèmes choisis, la Micro-Folie pourra bientôt aussi établir des connexions avec des archives photographiques. Imaginez qu’aux figures peintes, gravées, dessinées ou sculptées il soit possible de relier des photos documentaires de corps endormis, des clichés journalistiques sur des personnes condamnées à dormir dans la rue. Comme il est, par ailleurs, envisagé de le faire à l’occasion des Jeux olympiques, réunissant un corpus d’art plastique, décoratif et d’archives sportives. L’outil, alors, devient une interface infinie où chacun peut composer son « album de Mnémosyne », à la Warburg, bien au-delà d’une simple navigation aléatoire. « Au départ d’une image cliquée, parmi les 1.200 œuvres numérisées, il est possible de générer

un parcours singulier de près de trois heures. » Si ce premier mode de visite ne requiert pas forcément l'intervention d'une médiation humaine, il n'équivaut pas à la consultation d'une visite virtuelle de musée que l'on pourrait faire de chez soi. Parce que les visiteurs, comme pour la visite *in situ* d'un musée, sont réunis dans un même lieu et déambulent simultanément dans le même corpus, entrecroisent leurs cheminements et récits interprétatifs. Physiquement, ça procure une autre sensation et rend possibles les interactions entre visiteurs par le biais ou non d'un ou une médiatrice.

Le plus captivant, ce sont les usages plus interactifs, avec médiation, qui ancrent réellement la Micro-Folie dans son territoire molenbeekois. La technologie – amplification de ce que tout le monde connaît et manipule au quotidien – crée les conditions d'une intimité insoupçonnée avec les œuvres. On les voit mieux qu'en vrai. On navigue en elles de façon spectaculaire. Elles s'ouvrent de façon accueillante et chacun-e a l'impression de pouvoir avoir avec elles un dialogue singulier. Ici, la *Joconde* est plus proche et plus disponible qu'au Louvre, sous ses vitres blindées et la foule qui prend des selfies. Et pourtant, ça ne remplace pas la confrontation réelle, dans un espace muséal, avec les œuvres authentiques. L'exercice du regard y est plus exigeant, plus actif, dépouillé d'intermédiaires technologiques bluffants. C'est cette non-équivalence qu'il faut documenter, expliquer, c'est à cette complémentarité qu'il faut éduquer dans un monde où le virtuel tend à devenir plus séduisant et facile que l'original « matériel ». Cet enjeu, Arnaud Matagne l'a bien compris, qui ne cesse d'établir des ponts entre Micro-Folie et musées bruxellois, entre collections numérisées et rencontres avec de vraies œuvres. Les Toulouse-Lautrec de la Micro-Folie sont un tremplin merveilleux vers les affiches que détient le Musée d'Ixelles. Si une classe va visiter Keith Haring à Bozar, elle peut se préparer par une séance à la Micro-Folie. La fondation Boghossian accueille une exposition d'art contem-



porain sur les différentes manières d'envisager le monde, Arnaud Matagne coordonne pour un groupe, ou une classe, une session de médiation à partir d'œuvres numériques, suivie d'une visite commentée par le service de médiation de la Villa Empain.

Quand un-e enseignant-e, un animateur ou une animatrice d'une association ou un-e représentant-e de CPAS interpellent la Micro-Folie, ils reçoivent un accès au catalogue. Ils peuvent choisir un point de départ – une œuvre précise – ou une thématique. Le plus généralement, un dialogue s'établit avec les médiateurs qui proposent un sujet plus en accord avec les préoccupations de la classe ou du groupe. C'est du sur mesure. Il y a des propositions simples « sur le paysage, le portrait, les cinq sens, les métiers ». L'important est de venir avec des propositions qui libèrent la parole et effectuent le partage du sensible. « En une heure et demie, il y a une première partie avec la moitié de la classe dans la Micro-Folie, l'autre moitié au Musée d'histoire, ensuite on change, on termine par un bon moment de dialogue sur quatre ou cinq images. Ça passe très vite. »

COMME DANS UNE CONVERSATION

Alternant les phases où chaque participant – enfant ou adulte – utilise sa tablette avec celles, tablettes éteintes, collectives, face à l'écran géant qui élargit l'imaginaire, l'appropriation des contenus culturels fluctue au fil des conversations où l'on peut « laisser parler son

cœur », aborder tous les sujets suggérés par les images et leur traitement artistique, relier l'art à toutes les questions sociétales qui rythment le quotidien des populations. À partir d'un Maillol, les questions de nudité peuvent être abordées sans tabou. Un arrêt sur *L'Angélu* de Millet débouche sur des conversations autour des différences de religion et de ce que le sentiment religieux peut, aussi, rassembler. Toujours en restituant à chacun la capacité à décoder. « Ils ne voient que l'image. Je leur dis : d'après vous qu'est-ce que c'est ?... Rapidement ils décodent... deux personnes dans un champ... ils travaillent... il y a une récolte, une brouette, des outils... Que font-ils ? Ah, ils sont en train de prier... Effectivement... À quoi voyez-vous ça ? Ah, ils ont l'air sereins, méditatifs... Que voyez-vous d'autre qui peut vous faire penser que le contexte est religieux ?... L'église, au loin... Sans le savoir, ils font l'histoire de l'art... Je peux zoomer sur des détails, faire vivre le tableau... Je les aide un petit peu... La femme a les mains jointes, elle se courbe vers le sol... le titre est *L'Angélu*... Je leur rends accès à la lecture sur tablette... Prenez le temps de lire... *L'Angélu*, c'est une prière... Dans la classe, il y a des catholiques, des musulmans, des protestants et donc, on parle de ça aussi, de la religion... Mon papa va à la mosquée, le mien au temple... Voilà, on parle de plein de choses. »

On parle de l'art et de nous. La qualité et la plasticité du support technologique, plus le travail de territorialisation du numérique qui passe par l'ensemble du projet de la Maison des cultures et, directement, par la médiation et son sens de la narration partagée, font que ce n'est qu'un début : « À chaque séance, mes collègues et moi, on essaie que ce soit différent. Les combinaisons sont infinies. » Les chances de tisser des liens inspirants avec les visiteurs et visiteuses sont dès lors, elles aussi, infinies. ●

INFOS :

<http://reservation.micro-folies.com/>
et tél. : 02 412 12 45.

PALIX :

DU DESSIN D'ASSISES À LA POÉSIE PICTURALE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © Palix



Dessinateur, illustrateur et auteur de BD, le Gaumais Palix (Pierre-Alexandre Haquin) exerce son crayon depuis la fin des années 1990 tant dans les médias francophones que néerlandophones. Presse écrite, télévision, ondes numériques. En marge des dessins de grands procès d'Assises qui ont façonné son aura, l'artiste explore à la peinture à l'huile un univers plus personnel, imaginaire et en grand format. Tout en cultivant l'interaction avec le public, lors d'expositions et autres événements live.



Le dessin s'est imposé à vous dès l'enfance. Il semble avoir toujours structuré votre parcours ?

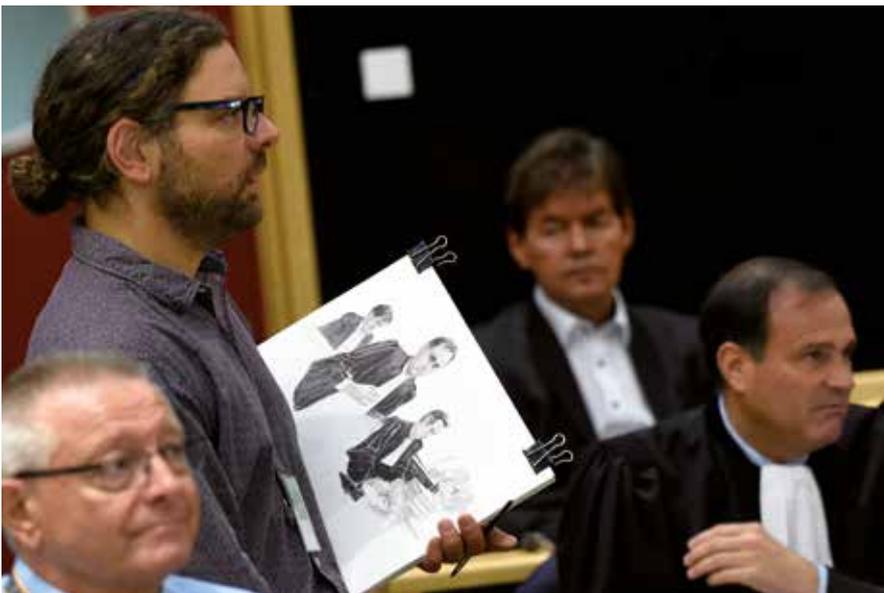
Vers 10-12 ans, j'ai annoncé à mon père que je voulais faire ce métier. Il n'a pas vu cela d'un bon œil. Mais on naît dessinateur. On réfléchit en images puis en dessins. En tant qu'enfant, c'est la manière la plus simple de rendre concrètes ces images. Puis, lorsqu'adolescent je suis arrivé à Saint-Luc Liège en secondaires, j'ai eu envie d'explorer d'autres choses. On avait beaucoup de cours pratiques, or j'étais dans une approche de réflexion, avec un besoin d'exprimer et cela ne s'apprend pas à l'école. Le dessin me permet d'abord d'exprimer des idées. J'ai bâti toute ma vie autour du fait de dessiner tout le temps. Le crayon est pour moi une maladie et un remède.

En sortant de l'École supérieure des arts Saint-Luc de Liège en 1998, vous avez diversifié les collaborations...

J'ai réalisé différentes illustrations et commandes alimentaires, puis travaillé pour la Brasserie de Rulles, du nom du cours d'eau gaumais. J'ai conçu tout l'aspect visuel : logo, étiquettes... et cette expérience m'a donné une grande visibilité. J'ai aussi réalisé les couleurs de l'album du père d'un ami, Francis Carin. ▶



Au Procès de Marc Dutroux 2004



Au Procès de Bernard Westphael

► **Avant de vous spécialiser dans les dessins de procès d'Assises. Comment y avez-vous été amené ?**

En 2003, en participant au Jeu des dictionnaires, j'ai discuté avec Pierre Kroll, qui travaillait au *Soir*. Un jour, il m'a recontacté pour me proposer de dessiner les auditions du procès Cools. Je les ai faites à l'aquarelle et j'ai été sélectionné. Je ne me sentais pas naturellement bon dans les sujets proposés par Kroll ou *Le Soir Magazine*, mais je l'étais dans les dessins de procès. Il

y a un côté « défi » qui me plaît dans le fait de gérer le stress de la situation, de ne pas avoir de feuille de route pour la journée, ni de savoir à l'avance où je pourrai me poser. Comme il n'y a pas de chaise prévue pour un dessinateur dans les salles d'audience, je m'installe parfois debout sur l'appui de fenêtre. Aujourd'hui, je dessine tous les grands procès. Le dernier en date était lié à l'attentat du Musée juif et le prochain, reporté en septembre, concerne *Charlie Hebdo*.

L'influence familiale a-t-elle également joué un rôle dans votre attrait pour l'univers judiciaire ?

Du côté de mes parents, ceux-ci ont dirigé une maison pour enfants défavorisés puis une maison de repos au sein de laquelle ils ont développé un projet transgénérationnel. Ils étaient engagés dans des projets sociaux. Plus tard, quand j'ai commencé à peindre, je me suis rendu compte de l'influence de mon père dès la petite enfance. Il était un grand amateur de Breughel et de Jérôme Bosch.

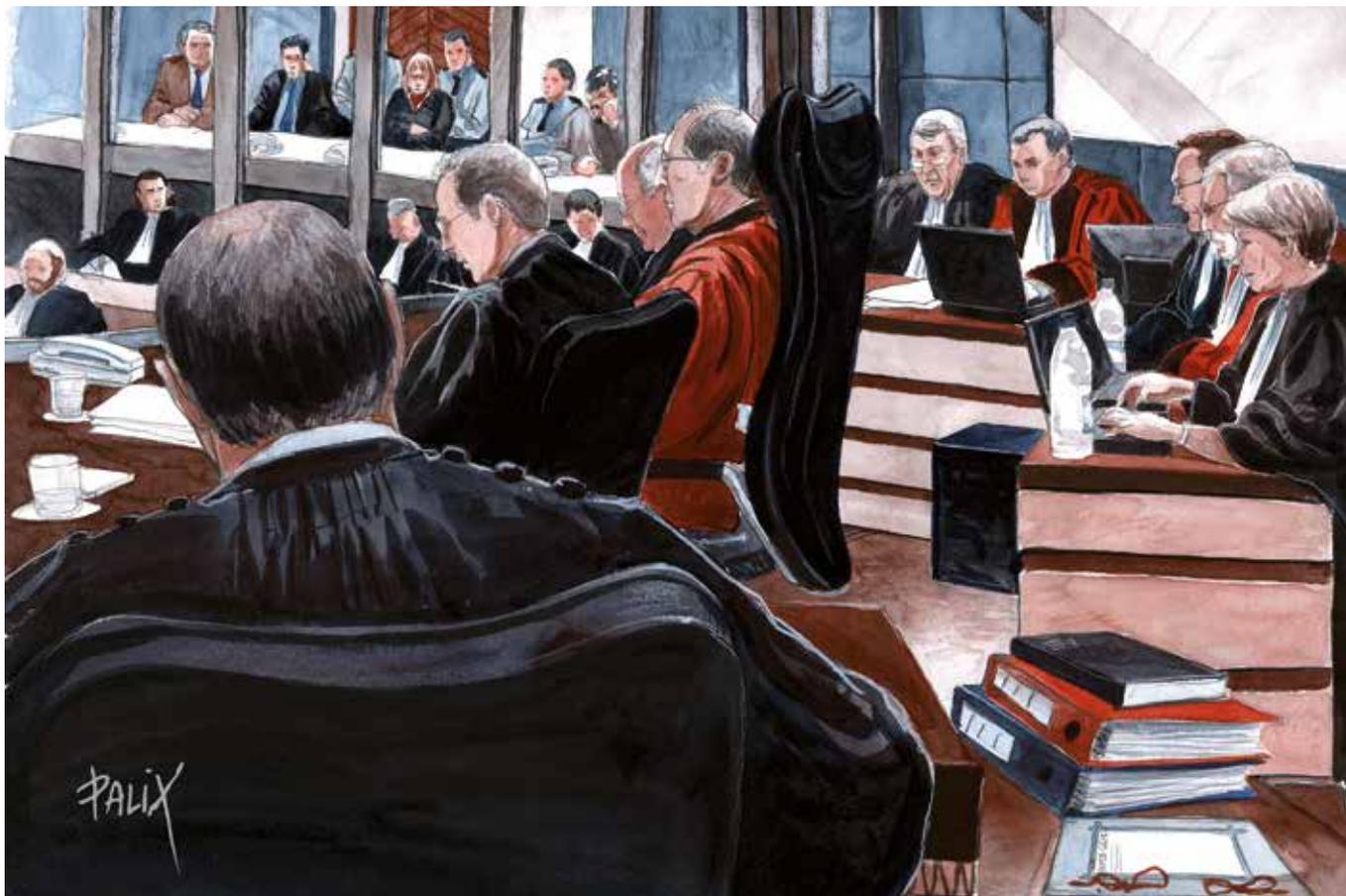
Mais c'est surtout mon oncle René Haquin, journaliste judiciaire au *Soir*, qui a eu un impact sur la voie que j'ai suivie. Il a traité des dossiers comme les tueries du Brabant wallon, Agusta, l'affaire Dutroux. À l'époque, avec les cousins, on se réunissait autour de lui avec du vin et des clices, et il nous racontait ses histoires passionnantes.

En 2010, vos premières planches de BD sont publiées dans la revue *Zatopek* spécialisée dans la course à pied...

À l'époque, cela faisait trois ans que je mettais en images les chroniques langagières de Zapf Dingbats tous les lundis dans *L'Avenir du Luxembourg*. Un premier recueil de cette collaboration est sorti aux éditions Weyrich en mars 2009. Ces éditions publient aussi le magazine *Zatopek*. Les premières illustrations réalisées pour *Zatopek* reposaient sur l'histoire de Jesse Owens, l'athlète noir américain médaillé aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, dans l'Allemagne nazie. Chaque numéro du magazine présente le destin d'une légende de l'athlétisme, réelle ou imaginaire.

Depuis la même époque, vous travaillez sur des albums de bande dessinée avec l'homme de théâtre Jacques Herbet, également originaire d'Arlon ?

Il s'agit d'histoires à partir de personnages féminins en lien avec la province du Luxembourg, de différentes époques. Nous avons eu une première collaboration autour de la marquise



La cour au procès de Marc Dutroux par Palix, 2004

du Pont d'Oye, à Habay-la-Neuve. Le château a longtemps appartenu à la famille Nothomb. Jeune, j'avais envie de mettre en BD la marquise de Pombal. Quelques années plus tard, le bourgmestre d'Habay-la-Neuve m'a fait connaître Jacques Herbet, qui avait mis en scène le personnage. Contre toute attente, ce livre a eu un grand succès et s'est vendu à plus de 5.000 exemplaires. Le dernier album réalisé remet sur le devant de la scène Madeleine Ozeray, autre personnage féminin historique et révolutionnaire¹. Certains de ces albums ont été commandités par la province du Luxembourg, car ils constituent un outil de connaissance du patrimoine historique.

Dans ce cas précis, chaque dessin fait donc l'objet de recherches archivistiques ?

Oui, cela peut prendre plusieurs jours de faire des recherches sur le type de

chaussures conçues et de vêtements portés à cette époque. Je contacte des historiens. J'ai ainsi appris qu'au Moyen Âge par exemple les femmes ne s'habillaient pas en rouge. C'était l'apanage des prostituées et des chevaliers.

Parallèlement, vous avez développé un travail plus personnel et opté pour le grand format...

Depuis 8-9 ans, je travaille les peintures à l'huile. Après quinze années de pratique intensive de l'aquarelle, j'en ai testé les limites et eu le besoin de passer à autre chose. L'huile permet d'obtenir un glacis très transparent. Je voulais aussi sortir du carcan historique, de la contrainte de la vraisemblance pour laisser libre cours à l'imagination et à la fantaisie. Au travers de paysages imaginaires et de mondes intérieurs, peuplés d'infatigables voyageurs. Cela a d'ailleurs bien marché et, dès les premières expositions, les gens étaient touchés



Couverture de Het Laatste Nieuws



Porte-plume Lorgé, Palix



Symbioses Lorgé, Palix

- ▶ par les œuvres au point de les acheter ou de m'envoyer leur ressenti par rapport au tableau. J'aime ce contact direct, que l'on retrouve moins dans la BD ou l'illustration. J'ai pour théorie que toutes les analyses sont bonnes et cela me donne beaucoup de force pour continuer.

Exposez-vous régulièrement et dans quels types de lieux ?

J'expose depuis 2014. Dans des bibliothèques, des centres culturels, le privé, des salons, etc. Peu à peu, j'ai acheté du matériel d'exposition et j'investis les lieux avec un kit complet. Je prends possession de l'espace, je travaille la magie liée à la mise en évidence des tableaux et à l'atmosphère créée. Lors des expos, j'aime aussi peindre en direct et expliquer ma démarche. Cela me permet une interaction avec le public, les enfants... je tente de faire émerger des choses. Je dessine aussi sur iPad, en version numérique. À partir d'un petit

boîtier, le résultat est diffusé sur écran. Lors du Biff à Bozar, une projection sur grand écran est programmée.

La situation particulière que nous venons de vivre, liée au Covid-19, a-t-elle inspiré votre approche ?

Le confinement répond à ma façon de travailler, mais il y avait l'aspect angoissant de la situation. Dans ce contexte, j'ai réalisé trois tableaux proposés en vente sur Facebook, suite à un appel aux dons émis par la Fondation Roi Baudouin. Au début, j'étais un peu tétanisé par l'épidémie, il m'était difficile de travailler normalement. De plus, quatre de mes expositions ont du coup été annulées alors que je les préparais depuis six mois, et là il ne se passait plus rien. Les réseaux sociaux m'ont permis d'interagir. Il y a moyen de fonctionner de manière virtuelle, mais les rencontres, le contact physique manquent toujours.

Quels sont vos projets du moment ?

Pour l'instant, je suis occupé à transformer une ancienne ferme pour, depuis août, y organiser des expositions en comité réduit et sur rendez-vous. J'ai besoin de retrouver ce contact avec des gens, un autre type d'échange. Lors d'une exposition, on peut croiser 1.200 personnes. Ici, si je vois dix personnes sur un dimanche après-midi, c'est déjà très bien. Et en février-mars 2021, je présenterai une exposition au Rouge Cloître, puis au Festival international du film fantastique. ●

Note

1. Jacques HERBET et PALIX, *Madeleine Ozeray. L'ombre de Louis Jouvet*, Weyrich, 2018, 15 €.

INFOS :

www.palix.be

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, IL FAUDRA PLUS QU'UN VIRUS POUR CONFINER LA CULTURE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Toutes les photos : © Th. Casavecchia

« Non, aujourd'hui, c'est hypercalme pour un mercredi du mois de juin », sourit sous son masque Vanessa, bibliothécaire à Etterbeek. Calme, sans doute, il n'empêche que les lecteurs se succèdent sans interruption à la bibliothèque Hergé. La porte est grande ouverte sur le trottoir et les usagers, s'ils entrent au compte-gouttes alimentent un flot constant. Enfin, pendant les heures d'ouverture, car en ce mois de juin la bibliothèque n'ouvre que les mercredis de 15h à 18h et les jeudis de 10h à 13h. « Cela peut sembler peu, mais les usagers craignent un peu le retour dans les locaux. C'est aussi pour ça que nous maintenons le service de takeaway malgré la réouverture des portes », explique François de Hemptinne, le bibliothécaire dirigeant.



BIBLIOTHÈQUE D'ETTERBEEK : DES KITS CRÉATIFS « POUR DE VRAI » EN PLEIN CONFINEMENT

C'est que, malgré le confinement et la crise sanitaire, on n'a pas chômé dans la bibliothèque communale. « Bien sûr, dès le début de la crise, nous avons mis en place un système de roulement pour éviter que plusieurs personnes ne soient présentes dans les locaux au même moment. Puis, à l'annonce du confinement, nous sommes passés en télétravail. Nous avons toujours accès au système informatique, ce qui nous permettait de poursuivre le catalogage et de gérer les rentrées. »

Ensuite, il a fallu s'occuper des lecteurs. Dans un premier temps, sur internet : « On tenait nos usagers informés de la situation de la bibliothèque via Facebook, le site web de la bibliothèque.



Bibliothèque d'Etterbeek



Bibliothèque d'Etterbeek

- Pour garder le contact, on a donc publié toute une série de ressources comme des coups de cœur de nos dernières lectures ou des focus sur différents services comme Lirtuel qui permet d'emprunter des livres dans leur version numérique. Nous avons aussi diffusé sur YouTube, via le site et notre page Facebook, des vidéos de lecture de conte. C'est une activité que l'on propose habituellement aux usagers en présentiel une fois par mois, mais c'était rendu impossible par le confinement. On a donc pris la décision de les mettre en ligne pour qu'un maximum d'enfants puissent les voir. » Mais toutes les activités ne se déroulaient pas qu'en ligne. Ainsi, après un premier assouplissement des règles en vigueur, la bibliothèque a mis à disposition des kits d'ateliers créatifs à commander puis à venir retirer à la bibliothèque. Des kits de bricolage, gratuits, mais à réserver pour occuper les enfants. « Dans un second temps, nous avons suivi les recommandations de la ministre de la Culture et nous avons donc proposé notre service de takeaway. Le principe est simple, sur le site ou via téléphone, les lecteurs commandaient les livres qu'ils voulaient emprunter et venaient les retirer à la bibliothèque selon les horaires d'ouverture. Nous avons la chance de disposer d'un sas à l'entrée des locaux. On y laissait les colis selon les horaires de passage et le prêt se faisait donc sans aucun contact. »

Étant donné la période de l'année, le site a également rouvert sa grainothèque pour permettre aux usagers de planter leurs graines et d'occuper leur confinement au jardinage. La bibliothèque a finalement rouvert ses portes à la mi-mai. « Nous avons décidé de ne pas faire trop de publicité pour la réouverture, déclare le directeur. Nous voulions d'abord être sûrs de pouvoir gérer les flux d'usagers puisqu'on n'accepte que dix personnes à la fois dans les locaux. On voulait être certains de pouvoir adapter nos modes de fonctionnement pour pouvoir accueillir le public en toute sécurité. On ne voulait pas d'un raz-de-marée qui nous submerge. Mais je pense que le dispositif actuel fonctionne bien : un bibliothécaire à l'entrée renseigne le public, lui demande de se désinfecter les mains, de porter le masque ou d'en prendre un jetable mis à disposition, ou encore indique où déposer les retours. »

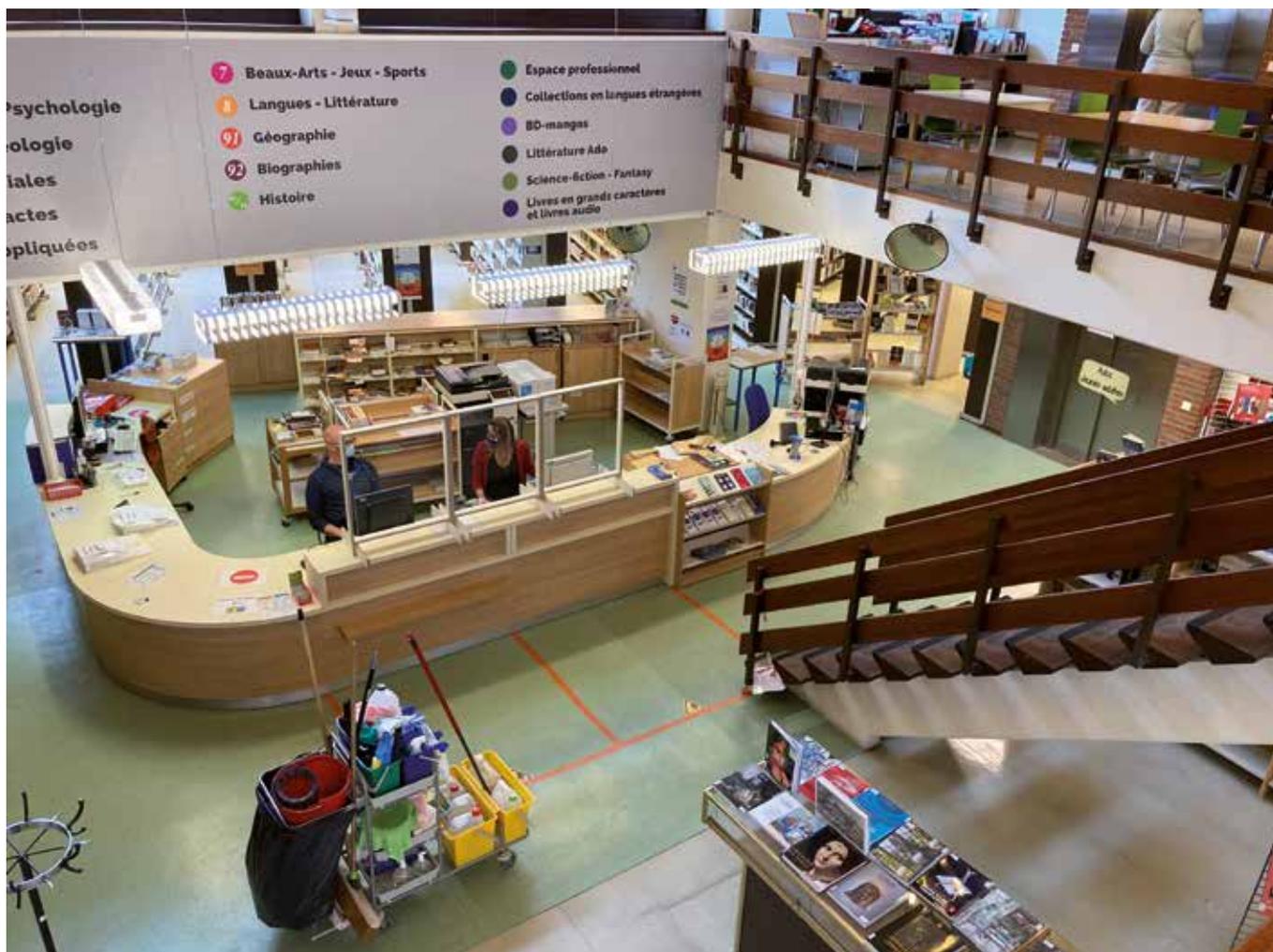
La bibliothèque tourne durant un horaire réduit pour permettre à sa petite équipe de continuer à travailler. « Si on ouvrait normalement, on devrait être là en permanence et on ne pourrait pas s'occuper de nos autres missions. Or de nombreuses choses fonctionnent bien en télétravail comme compléter des dossiers, des appels à projets ou des demandes de subventions. »

Annaëlle, masque sur le visage et livres en mains, semble en tout cas ravie que sa bibliothèque ait continué son activité

malgré la crise. « Je suis une usagère régulière de la bibliothèque, mais je pense que ces dernières semaines j'ai encore plus lu que d'habitude. J'ai suivi quelles activités proposait la bibliothèque via leur newsletter. J'ai utilisé le takeaway une fois et ça a très bien fonctionné, mais je suis contente de voir les locaux rouvrir, continue la jeune femme. Je préfère quand même venir ici et pouvoir me promener dans les allées et regarder quels sont les ouvrages disponibles. Je pense que la bibliothèque doit aussi être un lien de rencontre et d'échange, le système de takeaway était pratique pour éviter la propagation du virus, mais si on le généralise par la suite c'est quand même moins sympa. » Une autre usagère, Catherine, est sur ses talons. Elle, n'a pas utilisé de takeaway. Elle aussi préfère flâner dans les allées. « C'est une amie qui habite en face des locaux qui m'a prévenue que les locaux rouvraient. Je suis donc venue rendre mes derniers emprunts et refaire un petit stock. Et quand on voit les efforts faits par les bibliothécaires pour aménager les lieux, on se sent en sécurité. »

BIBLIOTHÈQUE DES RICHES-CLAIRES À BRUXELLES-VILLE : UN TAKEAWAY TRÈS ACTIF

Pour assurer la sécurité de ses usagers mais aussi de ses collaborateurs, la bi-



Bibliothèque des Riches-Claires

ibliothèque des Riches Claires, dans le centre de Bruxelles, a préféré continuer à restreindre l'accès à ses collections. « Les lieux restent accessibles et la bibliothèque est ouverte selon les horaires habituels, mais seuls les bibliothécaires ont accès aux ouvrages, explique Marie-Angèle Dehaye, directrice des lieux. Dès le début, en accord avec les directives du ministère, nous avons proposé un service de takeaway nous aussi. En période de confinement, environ 2.000 livres ont été prêtés sur nos trois entités. Entre le 18 mai et le 6 juin, 7.500 colis. Ces chiffres restent bien entendu incomparablement plus bas que les années précédentes sur la même période, mais les gens, peut-être par peur, sûrement pour respecter les consignes du gouvernement, ont probablement préféré rester chez eux. »



Bibliothèque des Riches-Claires : préparation des livres réservés

- Aux Riches Claires, on a attendu le feu vert des autorités avant de réautoriser l'accès aux ouvrages. D'ici là, les clients demandent au comptoir quels livres ils souhaitent emprunter et un bibliothécaire se charge d'aller les chercher pour lui. Résultat ? Une ambiance un peu lunaire et particulièrement calme. Le personnel en contact avec le public est masqué, protégé par des vitrines en plexiglas.

LES LIVRES EN QUARANTAINE

Bref, on ne plaisante vraiment pas avec la sécurité. Même les ouvrages sont placés en quarantaine après leur retour. Trois jours à Etterbeek et dix jours aux Riches Claires. « Le ministère conseillait de les laisser trois jours avant de les replacer dans les collections, mais certaines publications scientifiques ont estimé que le virus pouvait rester actif plus longtemps. Par précaution, on a donc décidé de les laisser dix jours tout en les désinfectant trois fois. »

Raphaël, bibliothécaire aux Riches Claires depuis 15 ans, reconnaît que la situation est complètement inédite. « Deux personnes maximum peuvent monter jusqu'à la section adulte. Et elles ne peuvent pas accéder aux collections. On n'a donc jamais vu aussi peu de monde. C'est vrai que c'est contraignant pour le lecteur. On leur demande par exemple de savoir exactement ce qu'ils viennent emprunter. Puisqu'on doit aller les chercher nous-mêmes, cela met beaucoup de temps et on ne peut pas en perdre beaucoup plus pour conseiller le lecteur ou lui faire découvrir d'autres ouvrages. »

Marie-Angèle porte également la casquette de directrice générale de la bibliothèque centrale de Bruxelles. Mais son rôle durant la crise a été relativement limité. « Entre la circulaire de la ministre Linard, et les responsabilités des pouvoirs organisateurs des bibliothèques, et les consignes du gouvernement fédéral, peu de place était laissée à l'interprétation. Nous avons donc monitoré les activités de chaque bibliothèque durant cette période. Quand ont-elles fermé leurs portes, ont-elles



proposé des activités alternatives, un service de takeaway a-t-il été organisé ? Beaucoup de bibliothèques sont restées fermées et 18 seulement ont proposé un service de takeaway à leurs usagers. Bien sûr, il y avait beaucoup de craintes au sein du personnel qui se serait retrouvé de fait en première ligne et les conseils de sécurité ne pouvaient pas être appliqués partout. Il fallait pouvoir organiser le roulement du personnel, assurer le respect des distances de sécurité, etc. Ce n'est pas toujours simple.

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE LIÈGE : CONCERTATION FACE AUX VOLONTÉS CONTRAIRES

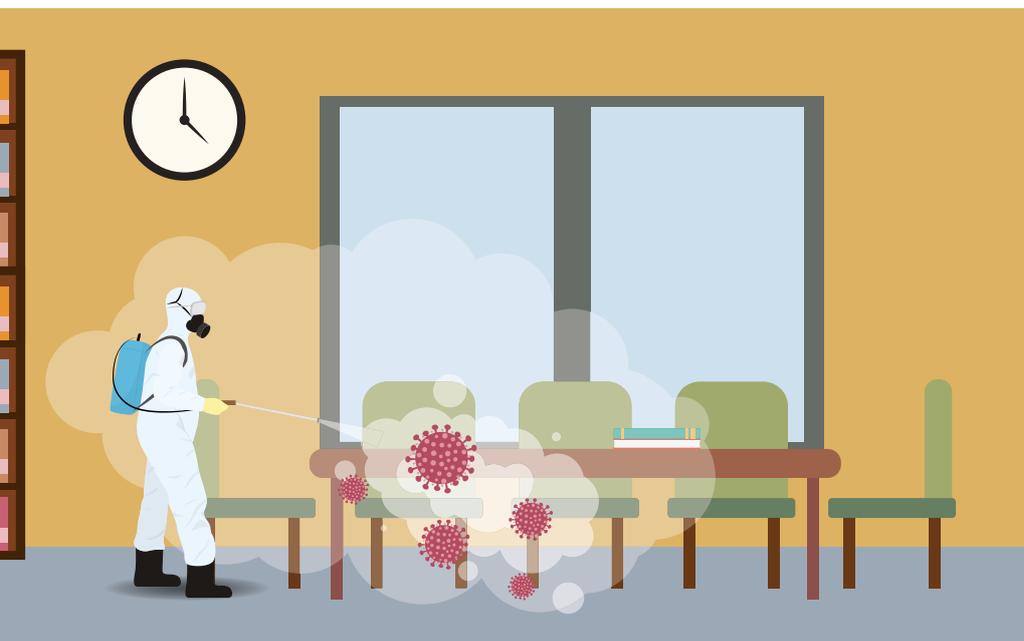
Du côté de Liège, le constat est similaire. « J'ai un peu dû jouer les courroies de transmission, raconte Bénédicte Dochain, directrice de la bibliothèque centrale de la Province de Liège. Il y a eu pas mal de remous et d'incompréhension de la part de certaines bibliothèques. Et c'est compréhensible, d'une part le gouvernement fédéral demandait aux citoyens de rester à la maison au maximum et de limiter leurs déplacements aux sorties absolument nécessaires et d'autre part, on conseillait aux bibliothèques de mettre en place un système de takeaway. Certains pou-

voirs organisateurs voulaient garder leurs bibliothèques ouvertes coûte que coûte pour continuer à assurer le service. Il a donc fallu faire un gros travail de concertation et de pédagogie pour essayer de faire aller toutes les bibliothèques dans le même sens. Il nous faudra encore un peu de recul pour savoir si la philosophie a été la même partout, mais j'ai l'impression qu'une majorité de bibliothèques sont restées portes closes. Il a aussi fallu gérer les dépenses, acheter du matériel, se procurer des masques en suffisance. Cela n'a pas été de tout repos. »

B. Dochain signale l'initiative de la Bibliothèque d'Oupée, qui a organisé des « lectures dédicaces » : des enfants dont demandé durant le confinement aux bibliothécaires de lire, via Facebook, des albums choisis.

BIBLIOTHÈQUE DE FOREST : ON EN PROFITE POUR DÉMÉNAGER 40.000 OUVRAGES

Du repos, elles n'en ont pas eu beaucoup non plus à la bibliothèque communale de Forest. Effectivement, c'est une équipe sur les rotules, mais toujours aussi motivée que l'on retrouve dans les locaux de la rue de Mérode. « Dans un premier temps, il a fallu être créatifs



Bibliothèque de Forest

pour continuer à travailler depuis chez soi, explique Roxane Partouns, la directrice. Cela n'a pas été simple d'autant que d'ordinaire je suis la seule à faire du travail administratif. » Beaucoup des activités destinées aux enfants ont ainsi été repensées pour être accessibles en ligne et pouvoir garder le contact avec le public. « On a mis en place des vidéos en ligne, des lectures de contes, des ac-

tivités de bricolage, des tutos, des expériences scientifiques à réaliser à l'aide de matériel dont beaucoup disposent à la maison. Nous avons donc créé une chaîne YouTube alimentée de vidéos réalisées avec les moyens du bord. En tout on a mis en ligne 76 vidéos depuis le début de la crise et on est passé de 0 à 170 abonnés. À partir de la fin avril, on a commencé le takeaway et plus de

400 colis sont partis. Cela a beaucoup plu à notre public. Notamment les colis-surprises composés de coups de cœur de nos équipes. On a aussi rouvert nos portes début juin et les usagers ont pu découvrir nos locaux réaménagés en attendant les prochaines activités en présentiel. »

En effet, les bibliothécaires de Forest ont profité de cette fermeture obligatoire, mais aussi de la réparation longtemps attendue de l'ascenseur du site, pour réorganiser leur collection. « Entre la fin mai et le début du mois de juin, on a fait revenir toute l'équipe dans les locaux afin de réaménager les lieux. Pour faire simple, on a fait monter un étage à la section adulte. Soit environ 40.000 ouvrages. On est sur les genoux, explique la directrice, ça nous a pris trois semaines sans interruption, mais on est contentes du résultat. Malheureusement, comme le public ne peut rester qu'une dizaine de minutes, on a dû enlever tout le mobilier qui permet de se poser et de lire. Ça donne une impression de froideur des lieux, mais, promis, dès que l'on pourra rouvrir normalement, ce sera nettement plus cosy. »

ET LES CENTRES CULTURELS ? GENAPPE, WATERMAEL- BOITSFORT, QUAREGNON, JETTE, WOLUWÉ

Difficile d'être exhaustif en si peu de lignes : même si beaucoup ont fermé leurs portes, de nombreux centres culturels francophones se sont pliés en quatre pour garder le contact avec leur public, tant dans la capitale qu'en Wallonie.

À Genappe, on a mis en place un menu du jour en ligne. « Il y a eu pas mal de débats pour savoir s'il fallait ou non garder le silence durant la période de confinement, se souvient Melissa Collignon, chargée de communication. Certains estiment qu'internet n'est pas la place des centres culturels et que la culture doit se partager et ne doit pas se cantonner aux salons. C'est défendable et le débat a un sens, mais



Fenêtre d'un habitant à Jette



Projet Ombres et Lumières au Centre culturel de Jette



Ecole des devoirs au Centre culturel de Jette

- nous nous sommes dit que les citoyens, alors qu'ils sont bloqués chez eux, ont plus que jamais besoin de culture. » Quotidiennement, le centre a donc publié sur sa page Facebook, sur son site et sur YouTube une capsule vidéo avec une recommandation culturelle. « On a aussi proposé des séances de cinéma à distance. En diffusant des codes pour regarder le film proposé dans la journée. Et toutes ces activités ont payé puisque 350 personnes ont liké notre page durant cette période. »

« Nous avons fermé nos portes avec un sentiment amer et sans savoir quand nous allions pouvoir les rouvrir, se souvient Virginie Cordier, directrice de la Vénérie à Watermael-Boisfort. La priorité était de rester joignable. On a aussi contacté le public pour leur rembourser leurs billets et les coûts des activités auxquelles ils s'étaient inscrits. Beaucoup de grandes maisons culturelles ont continué à assurer quelques activités via internet, mais nous savons que beaucoup de personnes en situation de précarité se trouvent parmi nos publics. On s'est donc demandé comment arriver à les toucher durant le confinement. On a dès lors envoyé des cahiers poétiques avec une carte postale détachable. Beaucoup nous l'ont renvoyée en nous disant que nous leur manquions. C'était très touchant. »

À Quaregnon, c'est un atelier d'écriture quotidien qui s'est tenu en ligne sur Facebook durant 53 jours. « Nous avons environ 90 personnes par jour, avec des résultats souvent très bons, s'enthousiasme Fleur Sizaire, la directrice. À tel point qu'une fois la machine relancée, nous allons probablement publier un recueil de ces textes. Ce serait trop bête de passer à côté de l'occasion. Mais il a fallu improviser, reconnaît la directrice. Facebook a certainement été un outil indispensable durant cette période, mais je reste persuadée que rien ne remplace le rapport humain. La dématérialisation de la culture est presque antinomique et ne saurait remplacer nos activités habituelles. »

À Jette aussi on est restés présents, et pas seulement en ligne. Tous les soirs, le régisseur du centre culturel illuminait chaque fenêtre de la façade du bâtiment en accompagnant souvent le tout de musique. « Le message que l'on voulait faire passer était que la culture ne s'arrêterait pas avec le confinement et qu'il fallait tout faire pour que cela continue, indique Caroline Vermeulen, chargée de communication de l'Armillaire. On a donc lancé un événement que l'on a baptisé "Fenêtres sur le monde". L'idée était de permettre aux habitants de communiquer via leur fenêtre. Des pancartes, des dessins, des bricolages,

tout était bienvenu. On demandait ainsi aux participants de nous envoyer une photo de leur fenêtre. Le thème était "Pour demain, je rêve de...". On avait prévenu notre public via newsletter, via une communication sur les fenêtres du centre et sur nos sites et pages Facebook. On a enregistré un record de partages et d'interactions sur le réseau social. Nous avons été si surpris de l'engouement et des très nombreux retours que nous avons décidé de lancer un second message : "Je pense à..." »

En temps normal, le centre organise également une école de devoirs. « On ne pouvait pas arrêter de garder le contact avec les jeunes. L'animateur qui s'en occupe est donc resté en contact avec eux via des messageries comme Whatsapp ou Zoom, et les réseaux sociaux en général. Il s'est même connecté à des jeux vidéo en ligne pour être sûr de garder un lien et prendre des nouvelles. Et, finalement, l'école de devoirs a pu reprendre, mais avec un nombre restreint d'enfants. »

Le centre a également mis en place les Zinopinées confinées, variante confinée des Zinopinées, qui amène l'art et la culture là où on les attend le moins. En version Covid-19, ces zinopinées se déroulent par téléphone. « Ceux qui souhaitent participer envoyaient leur numéro de téléphone puis recevaient un coup de fil d'un artiste pour une



Zinopinée confinée au Centre culturel de Jette

performance. En tout, une trentaine d'artistes ont appelé une soixantaine de participants. »

À Wolubilis, il était impensable de sortir la revue *Sorties* comme si de rien n'était. « On a donc opté pour une nouvelle revue qu'on a baptisée *Cocon*, disponible en version digitale, explique Sandra Amboldi, directrice. Nous avons fait des appels à contribution auprès de notre public pour enrichir ce magazine en ligne. C'était aussi l'occasion, puisque les sorties n'étaient plus d'actualité de parler de nos coups de cœur, des articles de fond. C'était encore l'occasion de laisser une tribune aux artistes avec qui on avait prévu de travailler. Mine de rien, on a tout de même pu sortir six numéros qui s'enrichissaient de semaine en semaine. Nous avons aussi mis en place des soutiens pour aider les artistes et les prestataires avec qui nous travaillons habituellement, mais qui avaient dû cesser leurs activités. Nous les aidions à remplir les formalités administratives et à constituer des demandes d'aide auprès de la Fédération Wallonie-Bruxelles. » Le centre a également mis sur pied des ateliers de couture dans le respect des consignes de sécurité, pour produire quelques centaines de masques avec des bénévoles qui disposaient du savoir-faire, mais pas du matériel.

Enfin, à l'instar de la bibliothèque de Forest, le centre culturel a profité de l'absence du public pour retaper les lieux. « On a fait travailler notre technicien pour refaire ce qu'on n'a pas trop le temps de faire habituellement. Repeindre les murs, réparer ce qui doit l'être. Ainsi, quand le public reviendra, il pourra profiter des locaux entièrement remis à neuf.

On pourrait encore citer les activités imaginées par d'autres centres culturels qui, nombreux comme les bibliothèques, n'ont pas abandonné leurs publics : centres culturels d'Ourthe et Meuse, de Flemalle, de Sambreville, de Wanze, etc.

ET POUR L'AVENIR ?

Activités hors les murs, organisées sans trop de publicité pour éviter de trop fortes affluences, parcours fléchés pour éviter les contacts physiques, tout le monde est en pleine réflexion pour repenser sa programmation d'été et de rentrée.

Ainsi le Brass, centre culturel de Forest, s'apprête à relancer de nombreux stages destinés aux enfants cet été. De trois stages proposés habituellement, le nombre est passé à une dizaine. « On sait que beaucoup de familles, souvent les plus modestes, seront privées de vacances cet été et que les parents sont très demandeurs d'activités culturelles pour leurs enfants », explique Frédéric Fournes son directeur.

À Woluwe aussi, on a adapté les stages d'été pour qu'ils se passent en plein air et en plus petits comités.

Le Brass a par ailleurs lancé un appel à projets avec une enveloppe de 47.000 euros pour les artistes très durement touchés par la crise et peu protégés. « L'idée est de fournir une aide aux artistes locaux issus de toutes les disciplines pour leur permettre de se relancer dans des projets. »

Le retour du public, voilà une notion qui reste encore évanescence. Les conditions à mettre en œuvre pour assurer la tenue d'événements cet été et à la rentrée restent assez floues à l'heure d'écrire ces lignes. Ce qui est certain, en revanche, auprès de tous les centres culturels contactés, c'est que les équipes ont hâte de retrouver leurs publics. ●



JACKY LEGGE

FOLKLORE, CIMETIÈRES ET ART CONTEMPORAIN

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C.Callico

Homme des arts et des lettres tournaisien depuis plus de 35 ans, Jacky Legge a investi le Musée de Folklore et des Imaginaires depuis 2017 et y concilie ses passions : patrimoine, art contemporain et funéraire. Il est également conservateur du patrimoine architectural des cimetières de la ville de Tournai et coordinateur artistique à la Maison de la Culture.

Depuis trois ans, vous dirigez le Musée du Folklore de Tournai, que vous avez renommé Musée de Folklore et des Imaginaires, tout en y ajoutant une touche personnelle.

Je me suis glissé dans la culture du musée et j'ai essayé d'en dépoussiérer les principes. Au fil du temps, les différents conservateurs y ont chacun ajouté des éléments. J'ai essayé de simplifier les choses, et notamment de tenir compte des jeunes. J'ai par exemple repositionné des œuvres à hauteur des enfants. J'ai aussi gardé l'estaminet dans son jus, en hommage aux trente brasseries de la région, et avec son billard allongé dont les règles sont les mêmes que pour la pétanque et que l'on trouve toujours dans les cafés du coin. J'y tiens car il permet des équipes mixtes et un lien transgénérationnel, cette dimension sociale me plaît.



Jacky Legge

Quel type d'activité développe le Musée auprès des jeunes ?

En association avec Arts&Publics par exemple – qui propose aux musées d'organiser un « Dimanche + que gratuit » autour d'un programme invitant différents publics, toutes générations confondues, à découvrir le lieu – et la Maison des Jeunes de Tournai, des jeunes ont travaillé sur des éléments du musée et des matériaux de récupération avec un designer. Différents objets sont mis en évidence, dont les différentes fonctionnalités se retrouvent au sein d'un autre objet contemporain : le smartphone. Le résultat est exposé sur tout un mur du musée.

Dans votre mission, vous collaborez avec de nombreux bénévoles et des artistes de la région, qui s'investissent d'abord par amour pour le lieu ?

On vient souvent me faire des propositions, parfois des dons. Le peintre Jean-Christian Midavaine a ainsi offert des œuvres au musée, en a restauré d'autres et a refait la scénographie de vitrines d'expositions. Cela a permis de leur rendre de la fraîcheur et d'en mettre le contenu en évidence.



Friterie © B. Dochy



Globes de mariées

Vous avez également glissé des œuvres d'art contemporain parmi le patrimoine historique exposé ?

Oui, par exemple pour faire revivre une vitrine de vaisselle régionale traditionnelle, l'artiste Dany Danino a réalisé des dessins d'assiettes sur carton et j'ai aussi invité la céramiste Faezeh Afchary, qui représente des extraits de textes – de son mari, poète iranien – en noir sur ses créations, à opérer de même ici. Elle a imprimé sur les assiettes une de mes expressions « pétrir les mots pour leur donner de la consistance » dans un bleu local. Insérer des œuvres actuelles permet de se surprendre, d'insuffler un regard neuf sur la collection. Cela permet de concilier les arts contemporains et le petit patrimoine, ce qui nous environne, voire l'anthropologie. Ce lieu n'est pas un musée des beaux-arts, mais l'art contemporain s'y immisce discrètement. Le lieu

hérite un peu du travail que j'opère avec des artistes depuis 35 ans.

Au sein du Musée, des travaux photographiques récents contribuent à offrir un point de vue décalé sur les collections ?

De multiples façons. Nous avons dans nos murs la plus ancienne friterie de Belgique, en bois, dans son état d'origine. Un trésor reçu de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Pour établir un parallèle avec aujourd'hui, j'ai commandé des photographies de friteries tournaisiennes, exposées sur un mur adjacent. Je collabore aussi régulièrement avec Vincen Beeckman, qui a d'ailleurs sa propre pièce dans le musée. Il a travaillé sur un quartier de Tournai, où il s'est installé avec sa camionnette, pour aller à la rencontre des habitants, dans divers lieux comme les cafés ou le club de balle pelote. Le résultat de cette dé-

marche est exposé ici au travers de photos qu'il a prises et d'objets reçus : gants de balle pelote, etc.

Vous portez aussi un intérêt tout particulier au patrimoine funéraire. Ce qui se retrouve notamment au travers d'œuvres contemporaines disséminées au deuxième étage du Musée...

Avec la galerie Koma à Mons et la Maison de la Culture de Tournai, nous avons proposé à des artistes de réaliser des paires de couronnes de tombes funéraires. L'artiste gantoise Véronique Poppe, installée à Tournai par amour pour la ville, a ainsi conçu des lunettes pour adultes et enfants à partir de fil de canne à pêche. Yvonne Mostard a proposé une paire de couronnes jumelles en bois. En marge de ce projet, on trouve aussi dans une vitrine l'image d'un corps mort recouvert d'un linceul, de la photographe Nathalie Amand. ►



La tombe de Jacky

- **Spécialiste des arts funéraires, vous avez publié de nombreux ouvrages sur le sujet et encouragé les initiatives artistiques dans les cimetières. Comment est née cette passion ?**

C'est en visitant le cimetière du Sud, développé suite à un édit de Joseph II en 1784. Le texte interdisait l'inhumation dans les églises, ainsi que les enterrements à l'intérieur des villes et des villages, et promulguait la création de cimetières à l'extérieur des zones habitées et entourés de murs. Au fil des agrandissements, celui s'étend sur sept hectares et l'on y trouve des traces de l'évolution de l'art funéraire, du style néo-classique à aujourd'hui. Les 33.000 concessions du cimetière du Sud dessinent une ville, avec ses larges avenues bordées de sépultures modestes ou ostentatoires, ses quartiers populaires, ses carrefours, ses ronds-points et ses

chapelles rappelant les églises. Tournai compte désormais 33 cimetières, suite à la fusion de neuf communes. L'architecture des nécropoles est à la fois globale et de taille humaine. Les volumes et les perspectives, soulignent le travail du matériau et, en particulier, la pierre bleue.

Quel est votre dernier ouvrage sur le sujet ?

Cimetières de Tournai, écrit à quatre mains avec mon fils Robin. Il retrace vingt années d'intégration et de déposition des arts plastiques et de la littérature dans des cimetières. Tournai a joué un rôle de précurseur à ce niveau il y a 24 ans, et stimulé les interventions artistiques *in situ*, dans le respect du lieu, qu'il s'agisse de performances, de récitals ou d'expositions, d'installations pérennes ou temporaires...

Vous abordez la mort avec dérision, comme en témoigne l'acquisition d'une pierre tombale, œuvre du sculpteur Jean-Claude Saudoyer ?

Je me suis notamment penché sur la symbolique littéraire des sabliers ailés et des colonnes brisées et, en allant dans l'atelier de Jean-Claude Saudoyer, j'ai observé une pierre tombale, vue auparavant dans une exposition à Binche. Il s'agit d'une grande feuille d'arbre de 1,70 m de long en petit granit de la région d'Écaussinnes. Pas d'épithaphe, la feuille se suffit à elle-même. J'ai organisé une sorte de pendaïson de crémaillère, qui réunissait notamment de belles plumes belges lors d'un discours, puis on a pris un verre d'adieu à la maison. C'est de la dérision, il en faut pour être sérieux. La mort ne me tracasse pas beaucoup.

Parmi les artistes de renom exposés dans le Musée, le graphiste et affichiste Lucien De Roeck, qui a conçu l'étoile de l'Expo 58. De même, son petit-fils, l'artiste Denis Meyers est intervenu dans un des nombreux cimetières tournaisiens ?

Lucien De Roeck venait très souvent rendre visite à sa fille et son beau-fils, à Tournai. Après le repas, il emmenait ses petits-fils dessiner au crayon dans la campagne. En 2012, l'un de ceux-ci, l'artiste Denis Meyers, a investi le cimetière du Nord. Je lui ai d'abord proposé un mur, qu'il a peint des noms de toutes les personnes inhumées, par ordre alphabétique. Comme cela ne suffisait pas, il est finalement intervenu sur quatre murs.

Vous privilégiez les interactions avec d'autres institutions culturelles de la région. Un tri s'est également opéré au sein des acquisitions du Musée, afin de réorganiser la répartition entre divers musées et lieux de culture concernés.

Certaines pièces n'avaient pas tout à fait leur place ici, et j'ai par exemple contacté le conservateur du Musée d'Histoire militaire pour lui proposer de récupérer les œuvres liées à l'armée, à la police, aux pompiers... De même pour les marionnettes, qui sont retournées au Centre de la Marionnette de Tournai.

Au sein de la Maison de la Culture de Tournai, vous êtes chargé de la coordination des expositions et du patrimoine. En quoi cela consiste-t-il précisément ?

Je m'occupe des arts plastiques contemporains. Comme le lieu est momentanément en chantier, je présente cette fois les travaux d'artistes dans des églises de la ville, les églises Saint-Jacques et Saint-Piat, l'une est romane, l'autre de style gothique. Je collabore aussi avec les maisons de la laïcité, pour équilibrer le tout. Les édifices religieux présentent de nombreuses contraintes. Il est difficile d'installer une œuvre dans un lieu sacré, car on ne peut toucher à rien, ou y planter un clou. ●



Portrait par Denis Meyers

CONFINÉ, DIS-MOI CE QUE TU AS LU...

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire à la Bibliothèque centrale de la province du Luxembourg



Il fut un temps où une question récurrente était posée lors de rencontres et entretiens journalistiques pour tenter de circonscrire l'univers culturel d'un interlocuteur : quel livre emporteriez-vous sur une île déserte ?

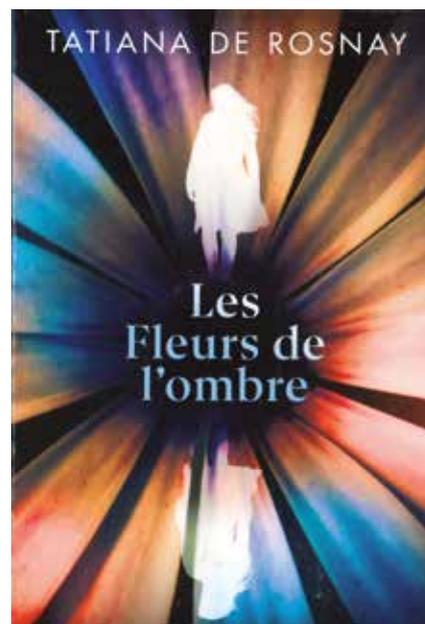
Aujourd'hui, alors que nous travaillons tous à construire un « après », il n'est pas incongru de demander : quelles occupations avez-vous menées durant le confinement ? Lorsqu'un bibliothécaire ou un libraire s'en enquiert, il poursuit volontiers avec « qu'avez-vous lu en confinement » ? Pour dépasser les centres d'intérêt personnels et tenter de dégager des tendances indicatives, je vous propose de mettre à profit un échantillon scientifiquement non représentatif de mille lecteurs.

Du 3 avril au 10 mai, la Bibliothèque centrale et la Bibliothèque itinérante de la province du Luxembourg ont uni leurs efforts pour proposer aux résidents (286.000 habitants) de leur territoire de compétence la livraison à domicile d'ouvrages issus de leurs collections (plus de 3.600 livres livrés). En cinq semaines, un peu plus de mille lecteurs ont formulé des demandes de lectures par courriel ou par téléphone. D'autres ont introduit des réservations en ligne sur le catalogue collectif. À l'issue de l'analyse de ces demandes, il est à présent possible de mettre en évidence plusieurs livres qui ont enregistré un bon succès. L'un d'entre eux réveillera-t-il votre curiosité ?

J'AI LU POUR ME DÉTENDRE

La motivation la plus fréquente avancée par les demandeurs adultes du service de livraison à domicile était un besoin de détente, d'occuper les plages d'oisiveté contrainte, non pas à s'informer encore et encore sur des stratégies sanitaires ou à analyser des moments historiques pénibles, mais pour se lancer dans des lectures agréables. Les dames ont exprimé une nette préférence pour Marie-Bernadette Dupuy, Guillaume Musso et Virginie Grimaldi loin devant Armel Job, les messieurs pour Michel Bussi, Harlan Coben et Robin Cook. Nombreux furent celles et ceux qui souhaitaient recevoir le dernier roman de Tatiana de Rosnay, sorti avec malchance le 12 mars. Touchés par *Elle s'appelait Sarah* et par *Sentinelle de la pluie*, les toutes neues *Fleurs de l'ombre*¹ leur semblaient pouvoir allier détente et résonance avec les conditions de vie de confinés.

Surveillée en permanence par les caméras et les dispositifs intrusifs dont son nouvel appartement est équipé, Clarissa, personnage principal du roman, la cinquantaine, écrivaine, supporte difficilement les injonctions que lui formulent son assistante vocale et les drones qui opèrent dans son nou-



veau quartier. « Appuyez sur le carré pour votre test de température ! » « Rentrez chez vous ! » Prémonitoire ? Un peu, malheureusement. Il s'agit avant tout d'un thriller psychologique et d'un roman d'anticipation. L'oppression de l'immeuble enserre progressivement Clarissa, elle perturbe même son chat. L'inquiétude monte en intensité. L'existence de robots sexuels est révélée. Le projet des promoteurs de l'appartement se dévoile : « à force d'algorithmes, [...] toute forme d'art sera

conçue et fabriquée à la demande ». Les explications sur les motifs du mal-être de Clarissa n'apparaissent qu'au dernier chapitre. Une fin ouverte permet de relâcher les tensions accumulées au fil des pages et selon les points de vue de Clarissa : épouse trompée par François *versus* l'autrice en peine devant la page blanche.

J'AI LU POUR JARDINER AUTREMENT

Confinés, les lecteurs qui avaient l'avantage de posséder un jardin ou un espace, même réduit, qui pouvait être valorisé en potager se sentaient la main particulièrement verte. Une météo clémente fut sans doute un incitant supplémentaire. Toutefois, à l'exception des autoproducteurs de graines et semences, plusieurs jardiniers s'impatientaient face à la fermeture imposée des jardinerie, au point de vouloir acquérir de nouveaux savoir-faire avec *Le potager perpétuel*². Devenir un jardinier le plus autonome possible est facilité par des légumes d'un type actuellement méconnu : les légumes vivaces. Les deux auteurs de ce guide pratique parfaitement illustré proposent, tout d'abord, des conseils pour la création et l'implantation d'un potager perpétuel. Suivent ensuite les légumes feuilles, les légumes racines, les légumes fruits,

les plantes aromatiques et des conseils d'entretien pour un travail limité et une production maximalisée. La force de cet ouvrage est de mettre en lumière la diversité des légumes perpétuels et la variété de leurs utilisations. Il souhaite réduire l'omniprésence des grands groupes semenciers et de l'horticulture industrielle sans diminuer la qualité et la multiplicité des productions artisanales, même sur de très petites surfaces (comme le font d'autres ouvrages du même type³). Si l'ensemble des livres empruntés portent leurs fruits, poireaux rocambole, topinambours et livèche garniront d'abondantes assiettes dès la fin de l'été !

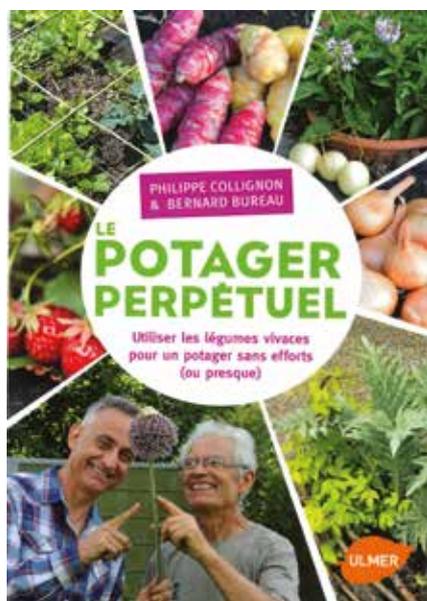
J'AI LU POUR DÉCOUVRIR SEPÚLVEDA

Le décès de l'écrivain chilien survenu le 16 avril dans un hôpital des Asturies après avoir développé les symptômes du coronavirus au retour d'un festival littéraire au Portugal a bénéficié d'un peu d'attention médiatique. Cette triste actualité a renouvelé un intérêt pour sa plume et pour son univers empreint des préoccupations environnementales et de beaucoup de poésie.

Certains adolescents ont découvert les interactions entre homme et animal (Loyal le chien et Aukamañ le jeune homme) en territoire mapuche et le talent de conteur de Sepúlveda. Bercé lui-même par les récits de pumas, de condors, de perroquets que lui contait son grand-oncle, l'écrivain a sublimé la langue de la famille de sa mère et la culture mapuche dans *Histoire d'un chien mapuche*⁴ et il a rendu hommage aux gens de la mer et aux cachalots couleur de lune⁵.

Quelques jeunes adultes se sont souvenus d'une lecture qu'ils avaient appréciée enfant dans le cadre du prix Versele... 1998. Il s'agissait de *Histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler*⁶. Kengha, mouette en fin de vie, aux ailes alourdies et engluées de pétrole obtint d'un chat la promesse qu'il prenne soin d'un œuf, couvaison et maîtrise des techniques de vol incluses. La leçon de sagesse de ce conte sensible « seul vole celui qui ose le faire » accompagne ainsi ces jeunes lecteurs, devenus grands, depuis ces multiples années.

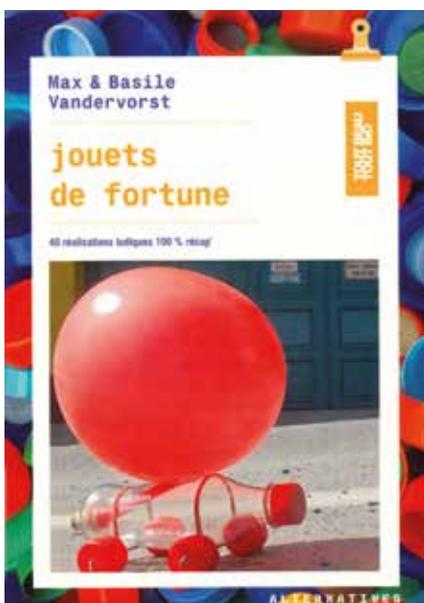
Les adultes se sont laissés emporter par le charme du *Vieux qui lisait des romans d'amour*⁷ alors que ce dernier et les villageois sont confinés sous les



- menaces d'une tigresse voulant venger la mort de son mâle. Le premier chapitre est un portrait à réserver à toutes les salles d'attente des dentistes ! Les suivants rendent hommage au peuple shuar (xibaro pour le colonisateur espagnol), à sa culture et à son respect de la vie et de la nature. Il s'agit également d'un roman qui valorise la lecture et l'obstination d'un analphabète à déchiffrer caractères d'imprimerie et scénarios romanesques. Pour le vieux, Antonio José Bolívar Proaño, « savoir lire, c'est posséder l'antidote contre le redoutable poisson de la vieillesse ». D'autres regards critiques ont surtout lu dans ce conte une ode à la lenteur, à la contemplation respectueuse.

J'AI LU POUR BRICOLER AUTREMENT

Contraints d'occuper des enfants, enfermés, limités dans leurs déplacements, dans leurs espaces de vie, coupés de leurs partenaires et leurs lieux traditionnels de jeux... plus d'un parent s'est tourné, dans les premiers temps, vers la pâtisserie en famille (que d'essais de gâteaux et cuissons de tartes ont été menés), le puzzle de mille pièces (minimum !) ou vers les activités de bricolage. Les semaines se succédant, les créations en matériaux de récupération ont gagné en popularité.

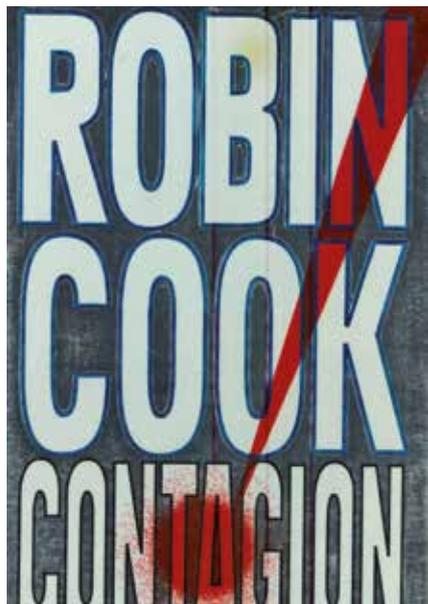


L'excellent *Jouets de fortune*⁸ a comptabilisé des demandes multiples. Dans ce recueil de fiches didactiques, Max Vandervorst et son fils Basile se sont d'abord inspirés de jouets du monde pour suggérer des réalisations en fil de fer, en cannettes d'aluminium, en papier ou noix de coco. Petits bouts de planches, bouteilles en plastique, boîtes de conserve et cartons y sont également les matériaux phares de trucs et machins plus ou moins élégants, plus ou moins utiles. La fabrication d'instruments de musique ou de machines à bruits, dont les Vandervorst sont les spécialistes, occupent une bonne part de l'ouvrage.

La collection de livres pour enfants de trois à huit ans, publiés chez Mila Éditions par la plasticienne Maïté Balart, dénommée *Jeux de récup'* (qui compte à présent onze titres), a suscité des réalisations originales en bouteilles en plastique, briques alimentaires, pots de yaourt, rouleaux de carton, boîtes de céréales⁹, etc. Ce recyclage créatif fut donc bien plus qu'une occupation palliative : des apprentissages différenciés des couleurs, des formes, de la géométrie, de la physique, de la spatialisation ou encore de la psychomotricité.

J'AI LU POUR COMPARER LES ÉPIDÉMIES

Alors que les livres de médecine ou les études épistémologiques sont restées à l'abri dans les rayons, plusieurs romans qui relatent des épisodes de contagions, de maladies dangereuses, de mises en quarantaine ont rencontré des demandes accrues. Bien sûr, les romans de Robin Cook *Contagion* (1997) et *Pandémie* (2019) ont pris une bonne place dans les palmarès de lectures, tout comme *Fléau* de Stephen King (1991). Le plus classique *Le masque de la mort rouge* d'Edgard Allan Poe (1845) est sorti des réserves et des recueils aux couvertures éteintes. Au bout du compte, c'est surtout *La peste*¹⁰ qui a comptabilisé le plus de demandes de prêt et le plus grand nombre de commentaires et d'échanges. Certains ont préféré choisir l'édition audio de ce roman. Lue par Christian Gonon, avec un ton légèrement en retrait, cette version amplifie l'atmosphère pesante qui règne sur Oran et ses habitants. Les deux disques, qui totalisent plus de neuf heures d'écoute, peuvent être réécoutés à l'envi et sont accompagnés d'un livret de contextualisation,



comme cette collection « Écoutez lire » en a l'habitude. La version destinée aux publics scolaires a été moins sollicitée, bien qu'elle comprenne un dossier pédagogique du plus haut intérêt réalisé par l'enseignante française Marianne Hubac. Ces deux éditions n'ont toutefois pas égalé le nombre des prêts réalisés avec les divers exemplaires de la collection « Folio », devenus rares en librairie. Le docteur Rieux, la quarantaine imposée pour lutter tant bien que mal contre un fléau, interprété comme symbolique ou comme exclusivement sanitaire, a suscité de nombreuses réactions et de multiples analyses.

Petit à petit, ces différentes lectures de confinement rentrent à présent dans les bibliothèques. Petit à petit, les nouveautés annoncées en mars arrivent dans les rayons et sur les présentoirs des librairies et des bibliothèques. Les lecteurs qui se présenteront dans l'un ou l'autre de ces paradis de la lecture y retrouveront des professionnels qui mieux que jamais pourront les conseiller et les aiguiller vers des livres intéressants puisqu'eux-mêmes auront mis à profit une période d'exception pour lire, pour préparer un été sans nul autre pareil et s'interroger sur leurs pratiques professionnelles. ●

Notes

1. **Tatiana de ROSNAY**, *Les Fleurs de l'ombre*, Robert Laffont-Héloïse d'Ormesson, 2020, 329 pages, 22 €.
2. **Philippe COLLIGNON et Bernard BUREAU**, *Le potager perpétuel : utiliser les légumes vivaces pour un potager sans efforts (ou presque)*, Ulmer, 2016, 157 pages, 22 €.
3. **Maryline et Roland MOTTE**, *Mon potager perpétuel : cultiver des légumes vivaces*, Rustica, 2019, 80 pages, 10 €.
Aymeric LAZARIN, *Mon potager de vivaces : 60 légumes perpétuels à découvrir*, Terre vivante, 2016, 229 pages, 25 €.
4. **Luis SEPÚLVEDA**, *Histoire d'un chien mapuche*, traduit de l'espagnol et du mapuche par Anne-Marie Métaillié, dessins de Joëlle Jolivet, Métaillié, 2018, 94 pages, 7 €.
5. **Luis SEPÚLVEDA**, *Histoire d'une baleine blanche*, traduit de l'espagnol par Anne-Marie Métaillié, dessins de Joëlle Jolivet, Métaillié, 2019, 116 pages, 12 €.
6. **Luis SEPÚLVEDA**, *Histoire de la mouette et du chat qui lui apprit à voler*, traduit de l'espagnol par Anne-Marie Métaillié, Métaillié, 2012, 118 pages, 8 €.
7. **Luis SEPÚLVEDA**, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, traduit de l'espagnol par François Maspéro, Points, 2016, 130 pages, 8 €.
8. **Max et Basile VANDERVORST**, *Jouets de fortune : 40 réalisations ludiques 100 % récup'*, Alternatives, 2014, 109 pages, 14 €.
9. **Maïté BALART**, *Transforme les boîtes de céréales*, Mila Éditions, 2019, 46 pages, 10 €.
10. **Albert CAMUS**, *La peste*, Gallimard, 2018, 2 disques MP3, 27 €.
Albert CAMUS, *La peste*, Belin-Gallimard, 2018, 351 pages, 7 €.
Albert CAMUS, *La peste*, Gallimard, 2007, 311 pages, 8 €.



L'HYMNE DITHYRAMBIQUE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Mélanie Doutey

L'Orage à la maison, conte musical

Catherine Verlaquet (texte), Marc Demais (musique)

Avec les voix de Cédric Carlier, Cassiopée Mayance, Igit et Marc Demais

Éditions Joyvox © 2020

Une sortie bien opportune en ces temps de pandémie et de confinement où les tensions peuvent naître facilement dans une famille. Arthur a son estomac plein de nœuds de cordes. La colère gronde entre ses parents. Enfermé dans la salle de bains, il embarque sur une coquille de noix à la rencontre de drôles de personnages marins qui lui permettront de mettre des images et des mots sur ses émotions ressenties. Ainsi, au cours du conte musical dit par Mélanie Doutey et mis en musique par Marc Demais, sont abordées les thématiques du divorce, des disputes, de la séparation. Et telle Alice aux pays des merveilles, Arthur apprendra à grandir et à apprivoiser ses peurs. À partir de 6 ans.



Soko

Feel Feelings

Babycat Records © 2020

Stéphanie Sokolinski aime prendre son temps. Son album précédent a cinq ans d'âge, l'enregistrement de celui-ci remonte à 2018 et a attendu jusqu'à aujourd'hui pour sortir. Elle se dit « agoraphobe, ultra-solitaire, hyperactive et dyslexique » et s'être rendue célibataire pour mieux s'immerger dans l'écriture de ce CD. Elle vivait aussi l'expérience de sa première maternité. Une musique nostalgique aux sonorités indie-pop doit nous faire l'effet d'une grosse couette dans un grand lit au coin du feu et aboutir à quelque chose de doux, chaud, lent, vulnérable et sincère. Et pourtant le drame n'est jamais loin : « L'agonie c'est la vie sans toi. Et la folie de t'avoir perdu. »



Antonio Draghi (1634-1700) & Leonardo García Alarcón

El Prometeo

Fabio Trümpy, Mariana Flores,
Chœurs de chambre de Namur,
Cappella Mediterranea
Leonardo García Alarcón (direction)
Alpha © 2018 & © 2020

Antonio Draghi est un personnage important à la cour des Habsbourg de Vienne. Il exerça les fonctions de chanteur, dramaturge, compositeur et imprésario. Après avoir exercé une courte carrière comme chanteur dans son Italie natale où il a l'occasion de participer à la création du *Erismena* de Cavalli, il arrive à Vienne en 1658. *El Prometeo* est une œuvre assez étonnante, très européenne en somme, puisqu'un compositeur italien écrit pour une cour autrichienne un opéra en castillan sur le mythe grec de Prométhée, vu ici comme symbole de la création artistique et de l'intelligence humaine. Anecdote cocasse, l'opéra devait être recréé à Dijon et Alarcón ne retrouvait pas dans la bibliothèque Léopoldine la partition du troisième acte. Qu'à cela ne tienne, plutôt que d'annuler une production qui promettait de révéler de la bonne musique, le chef recompose un troisième acte sous forme d'hommage à l'opéra autrichien de Draghi, Cesti, Caldara et Mozart. Suivant l'usage du moment, *El Prometeo* mélange les scènes comiques et tragiques dans plusieurs actions parallèles. Mais cet enregistrement nous donne surtout l'occasion de découvrir un héritier direct de Monteverdi et Cavalli dont il perpétue le style.

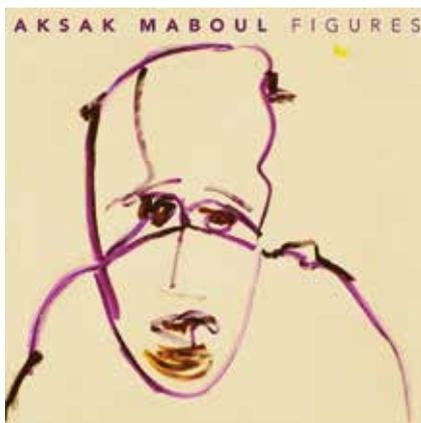


Aksak Maboul

Figures

Crammed Discs © 2020

Les mythes ne sont pas faits pour mourir, Aksak Maboul en fait partie. Fondé en 1977 par Marc Hollander à la demande de Marc Moulin, Aksak Maboul joue les dynamiteurs pour créer *Onze danses pour combattre la migraine*. Dans la marmite sont jetés des éléments de jazz, de musique électronique, de musique minimaliste lardés de pseudo-musique africaine. Un deuxième album, *Un peu de l'âme des bandits*, continue à jouer les pistoleros contre tous les éléments établis de l'industrie musicale. Puis plus rien. Un album commencé en 1983 reste inachevé. Il sortira en automne 2014 sous le titre *Ex-futur album* après un nouveau passage en studio. Malgré ce long temps d'hibernation, l'envie de créer est toujours là et un nouvel album sort en 2020. Ludique, l'album joue joyeusement de l'ADN du groupe avec une louche de détournement de références issues du surréalisme belge et de la chanson yé-yé française. Dans un bricolage sonore inventif, le couple Marc Hollander, fondateur du groupe, et Véronique Vincent, ex-chanteuse des Tueurs de la lune de miel, nous ballade dans un bric-à-brac jovial où s'invitent quelques amis de l'aventure de Crammed Discs comme Fred Frith, Steven Brown de Tuxedomoon et des membres d'Aquaserge.

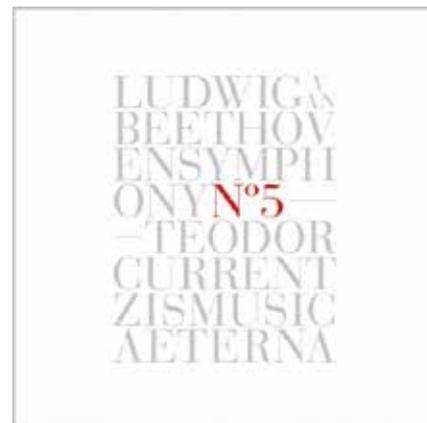


Ludwig van Beethoven (1770-1827)

Symphonie Nr. 5, op. 67

MusicAeterna, Teodor Currentzis
(direction)
Sony Classical © 2018 & © 2020

La 5^e *Symphonie* de Beethoven est sans doute l'œuvre de musique classique la plus iconique qui soit. Les interprétations qui lui sont attribuées que ce soit « Le destin qui frappe à la porte », le signal en morse « V pour la victoire » de la Seconde Guerre mondiale ou l'écho de la Révolution française avec des citations de l'*Hymne au Panthéon* de Cherubini et l'*Hymne dithyrambique* de Rouget de Lisle ouvrent le chemin à autant de regards de la part des chefs d'orchestre. Déclenchant les passions partout où il passe, Teodor Currentzis appartient à ce groupe de chefs vivant en raison de la méticulosité avec laquelle il aborde une œuvre. Le moindre contre-chant enfoui dans les profondeurs doit être investi par son orchestre MusicAeterna avec énergie et conviction. Obsédé par la recherche des meilleures conditions d'enregistrement, ce ne sont pas moins de cinq jours d'enregistrement dans le légendaire Konzerthaus de Vienne qui ont été nécessaires à l'obtention de chant de lave destiné à purifier l'auditeur et à faire pénétrer le nouveau rayon de lumière dans sa conscience et son esprit. Le CD est court (31') et il est probable que les autres symphonies sortent une à une pour permettre à chacun de prendre la mesure de ce qui s'annonce comme événement rare. ●



RÉVOLTE :

LE CINÉMA « ANTI-CAPITULISTE » DE BENJAMIN HENNOT

PAR PHILIPPE DELVOSALLE
rédacteur à PointCulture

« Céder un peu, c'est capituler beaucoup », déclare un intervenant d'un des documentaires du réalisateur. À l'occasion de la thématique « Révolte » de PointCulture, retour sur trois premiers films entre résistance armée, mobilisation villageoise et utopie douce et collective.

LA JUNGLE ÉTROITE (2013)

Sur le rythme d'une musique (composée notamment par le cinéaste, lui-même ancien bassiste) qui incorpore dans le mix les sons de l'arrosage automatique sont montées les images de détail d'un jardin : végétation, feuilles, vigne, fruits sur les branches ou au sol, insectes, lombrics, etc. En voix *off*, un homme relie ses rêves d'enfant à ce petit bout d'utopie verte d'où il nous parle : « Quand j'étais petit, je m'en souviens, je rêvais du paradis terrestre. C'est ce que j'ai essayé de faire quand j'étais adulte. Il faudrait essayer de réaliser les rêves qu'on avait quand on était petits et adolescents. C'est possible ! Sinon, les gens abandonnent leurs rêves et deviennent malheureux comme tout. » La caméra prend de la distance, de la hauteur, et suit l'homme – comme plus tard elle collera aux basques d'un enfant qui y trouve un terrain de jeux rêvé – dans le dédale des touffus couloirs végétaux de cet éden foisonnant et labyrinthique.

Dans ce double portrait d'un homme et d'un lieu, l'homme, c'est Gilbert Cardon, ancien ouvrier et syndicaliste. Le lieu, c'est le jardin-verger expéri-

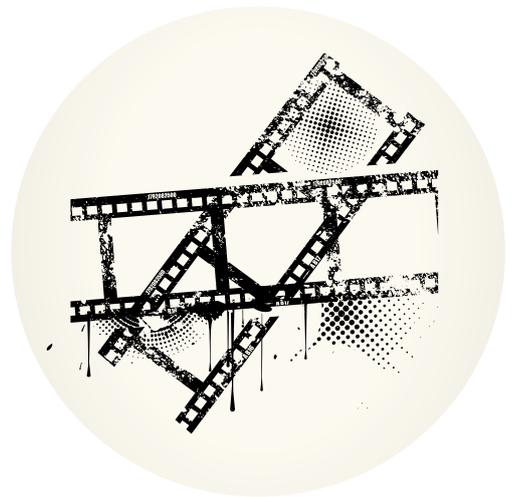
mental des Fraternités ouvrières, oasis de nature en plein tissu urbain de Mouscron. L'association animée par Gilbert et sa femme Josine y dispense gratuitement – « dans l'esprit de l'éducation populaire » – des cours de permaculture à des centaines de curieux de tous âges, y vend des semences de plus de 80.000 variétés au vingtième du prix du marché, etc. Car, pour Gilbert, l'observation attentive et fascinée des relations entre les plantes, le sol et les animaux n'est jamais déconnectée d'un regard, forcément moins attendri et émerveillé, sur ce qui régit les relations entre les hommes. Ennemi déclaré des fachos, plus que suspicieux à l'égard des ingénieurs agronomes de la faculté de Gembloux, ulcéré par la part bureaucratique de contrôle du bio, Gilbert combine douceur, générosité et révolte. « J'ai vu à la télévision des carottes qui coûtent un mois de ma pension ! C'est inadmissible ! Les pauvres peuvent continuer à manger de la merde ! [...] Mais il faut aussi essayer de trouver des solutions, donc se regrouper. À partir du moment où les gens se mettent ensemble, tout est possible. » La dimension collective est centrale dans sa pensée où, comme il le dit un peu plus

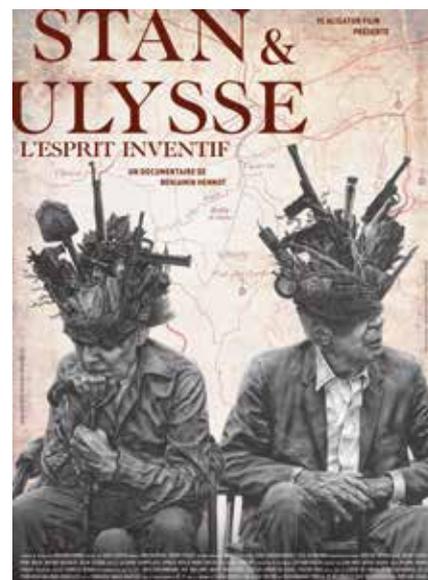
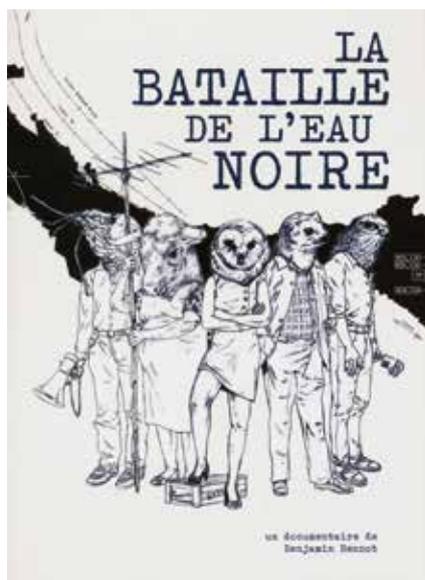
loin dans le film, « je préfère manger de la merde ensemble, que manger du bon tout seul ». Phrase forte soulignée à l'écran par une animation typographique en lettres de branches coupées.

LA BATAILLE DE L'EAU NOIRE (2015)

Si son premier film était centré sur un personnage principal – le troisième le sera sur un duo de protagonistes –, son deuxième documentaire ne met personne à l'avant-plan, joue totalement la carte du portrait de groupe, en accord avec son sujet : la mobilisation collective, en 1978, des habitants de Couvin contre la construction d'un barrage sur l'Eau noire. Une association hétéroclite et étonnante – mais ô combien complémentaire et efficace – d'habitants osant s'opposer frontalement à l'État belge, à son ministère des Travaux publics, à sa gendarmerie, etc., au-delà de leurs divergences sociologiques, philosophiques et partisanes.

Dans une forme qui donne sa touche personnelle à ses deux films les plus récents, dans une esthétique du collage,





de l'incrustation et de la superposition (articles de presse, archives sonores, audiovisuelles et iconographiques), Benjamin Hennot ravive – par entretiens et souvenirs interposés – l'excitation du passage de l'inaction à l'action et de l'apprentissage autodidacte à la lutte (« Personne parmi nous n'avait cette expérience », déclare un des intervenants ; « C'est le plus beau moment de ma vie », ajoute un autre.). Cette inexpérience n'a pas empêché l'intelligence collective des « Irréductibles Couvinois » à les amener à se surpasser dans l'inventivité ou la radicalité de leurs actions : occupation déterminée du ministère à Bruxelles, transformation de milliers de billets de banque cachetés (« Pas de barrage à Couvin ») en flyers se répandant à travers tout le pays, création au nez et à la barbe des services de renseignement de la première radio libre (pirate) de Belgique, sortie d'un disque de soutien, propulsion balistique de fumier, sabotage des engins de chantier... évitant de justesse le kidnapping, la violence physique et l'utilisation des armes et explosifs, mais obtenant *in fine* l'abandon du projet !

STAN & ULYSSE (2018)

Vivant désormais à Pesche, dans la région de Couvin, Benjamin Hennot

suit pour son troisième film un fil – une mèche qui relie un détonateur à sa charge explosive – qui part d'une courte séquence de *La Bataille de l'Eau noire* au cours de laquelle les « anti-barragistes » viennent rendre hommage au groupe Hotton, unité de maquisards de la guerre 1939-1945 qui opéraient depuis les bois environnants. Retrouvant deux résistants, Marcel Franckson et André Van Glabeke, nonagénaires au moment du tournage, âgés à peine d'une vingtaine d'années au moment des faits, le cinéaste ne tourne pas un film d'historien (même si le film aborde aussi, avec un certain sérieux méthodologique, une matière historique). Ce qui l'intéresse dans ces sept décennies passées depuis la guerre, dans ces mains de vieillards qui manipulent à nouveau les crosses et barillettes des fusils de leur jeunesse, ce n'est pas la patine du passé, mais la convocation d'un présent par la magie de l'entretien, la puissance de la parole et, il faut bien le dire, une certaine aura des outils de la lutte (« Ça, c'est vraiment un des explosifs que nous avons utilisés avec le plus de joie. »). S'appuyant à la fois sur la présence parmi eux d'un aviateur américain d'origine indienne, recueilli par le groupe après avoir sauté en parachute de son avion endommagé, et sur les souvenirs cinématographiques des protagonistes (« On aimait tout ce qui

était anti-gouvernement, tout ce qui s'opposait aux lois – qui à l'époque étaient des lois allemandes, il faut le rappeler. On avait vu beaucoup de westerns puis, après, on a opéré dans des westerns dans notre propre pays, nous-mêmes ! »), Hennot et son monteur ont recours à des extraits de films de cow-boys et d'Indiens des premiers temps (1903-1926) et à leurs titres (*The Battle of The Red Men, The Bridge, The Last Fight*, etc.) pour rythmer le récit des opérations de sabotage des voies ferrées, de destruction des dépôts de carburant, de plasticage de locomotives ou de sectionnement du câble de communications Berlin-Paris opérées par le groupe Hotton.

TRANSMISSIONS D'ÉNERGIES

À travers ces trois documentaires se dégage une proposition de films « à la fois populaires et d'une certaine qualité formelle » (entretien avec Bénédicte Rochet, Université de Namur), « vus plus comme un outil de lutte et d'exploration d'alternatives » [que comme l'expression d'un ego de cinéaste] qui font particulièrement bien écho à la volonté de cet ancien romaniste, spécialiste de Dada, formé dans les ciné-clubs plutôt que dans une école de cinéma, de raconter les énergies qui ont porté les mouvements populaires. ●

À QUOI RESSEMBLERA DEMAIN ?

10 LIVRES DE RÉFÉRENCE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Rares sont les essais empreints d'optimisme pour l'avenir, il n'en est d'ailleurs que peu question ici. Entre les questions économiques, l'Anthropocène dans lequel la planète est entrée ou encore les inégalités grandissantes entre les hommes, l'avenir ne semble pas rose. Et si on essayait tout de même de repenser nos lendemains ?

AU CŒUR DE LA « DÉCROISSANCE »

Est-il possible de faire une croix sur la sacro-sainte croissance ? Les objecteurs de croissance et penseurs de la décroissance trouvent un écho toujours plus fort dans le paysage médiatique ainsi que dans les mouvements altermondialistes. Pourtant, le terme de décroissance inquiète. Ses partisans sont-ils adeptes d'un retour à la bougie pour s'éclairer ? Pour un de ses chantres, Serge Latouche, économiste français et professeur à Paris-Sud, la décroissance n'est pas tant un projet économique qu'un projet de société. Le terme n'est donc pas à prendre au pied de la lettre, la décroissance (aussi appelée « bonne vie ») n'est pas la récession économique, c'est une nouvelle organisation sociale : « moins de biens, plus de liens », affirment les décroissants.

En effet, la croissance est devenue un dogme, une croyance qu'il est aujourd'hui impossible, ou presque, de remettre en question dans nos sociétés qui en sont pourtant globalement privées depuis les années 1980. Plutôt que pour un retour en arrière, l'auteur plaide, dans tous ses livres, et dans le « Que sais-je ? » sur *La décroissance*, pour une société post-croissante dans laquelle le productivisme et nos systèmes de valeurs seraient renversés. Car « une croissance infinie sur une planète finie, est impossible ».

Mais pour parvenir à remettre en question les systèmes de valeur du productivisme et du consumérisme, il convient de profondément modifier notre rapport au monde et notre rapport aux autres et même notre rapport à nous-mêmes. Le consumérisme promet le bonheur de chacun. Pourtant, bonheur et croissance vont rarement de pair. Au contraire, on observe un paradoxe du bien-être : plus une société s'enrichit, moins ses membres sont satisfaits de leurs conditions de vie. En cause, une dégradation des liens sociaux et affectifs à mesure que croît l'enrichissement matériel. L'auteur plaide donc, plutôt que pour une « société d'abondance [...] qui impose la frustra-

tion et l'austérité forcée du plus grand nombre », pour une société d'abondance frugale, basée sur le partage et la convivialité.

EST-IL TROP TARD ?

Mais une telle société ne serait possible que si l'on s'appliquait à réenchanter le monde, à s'émerveiller à nouveau devant la beauté du monde, à redonner à l'art et aux artistes une place centrale qui permettrait de rendre un sens sacré à toute chose.

Mais disposera-t-on d'assez de temps ? Le mur est face à nous et la voiture n'est-elle pas lancée à pleine vitesse ? À tel point qu'il sera impossible d'empêcher la collision ? Pour Pablo Servigne et Raphaël Stevens, auteurs de *Comment tout peut s'effondrer*, les crises sont trop nombreuses, trop interconnectées et trop avancées pour empêcher l'effondrement à venir.

Disparition des oiseaux et des insectes, réchauffement planétaire, montée des eaux, acidification des océans, disparition des poissons, raréfaction des énergies fossiles sur lesquelles repose la société, sont autant de constats dressés par les scientifiques et toutes ces crises sont trop avancées pour être stoppées. Nous entrons dans l'Anthropo-

cène et pourtant, parler d'effondrement revient à passer pour un hurluberlu alarmiste. C'était assez vrai à la sortie de cet ouvrage. Ça l'est un peu moins aujourd'hui tant la prise de conscience de la population et, surtout, des plus jeunes semble totale. Pourtant, force est de constater que rien – ou si peu – n'a changé en cinq ans et que les mesures politiques et économiques sont trop peu nombreuses et manquent cruellement d'ambition.

Pour les deux auteurs, il ne s'agit de toute façon pas de réfléchir à un moyen d'inverser la tendance, mais plutôt de préparer l'après. C'est en tout cas l'objet de leur second ouvrage, *Une autre fin du monde est possible*, cosigné en 2018 avec David Chapelle.

Dans cet essai, les trois auteurs s'interrogent sur le silence et la résignation que beaucoup adoptent après un premier temps de déni face à la fin de la société thermo-industrielle. Pour eux, c'est de deuil qu'il s'agit et de ses différentes étapes. Après la prise de conscience de l'effondrement qui a déjà débuté, il est naturel de se sentir accablé d'émotions négatives. Peur, colère, déni ou découragement sont ainsi presque des passages obligés avant l'acceptation. Cette dernière doit enfin

permettre l'introspection et la réflexion.

Il n'est donc plus seulement question de survivre à l'effondrement, mais bien de vivre l'après, de refaire société, de refaire communauté. Les auteurs estiment donc que l'acceptation de la catastrophe doit *in fine* modifier en profondeur notre manière de voir le monde et d'être au monde. Tant que l'on n'aura pas changé nos systèmes de pensée, nous serons condamnés à reproduire les causes qui nous ont menés droit dans le mur. Pour les auteurs, l'humanité post-apocalyptique ne pourra pas ressembler aux œuvres de fiction à la Mad Max, où les hommes et les femmes constitueront des tribus de chasseurs-cueilleurs condamnés à vivre en compétition. Non, l'humanité, si elle veut continuer à vivre, devra se montrer solidaire. Avec elle-même et avec le reste du vivant. L'entraide étant l'une des forces de la nature.

L'ENTRAIDE RATIONNELLE SELON LE CAPITALISME

Mais est-il possible de s'entraider sans changer de paradigme. L'altruisme peut-il être efficace dans nos sociétés actuelles ? La logique comptable peut même, dans certains cas, être bénéfique. C'est en tout cas la thèse de Peter Singer, célèbre philosophe australien, un des penseurs de l'antispécisme. Mais dans *L'altruisme efficace*, c'est sur cette question de la philanthropie qu'il se penche. L'auteur remarque qu'en matière de dons et de philanthropie, on se laisse souvent

guider par son émotion. Les images de catastrophes dans les médias nous poussent au don, de la même manière que le don quotidien de quelques dizaines de centimes à un sans-abri de notre quartier nous donne bonne conscience. Pourtant, pour l'auteur, il serait plus judicieux de penser son altruisme de manière rationnelle plutôt qu'émotionnelle : « l'altruisme efficace ». Ce mouvement est relativement populaire outre-Atlantique. Il consiste à se renseigner au maximum sur les associations caritatives auxquelles on souhaite faire un don, afin de le maximiser. Bref, en termes de dons aussi, il faut « en avoir pour son argent ». Un des meilleurs moyens de s'assurer de la pertinence du don reste de vérifier comment sera utilisé son argent et de privilégier des associations reconnues qui ne multiplient pas les luttes.

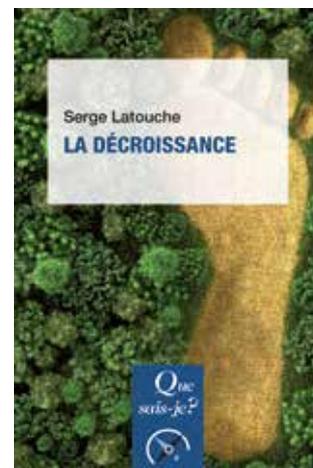
L'ouvrage illustre en outre le concept en s'intéressant au parcours d'anciens étudiants de l'auteur, professeur de bioéthique à Princeton. Ainsi, certains de ces jeunes, soucieux de contribuer à un monde plus juste et équitable, ont adapté leur parcours professionnel afin de lutter plus efficacement contre la pauvreté, quitte à orienter leur carrière drastiquement. C'est ainsi que Matt Wage, étudiant extrêmement prometteur en philosophie qui aurait pu terminer sa carrière dans l'enseignement, s'est finalement fait engager dans une firme de Wall Street, dans laquelle il a pu accumuler beaucoup plus d'argent et en destiner la moitié à des œuvres très

performantes luttant contre le paludisme en Afrique, et ainsi sauver des centaines de vie en quelques années à peine. D'aucuns pourraient considérer que donner de l'argent aux plus démunis tout en étant l'un des agents du système capitaliste mondial recèle une contradiction et revient à jouer au pompier pyromane. L'auteur n'esquive pas la question et estime qu'en l'absence d'alternative au capitalisme, mieux vaut pouvoir utiliser ses codes et ses outils pour œuvrer au bien commun.

ECONOMIQUEMENT CORRECT

S'il n'aborde pas tellement les questions climatiques ou d'extinction de masse, Jacques de Larosière estime lui aussi que la catastrophe nous pend au nez. Mais cette catastrophe est d'ordre économique et ce n'est certainement pas le libéralisme qui est en cause. L'ancien directeur du FMI et ex-gouverneur de la Banque de France identifie dans son dernier essai dix préjugés économiques qui, selon lui, mènent la France et, dans une moindre mesure, le monde, au désastre économique et financier.

Selon lui, les signes de la crise économique de 2008 auraient dû être décelés par les autorités monétaires tant ils étaient importants. Pire, la politique américaine a largement participé à la création d'une bulle financière et à son éclatement en émettant de la monnaie et en favorisant les prêts bancaires à taux faibles voir négatifs censés favoriser l'accès à la propriété.





- L'auteur s'insurge également contre l'idée selon laquelle l'endettement public ne serait pas un problème majeur. En effet, depuis les années 1980, le néolibéralisme anglo-saxon a prôné un laisser-faire des marchés, qui s'est accompagné d'une sensible baisse des impôts. Dans le même temps, l'État peinait à réduire ses dépenses, accroissant ainsi sa dette. Un endettement encore accentué par les programmes de relance contre la crise. Dans les pays développés, ces dettes se sont même mises à tutoyer les 100 % du PIB. Or de tels taux sont de nature à nuire à la croissance, à l'emploi et à l'économie. Mieux vaudrait donc adopter des mesures d'austérité et d'économie plutôt que d'augmenter les dépenses publiques. Plus globalement, c'est à l'« économiquement correct » que s'attaque le spécialiste dans cet essai. Il y dénonce donc ce qu'il estime être du couramment admis, mais pas prouvé, ou encore la complaisance du monde politique ou économique face à des situations pourtant dangereuses.

LA PAIX OU LA GUERRE ?

Tout de même sur une note positive, on peut se pencher sur le travail de Philippe Moreau Defarges, spécialiste français des relations internationales, qui nous promet, entre les lignes de son ouvrage *Une histoire mondiale de la paix*, un avenir sans « trop » de guerres. Il suffit d'ouvrir un manuel scolaire d'histoire pour se rendre compte que l'histoire, bien souvent, est avant

tout l'histoire de conflits. La chute de l'URSS à la fin du siècle dernier n'a-t-elle pas marqué la supposée « fin de l'histoire » puisqu'elle devait marquer la fin des conflits ?

Le scientifique retrace dans cet ouvrage l'histoire mouvementée des paix dans le monde. Avec force exemples, il montre que de tout temps des paix, des « trêves » entre deux conflits n'ont pu être qu'impériales : une paix civile imposée au peuple par la force des armes. Mais le maintien de cette paix requiert compromis, intelligence et un certain degré d'autonomie laissé aux peuples gouvernés.

La dernière période de paix mondiale, la *Pax Americana*, qui a pris place suite à l'hégémonie américaine au sortir de la Seconde Guerre mondiale, pourrait bien être la dernière représentante de ces paix impériales.

L'interconnexion du monde actuel rend impossible l'émergence d'un nouvel empire qui pourrait imposer sa paix sur l'ensemble de la planète. Mais depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis se sont appliqués à s'effacer progressivement de ce rôle impérial de maintien de la paix en mettant sur pied, notamment avec les nations européennes, une nouvelle forme de paix, négociée entre les pays, contractuelle et organisée par des instances supranationales comme l'ONU.

Si elle souhaite survivre et répondre aux défis de l'Anthropocène, l'humanité n'aura guère d'autre choix que de se plier à cette paix contractuelle. Elle y est condamnée.

LE RETOUR DES « COMMUNS »

On s'intéresse à nouveau aux « communs » : il s'agit de ressources partagées et gérées collectivement par une communauté, qui établit des règles pour préserver les ressources, autant que pour en organiser l'usage et le bénéficie par tous. La propriété ici n'est pas conçue comme une appropriation mais comme un usage. Il ne faut pas confondre avec les « biens communs » ou « biens publics », qui appartiennent à tous, mais ne sont pas toujours gérés collectivement, par exemple l'air qu'on respire, une forêt (non privée), etc. La notion (et l'usage) de « communs » est très ancienne, et remonte même à l'Antiquité, mais elle a perdu de sa force lors du XIX^e siècle bourgeois, qui a fortement développé l'obsession de la propriété des choses, et encore plus au XX^e siècle avec l'ultra-capitalisme et le consumérisme. Aujourd'hui, se développe un puissant regain pour ces « communs ». Dans son essai *Eloge des communs*, Patrick Pharo relie désastre écologique, recul de l'Etat social, rejet des migrants, ou atteintes aux libertés intimes par l'intrusion des outils numériques. Selon lui, depuis un demi-siècle, il y a érosion des obligations qui découlent de l'appartenance à une communauté humaine, et du maintien de l'intégrité des biens naturels. Il plaide pour un développement fortement accru des communs dans les choix des dirigeants politiques pour gérer la société. Au-delà de choix pratiques pour la vie quotidienne,



c'est d'une vraie « désintoxication des sentiments » dont nous avons besoin, selon l'auteur.

HUMAINS, « AUTRES » ANIMAUX, VÉGÉTAUX : UNE SEULE COMMUNAUTÉ ?

Encore Peter Singer : on l'a dit, il est antispéciste, et son livre devenue une référence, *La libération animale*, paru en 1975, lui a valu à l'époque de nombreuses critiques, notamment des « humanistes ». Aujourd'hui, on s'intéresse de plus en plus à cette vision antispéciste, qui promeut l'idée selon laquelle « l'appartenance à une espèce particulière n'est pas une propriété moralement pertinente ». Bref, les humains ne sont pas « supérieurs » à tout ce qui vit sur Terre, et ils n'ont pas le droit d'exploiter la planète. Singer propose la « sensibilité » comme critère d'appartenance à la communauté morale : « tous les êtres sensibles doivent être considérés comme moralement égaux, leurs intérêts doivent être pris en compte de manière égale ». On sait que ce critère de la « sensibilité » a été récemment intégré dans certaines législations sur la vie animale : en France, on ne considère plus juridiquement les animaux sensibles comme des choses (ce qui fut longtemps le cas). Singer promeut aussi le végétarisme. ●

- › Jacques de LAROSIÈRE, *Les 10 préjugés qui nous mènent au désastre économique et financier*, Odile Jacob, 2018, 216 pages, 22,90 €.

- › Philippe MOREAU DEFARGES, *Une histoire mondiale de la paix*, Odile Jacob, 2020, 228 pages, 22,90 €.
- › Pablo SERVIGNE et Raphaël STEVENS, *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Seuil, coll. « Anthropocène », 2015, 304 pages, 19 €.
- › Pablo SERVIGNE, Raphaël STEVENS et Gauthier CHAPPELLE, *Une autre fin du monde est possible : vivre l'effondrement, et pas seulement y survivre*, Seuil, coll. « Anthropocène », 336 pages, 2018, 19 €.
- › Peter SINGER, *L'altruisme efficace*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Les Arènes, 2018, 272 pages, 19,90 €.
- › Serge LATOUCHE, *La décroissance*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2019, 128 pages, 9 €.
- › Patrick PHARO, *Éloge des communs*, PUF, 2020, 261 pages, 20 €.
- › Peter SINGER, *La libération animale*, traduit de l'anglais par Louise Rousselle et David Olivier, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2012, 480 pages, 10,65 €.

A lire aussi :

- › Hervé KRIEF, *Internet ou le retour à la bougie*, Montréal, Éditions Écosociété, coll. « Résilience », 2020, 120 pages, 8 €.



UN VIRUS QUI DONNE À RÉFLÉCHIR

PAR BERNARD LOBET

journaliste



L'homage aux premiers de corvée (soignants mais aussi caissières, éboueurs...) et le respect des gestes barrières n'interdisent pas de réfléchir à ce que nous venons de vivre. Chez Bernard-Henri Lévy, après le moment de sidération, vinrent la tristesse, puis la colère, enfin l'écriture. Selon le philosophe, une grande peur a saisi la société, qui l'a anesthésiée et plongée dans une servitude volontaire effrayante. Le « virus du virus » fut notre ahurissante docilité à l'ordre et à la rhétorique sanitaire. Fallait-il vraiment sacrifier notre liberté sur l'autel de notre sécurité ? Certains se sont confits dans le confinement. Le télétravail, le business des GAFAs et l'enseignement à distance ont marqué des points. BHL redoute que le provisoire ne devienne définitif. Il peste contre l'instrumentalisation de la pandémie par les populistes ou les prophètes du monde d'après, alors que le virus ne porte aucun message clair. L'essayiste enrage contre l'abus d'autorité des médias, des médecins et du pouvoir, rappelant que la précaution n'est pas le matraquage et que la médecine n'est pas une science exacte. Il se gausse des pétarades entre médecins à propos de la chloroquine. Il tremble à l'idée que l'État sanitaire supplante l'État providence

et qu'un contrat vital se substitue au contrat social. D'où vient la Première Peur mondiale, comme il l'appelle ? Notre société pensait avoir repoussé de plus en plus loin les maladies mais aussi la mort, qui vient de se rappeler brutalement à notre souvenir. Face aux tâtonnements de l'art de guérir et de la gestion politique, le philosophe a agi avec précaution. Il a porté le masque, comme tout le monde, mais en râlant. On retiendra, en toute fin d'ouvrage, l'allusion au dictionnaire latin Gaffiot, et les deux sens de *mundus* : le substantif « monde » et l'adjectif « propre ». Le monde aseptisé n'est pas le monde humain. On ne peut pas vivre dans un monde où l'on passe sa vie à se laver les mains et à ne plus s'en servir pour serrer d'autres mains. À la sortie du confinement, on note ce geste de BHL, qui a le cœur sur la main quand il s'agit de livres : ses droits d'auteur seront reversés à l'Association pour le Développement de la Librairie de Création.

CONTAGIONS

La pandémie de Covid-19 apparaît de plus en plus comme un test de résistance mondial pour les savoirs et les pratiques, sur fond de panique généralisée. Ce n'est pas forcément l'agressivité du virus qui nous

rend malades, c'est avant tout l'incertitude, couplée à la panique. La panique est une invention du dieu Pan. Il arrivait au dieu de pousser des hurlements si forts que sa propre voix l'effrayait et qu'il partait en courant, terrifié par lui-même. « Plus contagieuse que la peste, la peur se communique en un clin d'œil », écrit Nicolas Gogol dans *Les Âmes mortes*. Paolo Giordano, lui, n'a pas voulu passer à côté de ce que cette peur révèle. Il a écrit *Contagions*, en mars, dans l'urgence, alors que le confinement commençait en Italie. Au début, il y avait, d'un côté, ceux qui soulignaient la propension du virus à envoyer à l'hôpital, de l'autre, ceux qui en parlaient comme d'un rhume très surévalué, une « grippette » tout au plus. Le romancier et docteur en physique théorique, même dans l'ignorance de la fin de cette histoire, n'a pas eu envie qu'après l'extinction de la maladie, la peur s'en aille sans laisser de traces. La pandémie est d'après lui un miroir dans lequel la société doit se réfléchir. Sa formation scientifique l'amène à décrire le virus qui a infecté les humains comme une bille lancée vers d'autres billes et qui a le temps d'en toucher deux autres avant de s'arrêter. À défaut de vaccin, nous n'avons eu à notre disposition qu'une forme

un peu désagréable de prudence. Assignés à résidence, nous n'en faisons pas moins partie d'une même collectivité humaine. L'auteur désire s'en souvenir. Il suggère aussi de nous rappeler que nous sommes les hôtes d'une nature que nous avons trop longtemps négligée. À ses yeux, la contagion serait le symptôme d'un désordre écologique auquel nous ne sommes pas étrangers. Il reversera une partie de ses droits d'auteur pour la gestion de l'urgence sanitaire et la recherche scientifique.

PROFESSEUR RAOULT

Didier Raoult, spécialiste des maladies infectieuses, propose *Épidémies : vrais dangers et fausses alertes*. Le professeur de microbiologie marseillais y raconte, avec sa verve et son franc-parler coutumiers, l'histoire d'épidémies récentes (grippe H1N1, Ebola, SRAS, Zika) et d'autres, oubliées et négligées : le choléra et le typhus. Il fustige les médias « marchands de peur » et l'Organisation mondiale de la santé, décrite comme un pompier pyromane. Le chapitre 8 est consacré au nouveau coronavirus, une très large famille de virus qui doivent leur nom au fait qu'ils semblent dotés d'une couronne. Dans ce chapitre, la dangerosité du SARS-CoV-2 est relativisée et l'efficacité de la chloroquine est réaffirmée... mais pas démontrée. L'étude menée par Didier Raoult auprès de 24 patients est critiquée par certains de ses collègues. Sur le devant de la scène médiatique depuis des semaines, l'infectiologue a déchaîné les passions. Il a été caricaturé

en Cyrano ou en Panoramix par les uns et tout aussi excessivement porté aux nues par d'autres. Des vedettes sont même entrées en scène (Tapie, Polnareff ou encore Laeticia Hallyday) pour soutenir Didier Raoult. Même s'il en escagasse certains, ce n'est pas un jobastre. Il insiste dans son livre sur l'importance de la canicule de 2003, sur l'anthrax qui est une fausse épidémie destinée à propager la peur du bioterrorisme. Il invite à prendre ses distances avec l'information afin de ne pas devoir déchanter. La presse sait que la peur fait vendre, mais cela provoque selon Didier Raoult un affolement qui entraîne « des réactions disproportionnées par rapport au risque réel ». Disproportionnées ?

SANTÉ : URGENCE

Le système de santé français subit depuis dix ans une double crise : financière et d'organisation. Tel est le diagnostic posé par l'ouvrage collectif *Santé : urgence*. Les auteurs estiment qu'il faut revoir le système actuel et le refonder, car la santé est trop importante, à leurs yeux, pour la confier à des experts non élus ou à des élus sans expertise. Vingt-huit experts, médecins, patients, paramédicaux, sociologues, politistes, économistes, proposent de refonder l'hôpital, les urgences, la médecine de ville, le rôle des patients et de leurs associations, et enfin la recherche. Ils s'attaquent notamment à la tarification à l'activité et estiment que l'hôpital-entreprise n'est pas la solution. Les coupes claires dans les budgets n'incitent pas les

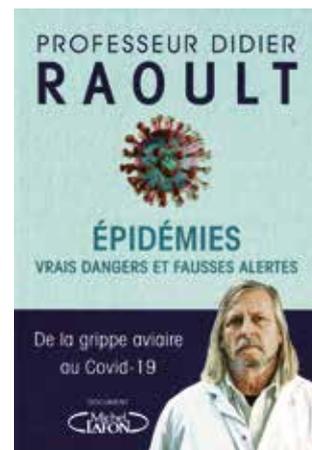
soignants à se réorganiser mais plutôt à fuir des conditions de travail dégradées et un pouvoir d'achat en berne. Les assurances maladie privées sont inégalitaires et il ne suffit pas de responsabiliser le citoyen en essayant de le persuader qu'il est l'acteur libre de sa santé. Après le diagnostic, le traitement. La prévention et la lutte contre les inégalités exigent selon les auteurs de revenir à l'idée des pères fondateurs de la sécurité sociale : la médecine égalitaire et solidaire est l'affaire de tous.

En guise de conclusion, deux citations. Beaumarchais remarque que « quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. » Et Edgar Morin estime que plus il lit sur le virus, plus il se trouve dans l'incertitude. Alors, dit-il, « il faut supporter toniquement l'incertitude ». ●

- › **Bernard-Henri LÉVY**, *Ce virus qui rend fou*, Grasset, 2020, 112 pages, 8 €.
- › **Paolo GIORDANO**, *Contagions*, Seuil, 2020, 63 pages, 9,50 €.
- › **Didier RAOULT**, *Épidémies : vrais dangers et fausses alertes*, Michel Lafon, 2020, 168 pages, 12,55 €.
- › **André GRIMALDI et Frédéric PIERRU (dir.)**, *Santé : urgence*, Odile Jacob, 2020, 490 pages, 24,95 €.

À lire aussi :

- › **Frédéric KECK**, *Les Sentinelles des pandémies : chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, Zones sensibles, 2020, 240 pages, 20 €.



LA PSYCHOLOGIE POSITIVE :

ESSENTIELLE AU TEMPS DU COVID 19

PAR JACQUES VAN RILLAER

professeur émérite de psychologie à l'Université de Louvain et à l'Université Saint-Louis-Bruxelles

A en croire bon nombre de philosophes, nous serions toujours motivés, d'une façon ou d'une autre, à trouver du bonheur. C'était la conviction par exemple d'Épicure. Il précisait que le plus haut degré du bonheur réside dans la satisfaction des désirs naturels et nécessaires, et non dans la satisfaction de désirs non naturels et non nécessaires. Aristote enseignait que le bonheur est « le bien le plus élevé de tous les biens », mais recommandait de chercher le bonheur « eudémonique » : vivre selon la raison et des valeurs, en faisant le bien et en réalisant ses potentialités. Il y a donc diverses façons d'éprouver du bonheur.

Avec le christianisme la recherche du bonheur terrestre a cédé la place à la volonté de mériter le bonheur éternel *post mortem*. Le bonheur en ce monde est revenu à l'avant-plan à l'époque des Lumières. La psychologie, comme discipline distincte de la philosophie, ne s'en est occupée qu'à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. (La psychanalyse est toujours restée centrée sur la pathologie et sur l'application de schémas freudiens à des phénomènes culturels.) Le tournant décisif

s'est opéré en 2000 lorsque Martin Seligman, alors président de l'Association américaine de psychologie, a coordonné le premier numéro de la célèbre revue *American Psychologist* sur la « psychologie positive ». Cette expression, sans doute discutable, désigne l'étude de facteurs qui contribuent au bonheur à la fois « hédonique » et « eudémonique » : l'intensification d'émotions positives, l'engagement dans des relations de qualité et des institutions « positives », le souci de s'accomplir ou de se dépasser.

Ce champ de recherches se distingue radicalement des courants de « la pensée positive » (du pasteur N. V. Peele) et du « développement du potentiel humain » né dans les années 1960 par la volonté de vérifier les théories selon les règles de la méthodologie scientifique. En vingt ans, les publications n'ont cessé de se multiplier.

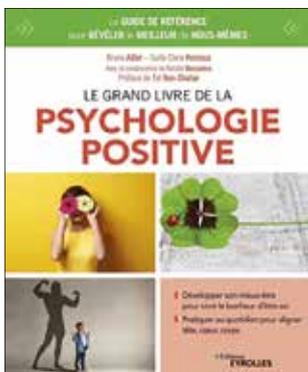
UNE ÉTUDE RIGOUREUSE

Des divers ouvrages ici présentés, *La psychologie positive* de Rebecca Shankland est le plus rigoureux. Paru en 2012, une édition remise à jour en 2019 a paru dans la collection « Psycho

Sup » destinée aux étudiants en psychologie. L'auteure est maître de conférences à l'Université Grenoble-Alpes. Elle a réalisé des recherches empiriques, notamment sur la relation entre le bien-être subjectif et les comportements altruistes. Son ouvrage, parfaitement articulé, présente l'historique du courant. Il discute de la difficulté d'opérationnaliser, en vue de recherches empiriques, le concept de « bonheur » et d'autres concepts, que les psychologues préfèrent : bien-être subjectif, bien-être psychologique, satisfaction de vie. Il recense des méthodes de recherches, des outils d'évaluation, les principaux résultats notamment pour l'optimisation des relations conjugales, le travail et la psychothérapie. Tout est soigneusement référencé et présenté avec esprit critique.

UN OUVRAGE GRAND PUBLIC

Le grand livre de la psychologie positive, destiné au grand public, est aux antipodes du précédent. Les auteurs sont des praticiens du coaching : Bruno Adler fait des formations pour des entreprises et Guila Clara Kessous assure des formations à l'aide de techniques théâtrales et



de jeux de rôle. L'ouvrage se présente comme un *self-help book* qui propose des recettes dans un langage simple, avec beaucoup d'exemples et d'anecdotes, des schémas et des tableaux. Il est basé sur une compilation d'ouvrages. Les auteurs semblent n'avoir publié que cet ouvrage. Ils ne font guère preuve du recul critique auquel les scientifiques sont habitués. Des six ouvrages ici présentés, il est le moins rigoureux, mais conviendra sans doute à des lecteurs à la recherche de recettes simples pour trouver davantage de moments de bien-être.

LES DERNIÈRES RECHERCHES

Psychologie positive. États des savoirs, champs d'application et perspectives présente 14 thèmes par 24 contributeurs, dont plusieurs sont des chercheurs réputés. Les auteurs de l'ouvrage sont Charles Martin-Krumm, professeur à l'École de Psychologues Praticiens de Paris, et Cyril Tarquino, professeur à l'Université de Lorraine. Ils avaient publié en 2011 un *Traité de psychologie positive* (éd. De Boeck) où se trouvaient des contributions d'auteurs fondateurs du courant (Seligman, Diener *et alii*). Le nouvel ouvrage aborde des nouveaux thèmes comme l'apport des neurosciences pour le fonctionnement optimal du cerveau chez les personnes âgées, les facteurs sociologiques et économiques du bien-être de la population, la promotion du bien-être psychologique à l'école, la gestion du stress chez les étudiants, la stimulation de

la pratique soutenue d'activités physiques, les effets positifs de la pratique religieuse ou d'un engagement dans d'autres formes de spiritualité chez des malades. Les auteurs ont le souci d'appuyer leurs conceptions sur des recherches empiriques.

L'ÉCOPSYCHOLOGIE, DISCIPLINE RÉCENTE

Lisa Garnier, docteure en écologie, est une journaliste spécialisée dans l'écologie et l'étude de la biodiversité. Elle a travaillé au ministère de l'Écologie et a publié plusieurs livres destinés à développer le goût de la nature chez les enfants. Dans *Psychologie positive et écologie. Enquête sur notre relation émotionnelle à la nature*, elle conjugue des apports de son domaine de compétence avec des résultats de la psychologie positive. Rappelons que l'écologie scientifique étudie les relations des êtres vivants entre eux et leurs relations avec l'environnement. Les spécialistes s'appellent « écologues », tandis que les militants pour la protection de l'environnement sont les « écologistes ».

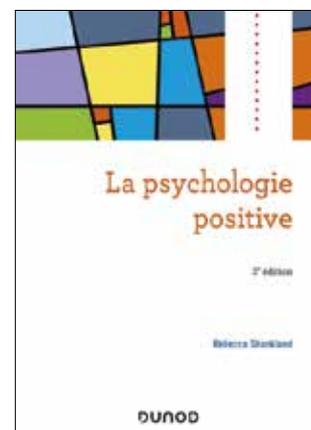
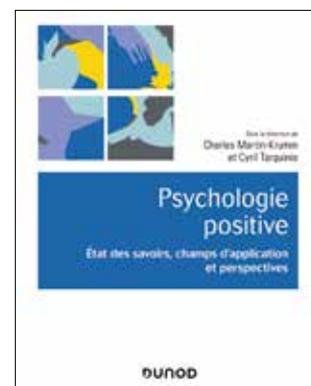
Depuis quelques décennies, des écologues ne s'intéressent plus seulement à la compétition et à la prédation, mais étudient de plus en plus les relations positives entre les individus et entre les espèces. L'écopsychologie, discipline récente, étudie les interactions de l'homme avec le milieu naturel et l'effet de ces interactions sur la santé mentale et physique, en particulier chez l'*Homo urbanus* (environ 55 % de la

population mondiale vit actuellement en ville).

L'auteure présente diverses initiatives en vue de préserver la nature, en particulier des espèces animales menacées de disparition. Elle a rassemblé un nombre impressionnant de recherches récentes sur la façon d'accroître des moments de bonheur grâce à l'immersion dans la nature.

LA PSYCHOLOGIE POSITIVE EN ATELIERS

Cinq auteurs, sous la direction de Rebecca Shankland, ont mis au point *Un programme de psychologie positive*. Comme l'indique la collection où il paraît, « Les ateliers du praticien », l'ouvrage est destiné à des psychologues, des éducateurs et autres animateurs de formations « psys ». Le programme a été élaboré à l'université de Grenoble-Alpes, où R. Shankland est la responsable du Diplôme universitaire de Psychologie Positive. Il se base sur des recherches empiriques en psychologie clinique et en psychologie sociale. Il a été testé et perfectionné durant six ans par l'équipe qu'elle dirige. Les objectifs sont : développer l'attention à des aspects positifs de l'existence, mieux les voir et les savourer ; favoriser la bienveillance à l'égard des autres et de soi-même ; susciter l'engagement dans des activités qui correspondent aux valeurs propres ; modifier des façons d'agir, pas à pas, de façon à mieux prendre soin de soi, d'autres et de l'environnement. Ce programme est pratiqué en groupe. Il s'étend sur huit



- ▶ séances, il comporte des exercices à effectuer en dehors des séances et dont on tire des enseignements, en groupe, à chaque séance suivante.

Le courant de la psychologie positive a suscité des critiques. Certains estiment, comme Nietzsche, que la recherche de bonheur est « un but mesquin d'un homme faible », qui renforce l'individualisme et affaiblit le tissu social. En fait, nombre de recherches empiriques montrent que le bien-être psychologique va souvent de pair avec l'estime de soi, l'ouverture aux autres et l'altruisme. ●



- › **Rebecca SHANKLAND**, *La psychologie positive*, Dunod, coll. Psycho Sup, 3^e édition revue, 2019, 208 pages, 20,50 €.
- › **Bruno ADLER et Guila Clara KESSOUS**, *Le grand livre de la psychologie positive*, Eyrolles, 2020, 230 pages, 24 €.
- › **Charles MARTIN-KRUMM et Cyril TARQUINIO (dir.)** *Psychologie positive. États des savoirs, champs d'application et perspectives*, Dunod, 2019, 298 pages, 31,45 €.
- › **Lisa GARNIER**, *Psychologie positive et écologie. Enquête sur notre*

relation émotionnelle à la nature, Actes Sud, 2019, 218 pages, 21,80 €.

- › **Rebecca SHANKLAND, Jean-Paul DURAND, Marine PAUCSIK, Ilios KOTSOU et Christophe ANDRÉ (2020)** *Mettre en œuvre un programme de psychologie positive*, Dunod, 2020, 256 pages, 30,30 €.

À paraître :

- › **Jérôme PALAZZOLO**, *La psychologie positive*, collection « Que sais-je ? », PUF, 2020, 128 pages, 9,00 €.



GÉNÉRATION COLLAPSONAUTE ?

PAR MICHEL BOUGARD

historien des sciences

La pandémie du covid-19 a redonné force et vigueur à certaines peurs ancestrales. C'est ainsi qu'a resurgi la mémoire de la grippe « espagnole » qui, il y a un siècle, fit périr quasiment 5 % de la population mondiale. Quelques mois avant l'irruption inattendue (mais cependant prévisible) d'une nouvelle variété de coronavirus, vous avez peut-être été de ceux qui, fréquentant assidûment les librairies, ont remarqué une production assez spectaculaire d'ouvrages autour du concept de « collapsologie », plus apocalyptiques les uns que les autres, prédisant, à brève échéance, l'effondrement de notre civilisation. Face au réchauffement climatique non maîtrisé, à l'érosion de la biodiversité et aux limites de la croissance, certains en sont venus à considérer que l'effondrement global pourrait être la fin logique de cette fuite en avant.

C'est en constatant cette flambée éditoriale qu'Yves Citton (professeur de littérature à l'université Paris VIII) et Jacopo Rasmi (spécialiste des nouvelles écritures documentaires) ont décidé de s'interroger sur la fascination devant la fin du monde, le survivalisme qu'elle entraîne et aussi la religiosité qui en émane parfois. Affirmer que la fin de notre monde est proche (et surtout inévitable) mène les « collapsonautes » à l'angoisse. Au-delà des obses-

sions de quelques-uns, les auteurs souhaitent parvenir à naviguer à travers les tempêtes actuelles qui semblent narguer la survie de notre humanité.

Les auteurs conseillent aux « générations collapsonautes » désespérées de fuir tout pessimisme. Y. Citton et J. Rasmi réclament un peu d'humour et rappellent que la vraie urgence est de ralentir. Pas question non plus de retourner dans le passé et, pour celles et ceux qui ne se complaisent pas dans la nostalgie, ni dans « le déclinisme ou la fuite en avant technosouverainiste », il faut accepter un « remontage du futur » toujours bricolé et hasardeux. En tout cas, les auteurs rejettent l'effondrement-spectacle, décourageant, et son inverse, la négation des problèmes écologiques qui nous conduirait à ne rien changer.

CHANGER OU DISPARAÎTRE

Si vous vous voulez de la collapsologie « pure et dure », ne manquez pas l'essai collectif dirigé par Laurent Testot et Laurent Aillet, *Collapsus*, dont le sous-titre est éclairant : *Changer ou disparaître*. Une quarantaine de journalistes, historien(ne)s, scientifiques de diverses disciplines, philosophes et sociologues ont été consultés. Sur quel critère ont-ils été choisis ? « Avoir l'esprit ouvert au réel », c'est-à-dire ne plus seriner le

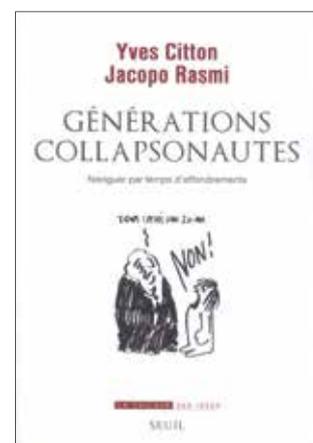
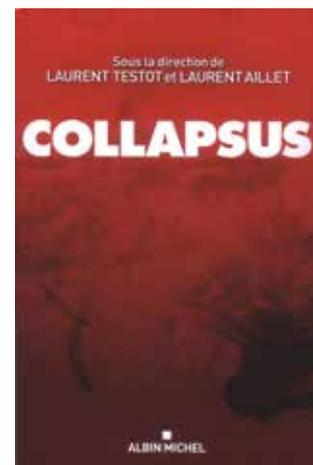
mythe de la croissance infinie. L'essai est divisé en trois parties : d'abord un état des lieux, puis une revue des dynamiques en cours et, pour terminer, divers points de vue sur les attitudes à envisager.

L'état des lieux n'est guère original. On y retrouve la fin inéluctable des énergies fossiles, l'effondrement de la biodiversité, le rôle de la « religion du marché » prônée par le capitalisme. Le bilan des dynamiques est limité au « droit d'habiter la Terre » et à la manière dont l'écologie peut se concrétiser en politique. On trouve plus d'inédit dans la dernière partie de l'essai. Avec, par exemple, une analyse du « mythe de la transition énergétique » (il n'y a jamais eu de transition mais toujours des additions successives de nouvelles formes d'énergie). Ou encore le texte signé par P. Servigne et G. Chapelle dans lequel ils répètent que la seule réponse viable à l'effondrement sera l'entraide. En temps de crise et de pénurie, les individus égoïstes ou les groupes peu coopératifs n'ont jamais survécu longtemps.

Les collapsologues sont clairs : il ne s'agit pas d'énoncer des certitudes qui écrasent tout avenir, ni de trouver des solutions, mais bien d'apprendre à vivre avec les mauvaises nouvelles (comme le covid-19) et avec les changements brutaux et progressifs qu'elles annoncent. ●

› Yves CITTON et Jacopo RASMI, *Généralisations collapsonautes : naviguer par temps d'effondrements*, Seuil, 2020, 288 pages, 23 €.

› Laurent TESTOT et Laurent AILLET (dir.), *Collapsus : changer ou disparaître ? Le vrai bilan sur notre planète*, Albin Michel, 2020, 352 pages, 19,90 €.



QUE FAIRE ?

NOUVELLE REVUE POUR LE FUTUR : QUAND LA FOLIE DEVIENT SAGESSE

PAR FLORENCE RICHTER

rédactrice en chef
de Lectures.Cultures

O n se pose toutes et tous la question, partout sur la planète Terre, certains depuis longtemps et d'autres récemment, avec la pandémie : que faire dans le futur pour vivre autrement, pour éviter une destruction de l'humanité, car, oui, la vie sous d'autres formes qu'homme sapiens, cette vie, quant à elle, survivra, c'est sûr.

Les Éditions Samsa ont simplement décidé de lancer une nouvelle revue, papier et numérique, qui porte ce titre : *Que faire ?* Une gageure incroyable en ce moment, où le numérique semble tout emporter, et où les réflexions sont soit surabondantes, soit à l'arrêt sous le choc et comme tétanisées par la prise de conscience qu'un virus (ils existent et nous « dominant » quand même depuis trois milliards et demi d'années), bref qu'un virus peut interrompre brutalement toute l'activité humaine.

Plus fort : la revue *Que faire ?* propose un profil littéraire et annonce qu'elle « cherche avant tout à susciter la curiosité d'un lecteur de passage, par ses textes de fiction, d'essais, de poésie, de rééditions patrimoniales, de textes politiques, économiques, de proses folles, de science-fiction prospective, de recherches diverses... » C'est donc bien dans la littérature, et non dans la science

(comme trop souvent dans notre monde ?), que la revue va chercher à penser-rêver la vie. *Que faire ?* affirme encore « ne pas être représentatif de la littérature de circonstance. La littérature est toujours pour elle un engagement personnel, une création. La lecture devient alors un acte de création en retour. C'est au sein de cette dialectique entre l'écrivain et le lecteur que se produira peut-être l'étincelle. »

Le prix Nobel de littérature et poète Octavio Paz l'a dit : « La littérature révèle la prodigieuse réalité du monde. » La vraie littérature n'est pas qu'une distraction, et créativité n'est pas création, la vraie littérature se fout des modes artistiques et de la bien-pensance, pour donner des échos vibrants de la vie sous toutes ses formes... Un autre géant poétique, Rainer Maria Rilke, écrit ces vers célèbres :

- « – Poète, que fais-tu ?
- Je célèbre.
- Et la mort et les monstres, comment les acceptes-tu ?
- Je célèbre. »

LES LIVRES BRÛLENT MAL

Heureusement, les livres brûlent mal, écrit encore l'éditeur Samsa, pour présenter le profil de la nouvelle revue *Que faire ?* Formule symbolique, bien sûr ; on l'a compris, il s'agit de (ré)affirmer, encore et encore, qu'on ne supprimera jamais ni la poésie, ni la réflexion, ni un ou une auteur(e) ou éditeur(e)

dynamiques et singuliers : ils sont comme les végétaux ou comme le phénix, ils renaissent de leurs boutures et cendres, plus vifs, plus généreux, plus en phase avec la vie ! *Que faire ?* n° 1 démarre entre poésies et diableries.

D'abord Camus, cela va de soi, après la pandémie. Il ouvre le n° 1 de la revue avec cette citation : « L'histoire n'est que l'effort désespéré des hommes pour donner corps aux plus clairvoyants de leurs rêves », mais surtout avec une évocation très originale de Maxime Benoît-Jeannin sur « Albert Camus à Aix-en-Provence. Souvenirs d'une exposition » : l'auteur raconte sa visite de l'exposition « Albert Camus, citoyen du monde », ses impressions, le décor, les visages croisés, ses propres réminiscences de lectures de Camus, les analogies avec d'autres artistes et d'autres œuvres, bref un vagabondage fructueux et nourricier.

Toujours dans ce n° 1 de *Que faire ?*, suit un incroyable petit bijou littéraire, un inédit d'Evi Anastasiadou, publié ici à la fois en grec et en français, sur deux colonnes : c'est *L'Œuf*, qui raconte... la naissance d'un œuf ! Et dont on se demande s'il ne s'agit pas en même temps du surgissement d'une émotion... après un long confinement chez soi par exemple : « Un jour, il fut mature. Moi, j'avais oublié ce que c'était que de sortir. Dans mon sommeil, je percevais un son, presque imperceptible,



terne, comme si quelque chose dans mon rêve se brait. »

QUE FAIRE... ENCORE ?

Il y a aussi ce récit cocasse avec des écrivains dans un bar.

Et puis *Laure*, cette nouvelle étrange, où l'on reconnaît le style tout en finesse (et bien traduit par Alain Préault) de l'écrivain allemand Theodor Storm.

Et encore Georges Lebouc qui expose *Comment engueuler son prochain en bruxellois*, illustré par les dessins légers et caustiques de Clou... parce que des « zievereer » (littéralement le « baveur », par extension : qui en fait trop), il y en a plein sur la planète ! À noter : la revue s'intéressera certainement dans le futur à l'argot des ados d'aujourd'hui.

Et au passage, une patte de mouche poétique d'Odi-lon-Jean Périer.

Et *Maître Scriboutchi*, un poème en rimes et histoire d'un gamin insupportable, création du « dessinnarrateur » allemand Wilhelm Busch, considéré comme le précurseur de la bande dessinée ; son merveilleux dessin-texte clôt d'ailleurs le n° 1 de *Que faire ?*, avec une parole sage et folle (que je ne révélerai pas, à découvrir de ce pas...) : « Sur ce mot profond de l'enseignant / Concluons ce récit joyeusement » ! ●

DES APOCALYPSES EN BD

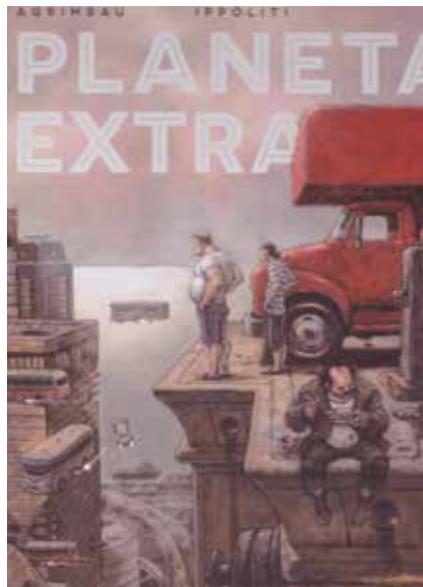
PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

La bande dessinée de ces derniers mois montre avec force que le chaos qui est né du Covid 19 n'est pas un épiphénomène. Elle met en scène une confrontation des réalités sociales, physiques, technologiques qui mène à l'enfermement, à l'injustice, au cauchemar qui sont en train de devenir le quotidien d'une grande partie des habitants de la planète.

C'est un phénomène auquel la science-fiction a habitué le lecteur depuis longtemps. Dans les périodes d'angoisse, l'imagination s'envole et les pires cauchemars se déclinent en autant de facettes qu'il est possible. Orwell avait écrit *1984*, Huxley avait transformé l'humanité en fourmis sans âme dans *Le Meilleur des Mondes*. Avec le cinéma, de nouvelles façons nous sont devenues familières : Fleischer nous avait rendus cannibales dans son *Soleil Vert*. Schaffner nous avait privés de notre humanité avec *La Planète des Singes*. Tarkowski nous avait engloutis avec *Solaris*. Chaque génération d'auteurs d'anticipation, d'uchronies, de dystopies avait apporté des réflexions effrayantes et terriblement justes sur le monde qui se fabriquait par-delà les volontés des uns et des autres, jouets innocents dans les mains des puissants de ce monde (*Zardoz* de Boorman n'est pas autre chose qu'une variation sur le thème de l'agneau candide).

Au temps du Covid 19, enfermés chez nous, puis sortant lentement, un peu inquiets, on se prend à découvrir d'autres facettes de la bande dessinée et du roman graphique. Depuis quelque temps, après les séries post-apocalyptiques très nombreuses (en désordre chronologique, *Arya*, *Neige*, *Jeremiah*, *Chats*, *Mermaid Project*, *Simon du Fleuve*, *l'Apocalypse selon Magda* et tellement d'autres), c'est le virus qui a fait son apparition et son corollaire, la fuite.



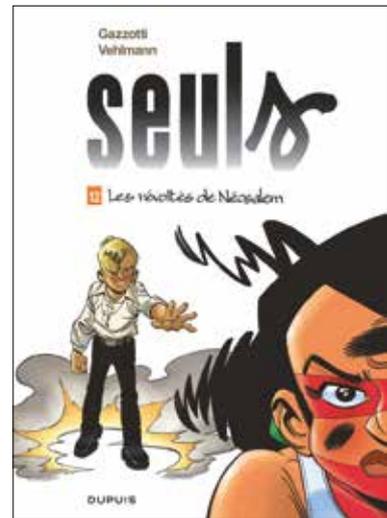
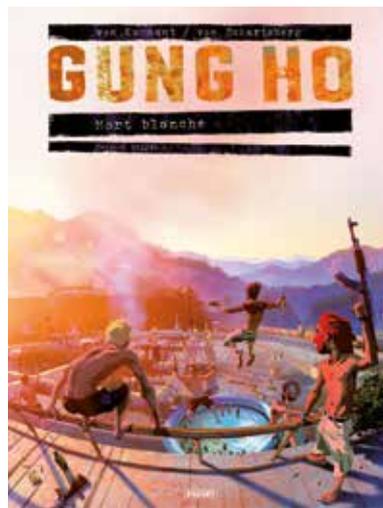
UNE PLANÈTE TRÈS POLLUÉE

Planeta Extra, sorti au début de cette année, est un petit bijou de finesse et de sensibilité. On y suit Kiké et Toti, deux déménageurs qui travaillent au service des riches bourgeois qui, de plus en plus nombreux, quittent la planète devenue trop polluée. Pendant qu'ils travaillent péniblement avec un très vieux camion volant qui perd ses boulons, des manifestants réclament un passage libre vers Europa, la lune jupitérienne propre où s'installent les riches. Pendant qu'ils embarquent les caisses d'un procureur, les affaires se font de plus en plus mauvaises. Le bail augmente, les laissez-passer cessent d'être accessibles, Kiké et Toti sont acculés, obligés de verser des pots-de-vin pour que les yeux se ferment sur leurs petits trafics. À la maison, Brenda, la fille de Kiké, annonce qu'elle quitte la terre

avec un fiancé plus vieux que son père. Le monde s'écroule, rongé par la pollution, les mutations, la pauvreté, la bêtise, les nantis sont déjà partis, ceux qui restent devront se débrouiller. Servi par un solide scénario sans faille, le dessin d'Ippoliti propose des couleurs fortes, des rouges sombres et des personnages dont les gueules n'auraient pas déplu au Courbet de *L'Enterrement à Ornans*, laideur quotidienne, fatigue d'une longue vie de labeur, renoncement.

L'AMÉRIQUE COUPÉE EN DEUX PAR UN VIRUS

Green Class en est à son deuxième tome, sorti en février de cette curieuse année. Une classe d'adolescents canadiens se retrouve coincée en Louisiane au moment où un virus abominable se répand. L'Amérique prend des mesures radicales, en coupant le territoire d'un gigantesque mur derrière lequel personne ne sera soigné. Dans ce second opus, le virus s'est étendu hors de l'enceinte, plus personne n'est à l'abri, la loi de la jungle et la violence règnent en maîtres. Il faut peut-être y voir une variation sur les murs (Berlin, Mexique, Israël...), un prélude aux émeutes raciales, mais aussi une terreur face à tout ce qu'aujourd'hui plus personne ne maîtrise. La pandémie serait une sorte d'image des virus informatiques, de la maladie des machines déjà décrite en 1985 par Dufaux et Griffio dans *Beatifica Blues*. Le dessin de David Tako est très touffu. La couleur verte ►



- ▶ envahit les pages au fur et à mesure de l'expansion du virus. Les lianes et les mousses remplacent les espaces verts paisibles, la nature devient étouffante, moite, agressive.

LA CIVILISATION S'ÉCROULE APRÈS LA GRIPPE

La chute est paru en mars, quelques jours avant le début du confinement. L'histoire commence dans une grande ville. La mère travaille dans un hôpital, un jour elle ne rentre plus. La grippe est plus méchante que les autres années. Puis elle meurt, seule et abandonnée, comme des dizaines de milliers d'autres. Le père se retrouve seul avec ses enfants. Il faut manger, vivre, continuer. Il n'y a pas de place pour le deuil. Les magasins cessent d'être approvisionnés, les gens ont peur, se cachent derrière des masques, deviennent violents, abandonnent les morts. Tout s'effondre très vite. L'auteur apparaît comme un devin, un visionnaire de l'horreur. Son dessin réaliste aux couleurs douces sert son propos avec une justesse glaçante. Les magasins pillés pourraient être ceux du quartier, le voisin qui devient un ennemi pourrait habiter en face. Les militaires ressemblent bien à des policiers.

UNE COLONIE SURVIT APRÈS LA PESTE

En juin, sort le cinquième tome de *Gung Ho*. Une terrible peste a frappé le monde et décimé une grande partie de l'humanité. Dans ce qui reste de l'Europe, une colonie encore protégée par

de grands murs accueille deux adolescents. Rebelles aux règles très strictes qui régissent la vie des survivants, ils doivent apprendre à vivre avec les autres, à combattre les prédateurs et à se faire une place au sein de cette mini-société. Comme dans *Green Class*, le mur enferme. Quant à savoir s'il protège, c'est un débat violent entre les générations. Le dessin de von Kummant (*La Chronique des Immortels*) est virtuose, parfaitement maîtrisé, l'histoire est addictive. Et quand ce nouveau tome sort, on se prend à relire tout ce qui précède.

ET TOUJOURS LE MUR...

Le thème du mur est récurrent dans la bande dessinée de science-fiction. Dans *Seuls*, il est invisible, mais quoi qu'il se passe, les enfants de Fortville sont toujours ramenés au milieu de l'arène. On ne sait pas ce qui leur est arrivé. Manipulés depuis le début par Saul, jeune aryen très sûr de lui, ils croient vivre dans une sorte de purgatoire ou de paradis mais les auteurs semblent jouer de leurs lecteurs en les perdant dans des hypothèses toujours plus nombreuses. *Les Révoltés de Néosalem* paraît en juin et dans ce volet, Vehlmann et Gazzotti caricaturent les shows télévisés les plus glauques. Les participants sont obligés de jouer, les épreuves sont dangereuses et ceux qui voudraient quitter l'arène sont rappelés à l'ordre à coup de mitrailleuse. Ce qui est terriblement angoissant dans cette histoire, c'est qu'au bout de douze tomes, on ne comprend toujours pas ce qui est arrivé à ce monde d'où les adultes ont disparu et dans lequel de

vieux enfants aux cheveux blancs sont devenus froids et cyniques.

L'INSPIRATION FORTEMENT LIÉE À L'ACTUALITÉ

Qu'elle soit destinée aux enfants ou aux plus grands, la bande dessinée de cette année est en lien avec l'actualité. Virus, apocalypses, murs, haine, migrants rejetés. Les ingrédients des premiers mois de 2020 sont disséqués, scénarisés et dessinés avec brio par des auteurs qui proviennent d'horizons très différents. Ces auteurs sont argentins, français, suisses, allemands, belges. Ils traduisent aujourd'hui dans le langage de l'art les mêmes obsessions qu'Orwell, que Huxley, qu'Asimov, que Lem, la même intelligence dans leurs observations et leurs craintes. ●

- ▶ **Diego AGRIMBAU et Gabriel IPPOLITI**, *Planeta Extra*, traduit de l'espagnol par Simon Oliviero, Sarbacane, février 2020, 88 pages, 18 €.
- ▶ **Jérôme HAMON et David TAKO**, *Green Class, tome 2 : L'Alpha*, Lombard, février 2020, 64 pages, 12,45 €.
- ▶ **Jared MURALT**, *La Chute*, épisode 1, traduit de l'allemand par Hélène Dauniol-Remaud, Futuropolis, mars 2020, 72 pages, 15 €.
- ▶ **Benjamin von ECKARTSBERG et Thomas von KUMMANT**, *Gung Ho*, tome 5, Paquet, juin 2020, 64 pages, 23,75 €.
- ▶ **Fabien VEHLMANN et Bruno GAZZOTTI**, *Seuls, tome 12, Les Révoltés de Néosalem*, Dupuis, juin 2020, 48 pages, 9,95 €.

PUZZLE : UN SURCROÎT D'INTÉRÊT

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèques

Le confinement fut un moment propice pour les puzzles : ceux-ci ont connu un regain d'intérêt auprès de beaucoup de gens enfermés chez eux. Mais que savons-nous sur ce jeu hors catégorie... si ce n'est qu'un puzzle de 1.000 pièces nous donne 999 moments de plaisir, à savoir chaque fois que nous réussissons à attacher une pièce et qu'elle s'encastre avec une précision et la douceur d'un petit clic qui ravissent notre perspicacité.

Le mot anglais *puzzle* signifie énigme ou casse-tête. En anglais, il fut associé au mot *découpe* (*jigsaw*) car son inventeur, John Spilsbury, imagina de découper des cartes pour faire comprendre aux enfants la structure des comtés anglais puis, plus tard, la composition des pays européens. Nous sommes en 1760. Spilsbury, à la fois cartographe et graveur sur cuivre, découpe ses morceaux dans du précieux acajou et le fait au moyen d'une scie à chantourner comme celle qu'on donne toujours aux jeunes bricoleurs lorsqu'on veut leur apprendre à découper des maquettes en balsa. En 1820 en Europe, un peu plus tard aux États-Unis, l'idée essaime. Très rapidement, la scie sauteuse à pédale (du genre des anciennes machines à coudre) rend le travail moins fasti-

dieux. Les puzzles ne ressemblent pas encore à ce que nous connaissons : seuls les motifs principaux (animaux, arbres, meubles, maisons, personnages) sont découpés avec plus ou moins de précision et sont maintenus ensemble, d'une part par le cadre de la plaque en bois, d'autre part par les morceaux intermédiaires qui assurent un bon serrage des pièces.

Entre-temps, la passion des puzzles prend de l'ampleur, particulièrement chez les adultes. Pour répondre à la demande, la poinçonneuse, une invention américaine de 1940, rend obsolète la découpe artisanale et la manière de concevoir les pièces. Les motifs individuels disparaissent et la forme actuelle des pièces avec son système d'accrochage par tenons apparaît. Le puzzle est découpé d'un seul coup par un couteau dont la forme reprend les 15, 36, 50, 100 ou 300 pièces du puzzle. Le couteau, poussé par une pression de plusieurs tonnes, emboutit avec force et précision le motif qui est désormais imprimé sur des plaques en carton.

L'usage de la poinçonneuse est également adopté par les firmes européennes (Jumbo, Ravensburger, Schmidt, Piatnik). Pour la petite histoire, Ravensburger se tourne d'abord vers une emboutisseuse pour chocolat trouvée à Leipzig qu'elle améliore. En 1960, les premiers puzzles de 500 pièces



apparaissent. Le public est séduit sans savoir que, 60 ans plus tard, les firmes produiront des puzzles comptant jusque 48.000 pièces !

LES 24 HEURES DE PUZZLE

À Hannut, dans le marché couvert, ont lieu chaque année depuis trente ans les *24 heures de puzzle*. De renommée internationale avec des équipes qui viennent de plusieurs pays d'Europe, cette manifestation garde une part sympathique et bon enfant : elle est ouverte à tous les amateurs de puzzle, en individuel (réalisez un puzzle de 500 pièces en moins de trois heures !) ou en groupe. En 2019, plus d'un million de pièces furent accrochées en 24 heures, ce qui correspond à une surface de 366,43 m² ! Cette année, l'événement est programmé les 24 et 25 octobre 2020 (à vérifier en fonction des décisions liées au covid-19).

▶ VOUS AVEZ PERDU UNE PIÈCE ?

Nous sommes tous malheureux lorsque nous constatons qu'il manque une pièce dans un puzzle sur lequel nous avons passé des dizaines d'heures. Tentez votre chance de récupérer la pièce en suivant les conseils du site www.fou-de-puzzle.com (onglet pièces-de-puzzle-manquantes) : vous découvrirez l'incroyable service après-vente des firmes qui produisent les puzzles. Nous n'avons pas testé... mais des directives claires sont disponibles pour chaque fabricant.

LES PUZZLES À L'ANCIENNE CHEZ MICHÈLE WILSON

Les puzzles à l'ancienne existent toujours. Produits en Bourgogne, découpés à la main et dans du bois, la fabrication artisanale Michèle Wilson propose depuis 1975 un choix étonnant avec une découpe originale pour chaque puzzle (autrement dit, aucun puzzle ne se ressemble). Mieux : il existe un véritable lien entre ce que le motif inspire au découpeur et sa manière de découper pour mettre en valeur ce qu'il ressent. De Van Gogh à Klimt, en passant par des puzzles contemporains ou des thèmes très sollicités comme les chats ou les scènes traditionnelles du Japon, le très grand choix de la collection peut être découvert sur le site : <https://puzzlemichelewilson.com/>

LES PUZZLES DJECO : LA QUALITÉ D'ABORD

Plus de 70 designers travaillent pour la firme française Djeco. Quittant souvent les formes rectangulaires et soignant ses boîtes, Djeco divise sa production de puzzles en catégories originales : puzzle découverte où les enfants jouent à retrouver certains motifs, puzzle galerie, puzzles art...

Attentive à la qualité des pièces, la responsable du département nous écrit : « Pour des puzzles destinés aux enfants (petit nombre de pièces), une bonne qualité est obtenue si le carton est d'une



épaisseur minimum de 3 mm. Pour des puzzles avec davantage de pièces, une découpe exemplaire nécessite une épaisseur plus petite avec, en contrepartie, une meilleure densité du carton. Dans ce cas, la Chine n'est pas à la hauteur et il est nécessaire de se tourner vers les constructeurs européens. Djeco fait fabriquer en Espagne ses puzzles *Observation* et *Art*. Pour une meilleure qualité, les puzzles sont recouverts d'un papier imprimé sur les deux faces. »

LES PUZZLES RAVENSBURGER : COMMERCE INTERNATIONAL, MAIS AUSSI SLOW LIFE

Même si des sujets de paysages urbains et de métropoles sont réclamés par tous les pays, Ravensburger est attentif aux demandes émanant des cultures locales. Au Royaume-Uni et aux États-Unis, les images nostalgiques sont très demandées (*Morning Glory*, *Romantic Cottage*). Au Japon, la demande concerne davantage des puzzles simples, destinés aux enfants.

En Europe, les 1.000 pièces ont la cote et l'association faite avec les jeux *Escape Room* rencontre un vif succès en Allemagne.

Une interview de Hannes Marohn, responsable du département puzzles de la firme allemande, montre combien la production trouve de l'ancrage dans la *slow life* (philosophie de vie qui consiste à vivre en conscience, bien ancré dans le présent) : « *Digital Detox* est un mot à la mode qui fait actuellement le tour des médias. Les experts en santé nous conseillent d'éteindre tout

ce qui sonne, clignote ou vibre aussi souvent que possible. Faire un puzzle est un moyen très simple. Trouver la pièce qui correspond à toutes les pièces colorées d'un puzzle ralentit l'esprit, vous oblige à utiliser vos mains et donne à votre humeur un petit coup de pouce, encore et encore. »

LES PUZZLES JUMBO ET L'HUMOUR

En puzzle, Jumbo doit son plus grand succès au dessinateur et humoriste Jan van Haasteren. Sur des thèmes appréciés (le football, les noces, le jeu de fléchettes, Noël...), faire un puzzle, c'est rire de la vie et des détails cocasses que le dessinateur accumule dans ses excellentes créations. En réalité, nous rions de nous-mêmes car nous reconnaissons bien l'excitation et la légèreté qui nous habitent dans de tels moments. En cela, Jumbo réussit parfaitement sa mission : « rendre les gens heureux et enrichis en jouant n'importe où, n'importe quand ». ●

DE LA CONTAGION NAQUIT LA CRÉATION

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Capsules théâtrales sur la toile, feuillets radiophoniques, fresques à colorier, relais tous azimuts, l'agenda virtuel des petits s'est vite rempli grâce à la créativité sans limite des artistes. Focus sur la culture en mode confinement.



Actions d'Ekla © Jessica Amico



Feuilleton de T. Lavachery au Wolf ©

► **P**lus contagieuses que le coronavirus, les initiatives créées entre quatre murs à l'attention des enfants se sont multipliées. À tel point qu'ils ne savaient plus où donner de l'écran pour ne pas rater l'instant philo de la revue *Philéas & Autobule*, la nouvelle création des Zerkien sur le site de Pierre de Lune, ou *Pendant ce temps... Petite histoire pour les petits et pour les grands*, imaginé par Anne Herbauts pour le site de l'École des loisirs, les capsules d'artistes sur le site de La montagne magique... Pas un jour sans que la boîte aux courriels ne croule sous les propositions. Une abondance réjouissante pour laquelle il s'est vite avéré nécessaire de créer un dossier pour idées à classer avec suite.

Chaque crise étant aussi une opportunité, la toile, souvent accusée de tous les maux, s'est parfois montrée sous son meilleur jour et a tourné à plein régime pendant que le monde somnolait. Avec d'indéniables effets pervers, certes. Pendant que les artistes publiaient, gratuitement, ou presque, leurs œuvres ou leurs fragments, les GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft)

s'enrichissaient plus que jamais. Malgré ce bémol, le virtuel a permis à de nombreuses initiatives de voir le jour, a offert aux artistes la possibilité, via quelques capsules, de gagner un peu d'argent, et aux enfants de découvrir les formes les plus élémentaires, mais aussi parfois les plus fascinantes, du cinéma d'animation ou d'une histoire à écouter le soir, comme jadis, quand on collait son oreille au poste de radio, pour ne pas perdre un mot de la dramatique.

Après une ou deux semaines de tétanie, les auteurs, comédiens, illustrateurs se sont réveillés et ont trouvé comment s'adapter à l'étonnante situation que nous venons de traverser. Il est bien sûr impossible de citer toutes les propositions, qui ont émergé. Nous vous proposons donc une sélection, d'une subjectivité assumée.

LE TOUT PETIT MONSIEUR EN ZOOMISHIBAI

On connaissait le kamishibai, petit théâtre de papier ambulant japonais. Voici maintenant le zoomishibai, ima-

giné par le Théâtre des Zygomars et réalisé à l'aide d'une plateforme, inconnue jusqu'à la veille du confinement, et désormais utilisée par une grande majorité d'entre nous. Anéanti par le confinement, l'auteur, dramaturge et comédien Vincent Zabus est d'abord resté sans voix. Puis, un beau matin, la plume l'a chatouillé. Il a écrit d'une traite le conte du *Tout Petit Monsieur* ou l'histoire d'un homme qui raconte chaque soir une histoire au balcon de son immeuble pour les enfants confinés à cause de l'arrivée d'extraterrestres. Les enfants étaient heureux de l'écouter, surtout celui qui vit seul avec deux parents au télétravail, et celle qui doit partager son appartement avec huit frères et sœurs. Hypochondriaque, le tout petit monsieur se replie cependant de plus en plus chez lui... L'histoire écrite, Valérie Vernay a réalisé une série de planches et le comédien Simon Wauters a d'emblée accepté de jouer le jeu et d'adapter le kamishibai en version virtuelle. Il suffit dès lors aux spectateurs de se connecter, à heure et à temps sur Zoom, mot de passe et code secret en poche.



Feuilleton de T. Lavachery au Wolf ©

Le conte est disponible gratuitement pour toutes les écoles ou les centres culturels qui le décident. Le téléphone crépite sans cesse au Théâtre des Zygomars et une journée entière de représentations est déjà prévue avec une école de Casablanca.

L'ALBUM SECRET DE THOMAS LAVACHERY

La solidarité a, elle aussi, permis d'agir comme le fit, entre autres, l'écrivain Thomas Lavachery, qui a commencé par envoyer tous les soirs le chapitre d'une histoire lue et enregistrée sur son téléphone aux enfants du quartier qui s'ennuyaient. « Comme je lisais sur mon smartphone, je ne pouvais mettre qu'un chapitre sur mon fichier et n'avais pas droit à l'erreur. J'ai lu tous les *Tor* et le premier *Bjorn*. J'ai aussi raconté deux inédits que j'ai proposés au Wolf qui a posté, chaque soir sur son site, un chapitre de *Zoé et Le Dorifus* ».

Dès le premier chapitre, le climat est installé. Une fillette et son oncle solitaire sont très liés mais ce matin, l'oncle

est pâle et triste. Sa nièce le surprend en train de regarder un album photos avec une attention particulière. Il se raidit en l'entendant arriver, referme l'album photos qu'il tient sur ses genoux. Que cherche-t-il à cacher ? Serait-ce le Dorifus, cet animal, étrange créature, fabriqué à partir d'un légume ? La suite au prochain épisode, comme le veut la tradition du feuilleton.

Ce fut en tout cas une très belle expérience pour notre Grand prix de la littérature jeunesse. Si bien qu'il envisage de poursuivre à l'heure où le livre audio a la cote. Et d'enregistrer tout *Bjorn le*

Morphir, sa saga fantastique à succès qui compte sept tomes ! Le Wolf, avec l'énergie bien connue de sa directrice, a relayé le récit tous azimuts, auprès des écoles, des associations, sur les réseaux sociaux, etc.

LES FRESQUES À COLORIER DE KITTY CROWTHER

Dans le même esprit, la Maison de la littérature de jeunesse a relayé bon nombre d'expériences comme les fresques à colorier proposées par Kitty Crowther. Une merveilleuse occasion pour les enfants, à l'heure où le coloriage élaboré et affiné revient au goût du jour, de s'approprier l'univers organique et fascinant d'une de nos plus grandes artistes. « Nous avons également relayé les posts de *Philéas & Autobule*, les découvertes proposées par L'École des loisirs, qui proposaient chaque jour un focus sur un auteur ou encore les ateliers filmés de Marine Schneider, une jeune illustratrice déjà très remarquée... », nous dit Muriel Limbosch.

PIERRE DE LUNE CRÉE À LA MAISON

Petites bulles de respiration, capsules de créativité, les créations à la maison de Pierre de Lune, Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles, témoignent, elles aussi, dans le même esprit que celles de *La montagne magique*, de ce trimestre suspendu, à l'aide de véritables perles artistiques. Telle la *Popote externe* de Roxane Lefebvre qui, comme chaque matin, fait sa vaisselle en regardant par la fenêtre. Un air hispanique, une chanson pop, un accent délicieux et la douce folie s'empare de la danseuse, qui plonge la tête dans l'eau de vaisselle, retrouve ses esprits et surtout sa liberté, puis effectue quelques pas de danse.

Les Zerkiens, adeptes du graphisme, racontent, en deux épisodes, et en cinéma d'animation, l'histoire de la montagne endormie, ou la rencontre d'une boule de poils avec un ours, qui nous mènera du noir et blanc aux couleurs passées, de la montagne au bord de mer, avant la chute des premiers flocons. Un univers enchanteur et décalé...

LA CULTURE NON MARCHANDE D'EKLA

À l'heure où la culture se remet en question et cherche à se réinventer et où les artistes ne veulent plus uniquement considérer la scène comme marchande, avec obligation de résultat, Ekla, centre scénique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse, a mis le confinement à profit pour privilégier la recherche.

Fervente défenderesse de l'art à l'école, Sarah Colasse, la directrice d'Ekla, qui travaille en collaboration étroite avec les écoles, les centres culturels et les artistes, a contacté ceux-ci pour leur proposer de créer des capsules en interne, sans se soucier de la diffusion : « L'objectif était de permettre aux artistes de travailler et de s'exprimer, en toute liberté. Ils ont réalisé des choses magnifiques. J'en ai encore des frissons. Notamment quand je pense à la chorégraphe Caroline Cornélis, qui a envoyé une captation de *Stoel*, chorégraphie pour chaises et danseurs, aux enfants ▶



Actions d'Ekla © Jessica Amico

- en les encourageant à danser avec une chaise, à se filmer et à envoyer leur création. »

Il y eut de nombreuses autres initiatives. Mathilde Mosseray a imaginé un journal du confinement, Ornella Venica, a déposé, avec une institutrice de Liège, des petits papiers dans les boîtes aux lettres, puis a dansé sous les fenêtres des enfants, qui sont descendus et se sont aussi mis à danser. Olivia Cassereau a créé un théâtre d'ombres aux fenêtres, Vincent Tholomé a coécrit des textes avec ses élèves, lus par la poétesse Laurence Vielle, dans une séquence sur Musique 3... Un magnifique matériau, qui, plus tard, sera exploité, ou pas. Et c'est précisément cela qui importe... ●



Photocollage © Olivia Cassereau

RÉSISTER

AVEC LA PETITE ÉDITION INDÉPENDANTE

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

La petite édition indépendante a été frappée de plein fouet par la crise liée à la pandémie du Covid-19. Plus que jamais, il nous faut défendre ces maisons aux structures fragiles. Éloignées des circuits commerciaux, elles font preuve d'audace, elles découvrent de nouveaux talents, elles défendent des valeurs humanistes et s'ouvrent aux cultures du monde.

Et certaines d'entre elles nous restituent un patrimoine oublié. À la différence des grandes maisons qui font imprimer leurs livres en Chine ou plus largement en Asie, elles travaillent avec des imprimeurs européens et privilégient un papier issu de forêts gérées durablement. Pour les aider à résister, nous souhaitons faire écho ici à quelques titres récents restés dans l'ombre en raison de la date de leur parution tout en évoquant également quelques ouvrages de leurs fonds sur lesquels le temps n'a pas d'emprise.

ALBERTINE, PRIX ANDERSEN 2020

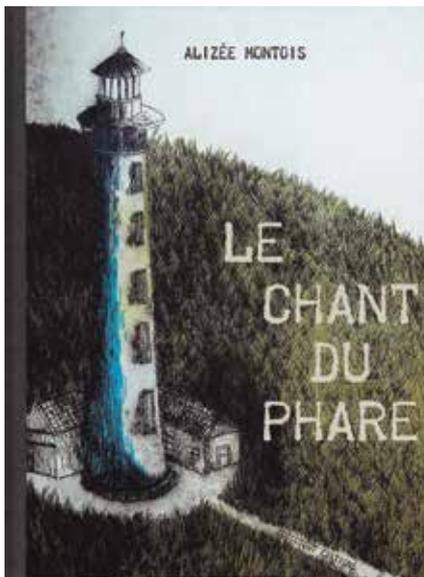
En mai dernier, en période de confinement, lors d'une conférence de presse virtuelle, l'on a appris de la bouche de la présidente du jury que le prix Andersen 2020 était décerné à Albertine. Dans sa communication, Junko Yokota rappelait que la dessinatrice genevoise était connue pour sa grande spontanéité, son amour du détail, sa précision infinie. « Notre lauréate – ajoutait-elle – crée des livres aux multiples niveaux d'interprétation, en tant qu'illustratrice mais aussi comme auteure. » Parmi l'œuvre abondante d'Albertine, composée le plus souvent avec son mari Germano Zullo, et que son editrice



Francine Bouchet considère comme un fleuron de son catalogue, j'ai retenu un titre réalisé en solo, en 2014. *Bimbi*, paru à La Joie de lire comme l'ensemble de l'œuvre, est un album épais aux pages blanches, sans un mot, sur lesquelles se détachent, dessinées au trait, des scènes de la vie quotidienne des enfants. Des grands et des petits, seuls ou en groupe, en relation avec des adultes, des papas et des mamans, des frères et des sœurs. On rit, on pleure, on se dispute, on s'amoure. On refuse de manger. On construit un château de sable. On se fait gronder. On trouve le temps long. On se cache derrière la jupe de sa mère. Les plus jeunes se reconnaîtront, les plus âgés se souviendront : tout ce qu'évoque Albertine est vrai.

UNE BIBLIOTHÈQUE À HUIT PATTES

Dans les montagnes de Colombie, un instituteur, Luis Soriano Bohorquez, visite régulièrement, avec sa bibliothèque ambulante, une quinzaine de villages isolés. Il prête des ouvrages aux enfants et leur raconte des histoires. Ces faits bien réels ont inspiré Monica Brown et John Parra, un artiste latino-américain. Dans *La Bibli des deux ânes*, nous faisons la connaissance d'Ana, petite paysanne privée d'école car la maîtresse du village obligée de partir n'a pas été remplacée. Accablée par les tâches domestiques, la fillette trouve du réconfort dans le seul livre qu'elle possède et qu'elle relit sans cesse. Un matin, réveillée par un étonnant *cataclop-cataclop*, elle entend crier : « Livres, livres ! Qui veut des livres ? ! » C'est un bibliothécaire et ses deux ânes. Un miracle vient de se produire pour Ana et pour les enfants du voisinage qui accourent de toutes parts. Le pouvoir des histoires est si grand qu'Ana écrira un livre sur Alfa et Beta, « les ânes les plus savants du monde ». Au récit de Monica Brown répondent les peintures sur bois de John Parra. D'allure naïve, elles nous font pénétrer dans l'imaginaire de la fillette tout en reflétant poétiquement son milieu de vie. Cet album révèle de façon exemplaire le combat que mènent depuis près de 25 ans les éditions Rue du monde. ▶



travaille ici le papier déchiré-collé. Il suggère. Il ménage une large place au vide comme pour préparer le lecteur à l'éveil. L'album est paru chez HongFei, maison attachée à l'interculturalité.

UNE FOLLE AVENTURE

Dans le dernier album d'Aurélia Grandin, *La Fabuleuse Histoire de Feuille et Mange-tout*, il est question d'une orpheline, de son chat et de sa tante. On y croise des hiboux hideux et colériques. On traverse une forêt, un désert, une montagne. On assiste au sauvetage d'un ogre bon, gros et généreux, enlisé dans des sables mouvants. On plonge sous la mer au royaume d'un oiseau magique et pas sympa du tout. On y entend des bruits cacophoniques, des grognements féroces, de terribles hululements. Et l'aventure s'achève par un immense éternuement, véritable *happy-end* d'un album qui commençait par « *Once upon a time* ». Délire narratif, explosion de couleurs vives, formes enchevêtrées, peinture et couture sur papiers et tissus : un ravissement pour l'œil, grâce aux éditions Irfan.

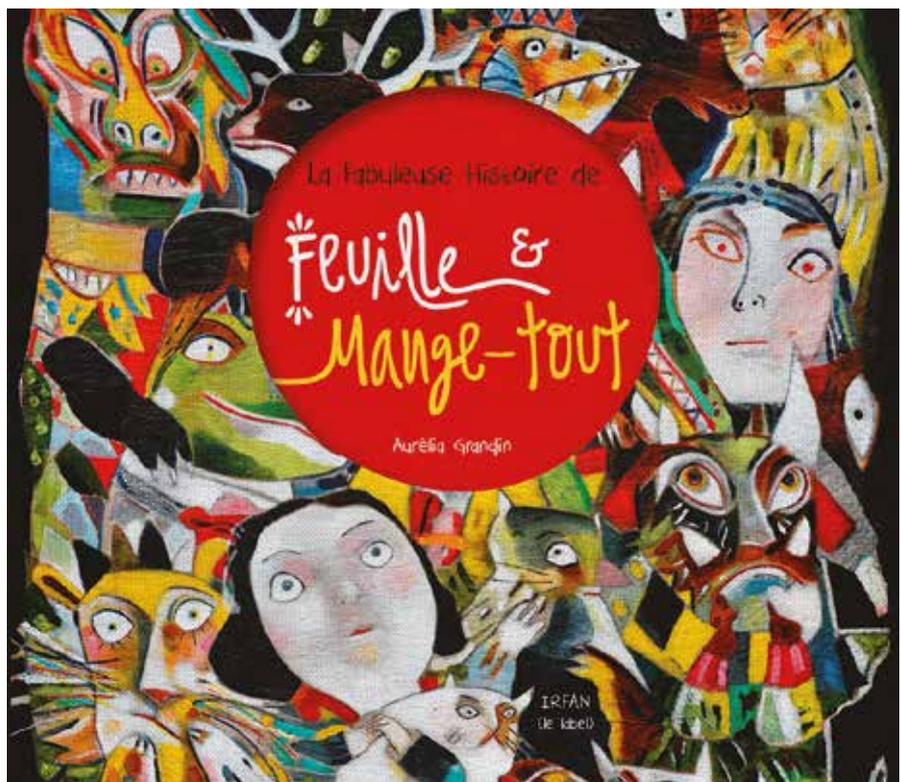
qu'elle a vécue en compagnie de son grand-père, par fidélité à sa grand-mère défunte. Cela s'est passé pendant ses vacances, dans une île minuscule, en mer du Japon. Le récit de Gilles Baum, dans sa simplicité teintée d'humour critique, attise la curiosité du lecteur : que signifient ces crabes tatoués sur les bras de quelques habitants ? Celle-ci se mue en émotion, laisse sans voix et glace le sang au moment de la mystérieuse et incroyable apparition. Thierry Dedieu

► RÉVERIE D'UN MARIN AU CREUX DE LA VAGUE

Il est des illuminés dont les rêves défient l'imagination. Que s'était-il passé dans la tête de ce marin immobile, amateur de sardines, pour qu'il plantât un phare loin de tout rivage ? Chaque soir, celui-ci projetait sa lumière sur la plaine et les villages à l'entour. Pour parfaire son œuvre, devant ses voisins ébahis, le vieil homme se mit à fabriquer d'étranges girouettes faites de bois flotté, auxquelles il ajouta des plumes. Il sonorisa le tout, diffusant en boucle un vieil enregistrement de cris de mouettes. Et comme il prétendait attendre la mer, les gens le taxèrent de folie. Arriva alors l'improbable. En une semaine, un flot d'eau recouvrit le pays et l'on raconte qu'une vague emporta le marin farfelu. Cet étrange récit est servi par les gravures à l'eau-forte de la jeune artiste Alizée Montois, capable de sublimer une boîte de sardines, une cassette audio aussi bien que la spirale d'un escalier en colimaçon. *Le Chant du phare* est publié par CotCotCot éditions.

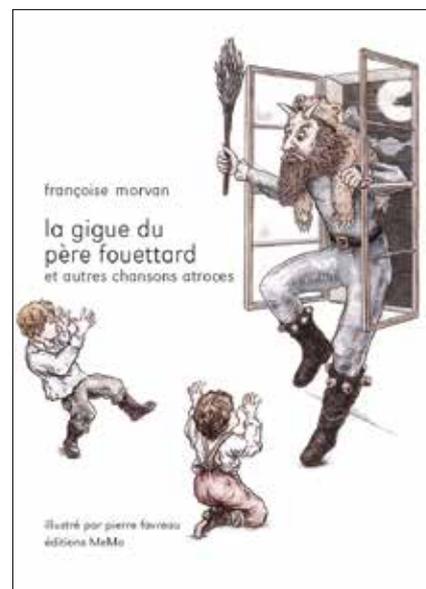
L'ÉNIGME DE LA BEAUTÉ

« Il y a des choses qu'on peut admirer sans comprendre. » Dans *Le Secret du clan*, une fillette raconte l'expérience



QUE TON VERS SOIT LA CHOSE ENVOLÉE

Paraphrasant François Ruy-Vidal qui écrivait : « Il n'y a pas de littérature pour enfants mais la littérature », on pourrait affirmer : il n'y a pas de poésie pour enfants, il y a la poésie ! Et pour preuve on apporterait les deux recueils de chansons de Françoise Morvan qu'ont publiés les éditions MeMo peu avant le confinement : *La Berceuse du marchand de sable* et *La Gigue du Père Fouettard*. Ces poésies qui se chantent sur des airs nouveaux à inventer par chacun se répondent tout en s'opposant. Tantôt proches de la comptine, de ses sonorités et de son rythme, tantôt d'une douceur câline, tantôt aussi cruels que les contes dans lesquels ils s'enracinent, les vers de Françoise Morvan s'inscrivent dans la tradition des enchanteurs que sont Edward Lear, Samuel Marchak, Shel Silverstein, ces grands auteurs qu'elle a traduits avec rigueur et envol. Merci à Pierre Favreau pour la beauté de ses images, à la hauteur des mots d'« un écrivain qui – comme elle le dit elle-même – a choisi d'écrire sans tenir compte des voies tracées d'avance ». ●



- › ALBERTINE, *Bimbi*, La Joie de lire, coll. « Hors Norme », 2014, 108 pages, 24,90 €.
- › Monica BROWN et John PARRA, *La Bibli des deux ânes*, Rue du Monde, coll. « Pas comme les autres », 2011, 40 pages, 15 €.
- › Alizée MONTAIS, *Le Chant du phare*, CotCotCot Éditions, 2020, 32 pages, 15,90 €.
- › Gilles BAUM et Thierry DEDIEU, *Le Secret du clan*, HongFei Cultures, 2020, 44 pages, 13,90 €.
- › Aurélia GRANDIN, *La Fabuleuse Histoire de Feuille et Mange-tout*, Irfan, le label, 2020, 36 pages, 15 €.
- › Françoise MORVAN et Pierre FAVREAU, *La Berceuse du marchand de sable et autres chansons douces*, MeMo, coll. « Coquelicot », 2020, 36 pages, 13 €.
- › Françoise MORVAN et Pierre FAVREAU, *La Gigue du Père Fouettard et autres chansons atroces*, MeMo, coll. « Coquelicot », 2020, 36 pages, 13 €.

MIGRANTS :

QUAND LA RÉALITÉ DU COVID 19 INSPIRE LA FICTION

PAR MAGGY RAYET

Témoignages, récits et reportages nourrissent les trois romans centrés sur l'exil, repérés dans la luxuriance de la production éditoriale jeunesse.

Cette chronique a été écrite pendant le « confinement ». Bibliothèques inaccessibles au public, librairies fermées, le livre ne circulait plus guère. Quant aux titres nouveaux annoncés pour le printemps, ils étaient renvoyés à la fin de l'été voire à l'hiver. Même si nous avons coutume de vivre le nez dans les livres, il nous fallait passer de longues heures devant les écrans. Récompensées, il est vrai, par de belles découvertes. Comme ces propositions d'ateliers et de rencontres virtuelles renvoyant souvent à la lecture... d'un roman ou d'un album « papier » ! Bizarrement, moins le livre circulait, plus on le déclarait indispensable. Il n'empêche que pour manipuler un livre « pour du vrai » nous ne pouvions qu'interroger nos mémoires, avant de scruter les étagères plus ou moins fournies de nos bibliothèques. Avec souvent comme heureuse conséquence de mettre la main sur un roman – essentiel mais oublié – sur lequel on se promettait illico d'attirer l'attention le temps venu. Au passage, on s'interrogeait sur les livres de l'après-confinement, tant du point de vue de leur esthétique que de leur propos. Mais en attendant, on n'était pas dupe. On n'oubliait pas que si le Covid-19 nous faisait la grâce de lâcher prise, les problèmes de la vraie vie allaient reprendre le devant de la scène, peut-être même avec plus d'acuité et de violence. Et qu'ils continueraient à imprégner la fiction, y compris celle qui s'adresse à la jeunesse.

Les trois romans repérés en début

d'année pour alimenter cette rubrique restent d'actualité. Centrés sur l'exode et l'accueil, ils évoquent l'odyssée d'êtres humains, jeunes et vieux, résignés à quitter leur pays – Côte d'Ivoire, Syrie, Afghanistan, Kurdistan... – pour rejoindre l'Europe. Sophie Adriansen, Sylvie Deshors et Vincent Engel se sont nourris de cette réalité pour écrire une œuvre de fiction.

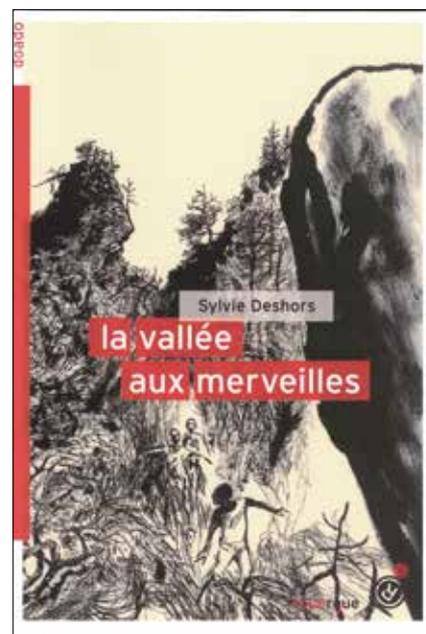
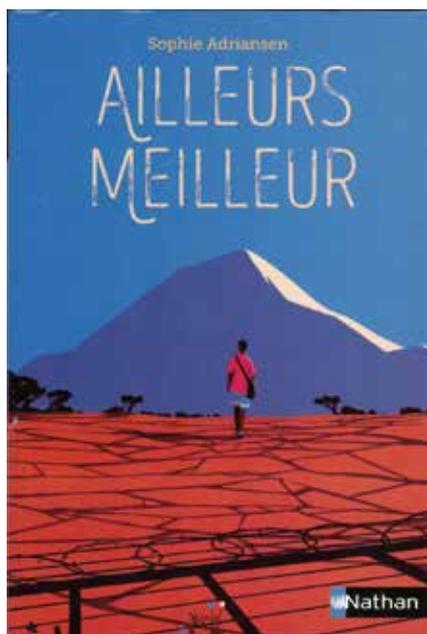
DE LA CÔTE D'IVOIRE À LA BRETAGNE

Voici tout d'abord *Ailleurs meilleur* de Sophie Adriansen. Cette autrice – l'intéressée tient à l'appellation – formée notamment à l'écriture du scénario, écrit aussi bien en littérature générale qu'en jeunesse. Des ouvrages de fiction et de non-fiction. Une quarantaine en tout. Elle anime aussi des ateliers d'écriture en milieu scolaire. En 2015, dans une librairie bretonne, elle a fait la connaissance de deux adolescents. L'un arrivait de Côte d'Ivoire, l'autre de République centrafricaine. Ils avaient lu son roman *Max et les poissons*, témoignage d'un petit garçon juif pendant la guerre de quarante. « C'était le premier livre qu'ils lisaient en français. Ils avaient envie de me raconter leur histoire. » Sophie Adriansen a donc pris le temps de les écouter. « Je n'aurais jamais pu inventer les étapes de leur parcours ni ce qu'ils ont vu en chemin avant de se rencontrer dans l'Ouest de la France. » C'est ainsi qu'est né *Ailleurs meilleur*, au titre éloquent. Les premiers

mots de son jeune narrateur – Alassane – sont pour sa grand-mère qui l'a élevé chez elle au Burkina Faso alors qu'en Côte d'Ivoire, son pays natal, la guerre civile faisait rage. Une grand-mère qui réussissait comme personne les beignets de bananes plantains ! À 15 ans à peine, Alassane décide de quitter sa famille et de partir, « car ici il n'y a pas de travail pour qui n'a pas de terre à cultiver ». Le but du voyage, c'est bien sûr l'Europe. Plus précisément la France, « le pays des droits de l'homme, de Jacques Chirac et de la Tour Eiffel ». Alassane raconte les pays traversés, les dangers, les passeurs, les traquenards. Les amitiés aussi. Et surtout le « mur », ces grilles érigées entre le Maroc et l'Espagne, surveillées à la fois par les gardes marocains et les policiers espagnols. Voilà pour la première partie du roman. L'autre moitié dit les hauts et les bas de son installation en France. Le récit prend fin dans l'espoir : en Bretagne – à Lorient – l'adolescent est engagé dans une crêperie. Les beignets de la grand-mère sont loin mais voici la « galette Alassane » imaginée par le petit fils – carottes cumin, chèvre noisettes et épinards !

DANS LA VALLÉE DE LA ROYA

La plupart des romans de Sylvie Deshors – qui écrit avant tout à l'intention des adolescents jeunes et moins jeunes – sont imprégnés de références sociales et politiques. Dernier en date, *La vallée aux merveilles* ne fait pas exception. La vallée du titre c'est celle de la Roya, un fleuve qui prend sa source au col de Tende et qui se jette dans la Méditerranée. À toutes les époques, ce fut un lieu de passage entre la France et l'Italie. Mais depuis 2015, ils et elles sont des centaines – venant d'Afrique de l'Ouest mais aussi d'Afghanistan et de Syrie – à tenter de la traverser. Des



habitants s'organisent pour les aider. Nous voici au cœur du roman. Sylvie Deshors s'est choisi comme narratrice une adolescente de 17 ans. Elle se prénomme Jeanne. Elle est citadine. Elle vient passer les deux semaines de vacances dites de la Toussaint chez sa tante Nathalie – la sœur de sa mère – qu'elle connaît à peine. Nathalie, qui habite Saorge, petit village perché dans les hauteurs de la Roya, est très impliquée dans l'accueil des migrants. Quant à sa nièce, on peut dire sans se tromper qu'au départ elle ne s'intéresse guère à la question. Mais petit à petit, grâce aux conversations et aux rencontres, son regard va changer. Dans les relations qui se nouent entre jeunes de différentes cultures, la musique va jouer un grand rôle. Et c'est ainsi que, subtilement, le lecteur progresse en même temps qu'une adolescente dans la compréhension de la situation. Présenté ainsi, le résultat peut paraître un brin austère. Mais c'est sans compter avec le talent de Sylvie Deshors – par ailleurs très à l'aise dans le polar – pour installer et maintenir une « tension ». Dès les premières lignes, elle introduit deux secrets auxquels, discrètement, il sera fait allusion tout au long du roman. Et le lecteur de se demander ce qui s'est passé dans la vie de Jeanne pour que sa mère l'envoie prendre l'air loin de chez elle le temps des vacances. De se

demander aussi quelle sombre histoire de famille a provoqué la rupture entre Nathalie et le reste de la famille.

PRÈS DE CHEZ VOUS

Ailleurs meilleur est conseillé dès 10 ans. *La vallée aux merveilles* à partir de 14. Publié dans une collection qui donne la parole à des auteurs connus dans le domaine jeunesse, *Deux ans et l'éternité* est probablement destiné en priorité à de grands adolescents voire à des adultes. Le livre est signé par deux auteurs. Michel Bouffieux, journaliste d'investigation et Vincent Engel, tout à la fois auteur, critique, scénariste, enseignant, chroniqueur politique, homme de radio. Un préambule justifie le projet et fait bien la part des choses : « La fiction est une manière de dire le monde, l'espoir et la souffrance. La presse d'investigation en est une autre. » La couverture – texte et illustration – est explicite : « Mai 2018. Sur une autoroute belge, une course poursuite s'engage entre un fourgon chargé de migrants et une escouade de policiers. Dans le feu de l'action, un des poursuivants tire sur la camionnette... » C'est bien la mort de la petite Mawda qui est au centre du propos. Essai, nouvelle, roman, texte de théâtre, Vincent Engel est à l'aise dans toutes les formes éditoriales. Il a choisi

ici d'écrire un roman choral. « Mawda est morte, j'ai voulu lui donner la parole », dit-il dans une interview. « C'est elle qui nous raconte son histoire. » Les autres narrateurs sont désignés par leur fonction dans le drame : la traductrice, le tireur, le passeur, et deux hommes politiques présentés sans plus de précision comme le Premier et le Secrétaire. Michel Bouffieux, quant à lui, travaille au sein de la rédaction de *Paris-Match Belgique*. Il écrit dans son blog : « Après tous ces mots de l'écrivain, il y a les miens, ceux d'un journaliste, ceux de la contre-enquête que j'ai réalisée pendant plusieurs mois. » Cette contre-enquête fouillée et minutieuse occupe plus de la moitié des pages. En fin de volume, place est laissée aussi à l'avocate des parents de Mawda. ●

- › **Sophie ADRIANSEN, *Ailleurs meilleur***, ill. de couverture Tom Haugomat, Nathan, coll. Roman Grand format, 2019, 176 pages, 5,95 €.
- › **Sylvie DESHORS, *La vallée aux merveilles***, ill. de couverture Edmond Baudoin, Rouergue, coll. doado, 2019, 174 pages, 12,50 €.
- › **Vincent ENGEL et Michel BOUFFIOUX, *Deux ans et l'éternité***, ill. de couverture Benjamin Cuvelier, Ker Éditions, coll. Double jeu, 2019, 212 pages, 10 €.

MAUD ROEGIERS, ILLUSTRATRICE-DESIGNEUSE

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre

Auteure d'une dizaine d'albums jeunesse et active dans divers domaines : graphisme, design de meubles, maquillages spéciaux, livres pour enfants... Maud Roegiers y a toujours fait émerger la fibre de la création artistique. Elle est lauréate d'une Bourse de la Fédération Wallonie-Bruxelles Découverte, 2009.



Maud Roegiers, qui êtes-vous ?

Comment en êtes-vous arrivée à la littérature de jeunesse ?

J'ai commencé à suivre des cours de dessin dès dix ans. Puis j'ai fait l'Académie des Beaux-Arts de Marche-en-Famenne deux soirs par semaine, avec six heures de dessin en plus de l'école. Je suis partie un an en échange au Venezuela où je désirais une formation active. J'y ai suivi des études de peinture et de photos. Rentrée en Belgique, j'ai suivi des études de stylisme à la Haute École Francisco Ferrer pendant trois ans. Ensuite, j'ai travaillé chez Prémaman-Orchestra comme styliste et graphiste et j'ai suivi des cours du soir en illustration-graphisme à Saint-Luc à Bruxelles où j'ai découvert le livre jeunesse. Mes trois enfants de neuf, sept et deux ans, Élyne, Stan et Margaux, m'accompagnent aussi dans mon développement.

Des influences ?

Une première influenceuse est Montse Gilbert, un prof du cours du soir à Saint-Luc qui m'a donné le goût du livre. Mon travail de dernière année était la création d'un livre. Il s'intitu-

lait *Lettre à Emilie*, le premier album édité¹. Sinon, je suis admirative du travail de Rébecca Dautremer, Quentin Gréban ou Thibault Prugne car leurs dessins sont incroyablement détaillés et travaillés.

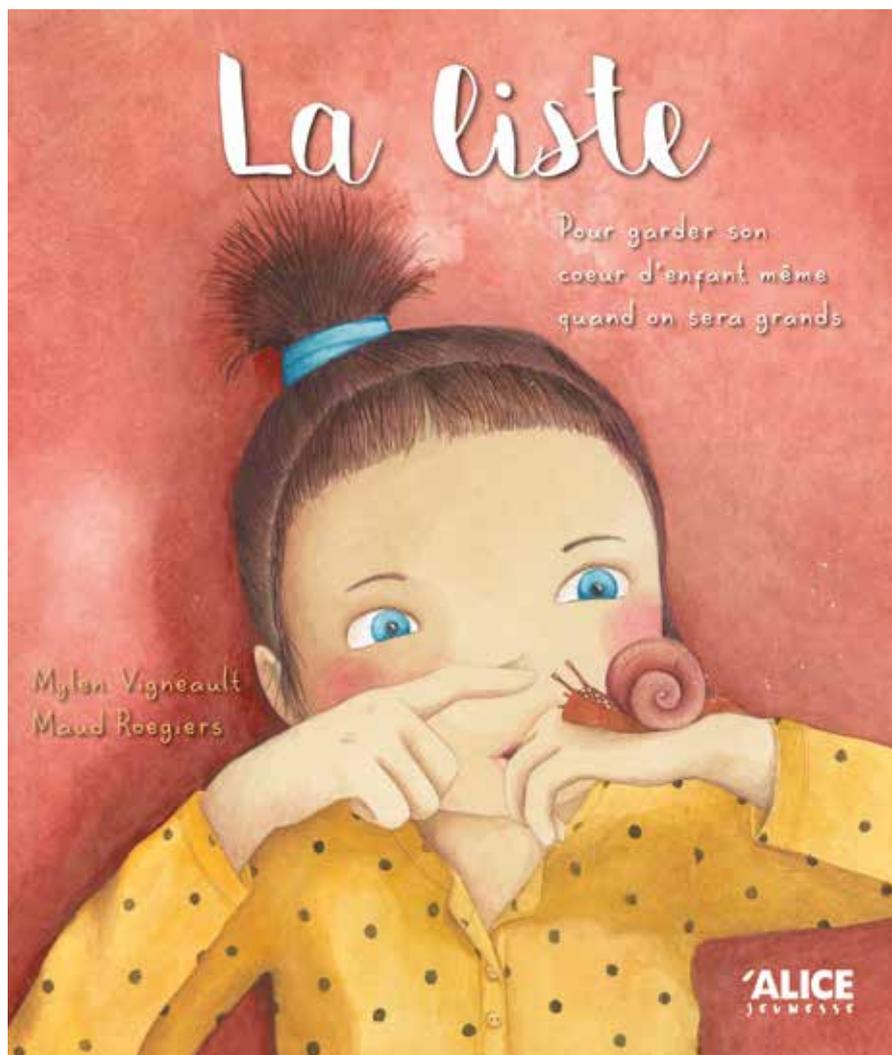
Parcours pro ?

J'ai travaillé pendant 13 ans à mi-temps chez Prémaman-Orchestra où je créais entre autres les imprimés sur les vêtements de bébé. Mon envie d'apprendre de nouvelles choses m'a amenée à une pause-carrière de quatre mois pour suivre une formation à Strasbourg en maquillage d'effets spéciaux. J'ai touché à beaucoup de domaines dans l'artistique, notamment la création d'une marque de mobilier Elysta que nous produisons depuis trois ans, en collaboration avec Erwan mon compagnon. Il y a deux ans, je suis devenue indépendante en illustration et graphisme. Le design, l'illustration graphique et l'illustration jeunesse sont devenus ma principale activité. Ma finalité serait de pouvoir vivre des livres que je crée. J'y pense depuis que les ventes ont explosé pour l'album *Le sais-tu ? que tu ne dois pas tout savoir*² qui connaît

un succès extraordinaire et qui a déjà été réimprimé quatre fois³. Quand j'ai découvert le texte de Mylen, j'ai tout de suite eu envie d'en faire un livre. Il est en cours de traduction en trois langues : coréen, chinois, taïwanais et j'espère que ce n'est qu'un début. *La princesse qui pète*⁴ a aussi marqué les esprits. C'est le titre qui fonctionne bien. Les gens s'arrêtent dans les salons parce que le titre les fait rire.

Le dernier né : *La Liste*, sa genèse ?

Pour expliquer celui-ci, je dois revenir à *Le sais-tu ?...* dont la rencontre avec l'auteure Mylen Vigneault a été importante. En surfant sur Facebook, j'ai découvert l'article « Les 25 choses qu'un enfant de maternelle doit savoir », un texte destiné aux parents, dont la lecture m'a procuré des larmes aux yeux. J'ai contacté son auteure Mylen Vigneault, qui est canadienne, en lui disant que je souhaitais l'adapter en livre pour enfants. Elle a trouvé l'idée originale et c'est avec grand plaisir que notre binôme est né. Je l'ai rencontrée lors d'un passage en Belgique, son mari étant belge. Et c'est ensemble que nous avons présenté le tout début du projet



chez Alice éditions. Vu le succès rencontré, je suis allée au Salon du livre de Montréal et nous avons décidé de continuer à collaborer.

C'est ainsi qu'est née *La Liste*⁵, où j'ai eu envie de représenter chacun des 50 points évoqués dans le texte de Mylen par un dessin. Ce traitement lui donne une certaine originalité et représenter tous les points sans être trop long fut un réel casse-tête. Le lecteur peut s'attarder sur une même page car il y a plein de détails à découvrir. L'album est accompagné d'un carnet où l'enfant peut cocher les points de sa liste et noter ses expériences. Encore plus aujourd'hui, il est important de rappeler aux enfants des choses simples comme danser sous la pluie ou grimper

à un arbre gigantesque par exemple. Les textes de Mylen diffèrent de la quête avec une histoire traditionnelle et cela les rend uniques.

Côté technique ?

Le sais-tu ? que tu ne dois pas tout savoir a été réalisé à la gouache. *La Liste* aussi, mais une gouache très liquide qui donne cette précision proche de l'aquarelle. Puis, je retravaille, peaufine chaque illustration aux crayons de couleur (les détails, les ombres...). La couleur de la couverture de *La Liste* a fait l'objet d'une recherche particulière afin d'éviter qu'elle ne soit trop rouge, trop orange ou rose (connotée filles). La couleur saumon dégage une certaine chaleur, une convivialité. Présenté en

avant-première à la Foire du livre de Bruxelles, les deux cents exemplaires prévus se sont écoulés en quelques jours. Il sort cet automne et j'espère qu'il connaîtra le succès escompté.

J'ai aussi un petit truc pour améliorer le rendu. J'utilise la technique du transfert, comme dans *La Baleine*, qui comporte un imprimé de fleurs. À la base, c'est un imprimé de tissu. Dans *La princesse qui pète*, j'utilise pas mal cette technique pour les illustrations. Dans *Prendre le temps*, ce sont tous les traits noirs qui sont tracés avec cette technique.

Des animations en classe ?

Oui, j'ai débuté celles-ci grâce au *Répertoire des auteurs et illustrateurs* de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Puis avec l'opération Auteurs en classe. Un jour, l'institut de mon fils qui a fait une formation kamishibai m'a initiée et j'ai eu l'idée de transformer mes histoires en kamishibai. Mais je voulais ajouter une dimension plus ludique et interactive. J'ajoute donc des aimants, des scratches... que je présente beaucoup dans les écoles et un peu aussi en bibliothèques. Cette façon de faire permet une relecture complètement différente. *Lettre à Émilie* et *La grande aventure* sont des histoires vécues dans mon enfance avec ma cousine Émilie tout comme *La princesse qui pète*. Cette histoire a été écrite en pleine nuit dans ma tente de camping en Patagonie.

Lors des animations, j'amène quelques originaux. Je raconte deux ou trois histoires en kamishibai, puis je prévois une animation artistique en fonction de l'âge de l'enfant. Par exemple, dans *Le sais-tu ? que tu ne dois pas tout savoir*, il y a une page qui dit : « Le monde est une belle grande toile que tu colores à ta façon, chaque jour ». Cette illustration a été remplie avec des dessins de ma fille. En animation, je leur donne l'illustration sans les dessins d'enfant et je les invite à créer leur propre toile. Pour les plus petits, on travaille avec des dés et de l'encre encoline ou encore on crée des caricatures des enfants de la classe et on essaie de les reconnaître. Le prof me dit souvent qu'il y a une sorte d'effervescence en classe ▶

- ▶ avant mon animation. La dimension de préparation de l'animation est importante pour que la magie de la rencontre opère. Les enfants ont le temps de se réjouir. En préparant, en lisant les albums, ils se sont déjà fait une image qui rend les échanges intéressants.

En projet ?

Un nouvel album en collaboration avec Mylen Vigneault est prévu pour mars 2021. Il s'intitulera *Les petits et les (trop) gros secrets*. Et puis d'autres projets avec notamment un personnage aimé des enfants mais je n'en dirai pas plus... c'est encore un secret !

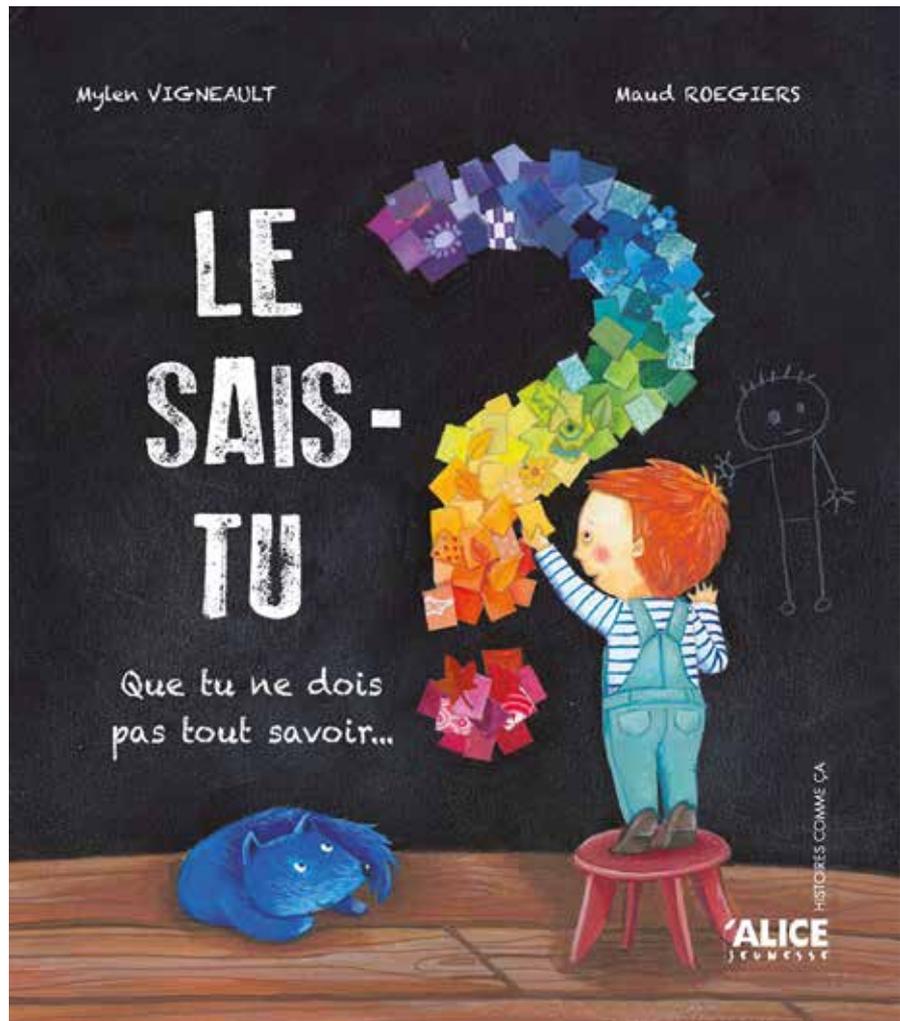
En guise de conclusion, j'aimerais mentionner la bienveillance que l'on retrouve beaucoup dans mes livres afin de faire baisser la pression, rappeler aux enfants l'essentiel, la quête du bonheur. ●

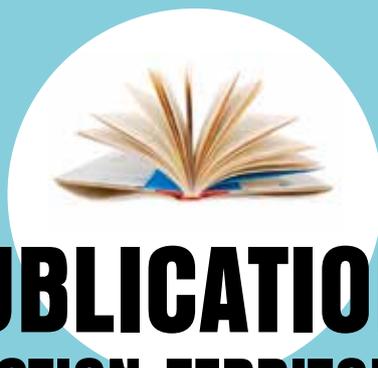
Notes

1. Alice jeunesse, 2008.
2. Alice jeunesse, 2018.
3. A été sélectionné pour le prix Des Mots et des Merveilles 2019 dans la catégorie « Petit ogre ».
4. Alice jeunesse, 2012.
5. Alice jeunesse, 2020.

INFOS :

www.maudine.be ou info@maudine.be ou <https://www.canalc.be/portrait-maud-roegiers-illustratrice-dalbum-jeunesse/>.





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation,
Développement durable, Handicap,
Seniors, Langue française, Métier
de bibliothécaire, Livre et lecture en
mutation, BD, Architecture, Santé,
Bibliothèque hors les murs, Censure,
Europe, Rencontres littéraires, Numérique,
Management, Evaluer une bibliothèque,
Communiquer, Design, Sciences,
Fonds locaux et régionaux (provinces
+ Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs,
Littérature en action, Bébés et livres,
Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire*, 2019, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 19



19



37



71

03 ÉDITORIAL

03 En déconfinement
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Publication *Les développements culturels du territoire : évolution 2018 ou la transversalité installée*

par Diane Sophie Couteau

09 Rapport d'activités 2019 de la Réserve centrale de Lobbes
par Sylvie Vandamme

12 *Periodic 2015-2019 : la conservation partagée des périodiques*
par Sylvie Vandamme

15 ICI ET AILLEURS

15 Centre culturel d'Herstal : « La culture, c'est créer des synergies et de la solidarité »
par Liliane Fanello

19 Les bibliothèques françaises face au Covid 19 : garder le lien à tout prix
par Véronique Heurtematte

23 MÉTIER

23 Olivier Pretto, gestionnaire du Centre de prêt de matériel de Naninne
par Olivier Brüll

25 NUMÉRIQUE

25 Confiné ? Il y a toujours le jeu vidéo, même en bibliothèque !

par Cynthia Empain

29 *Micro-folie à Molenbeek : une plateforme au service des territoires*
par Pierre Hemptinne

32 PORTRAIT

32 Palix : du dessin d'Assises à la poésie picturale
par Catherine Callico

37 ACTION

37 En Fédération Wallonie-Bruxelles, il faudra plus qu'un virus pour confiner la culture

par Thomas Casavecchia

44 Jacky Legge : folklore, cimetières et art contemporain
par Catherine Callico

48 Confiné, dis-moi ce que tu as lu...
par Catherine Renson

52 AUVIO

CD

52 L'hymne dithyrambique
par Benoit van Langenhove

DOCU

54 Révolte, le cinéma « anti-capitliste » de Benjamin Hennot
par Philippe Delvosalle

56 LECTURE

SOCIÉTÉ

56 À quoi ressemblera demain ?

10 livres de référence

par Thomas Casavecchia

60 Un virus qui donne à réfléchir
par Bernard Lobet

62 La psychologie positive : essentielle au temps du Covid 19
par Jacques Van Rillaer

65 Génération collapsonaute ?
par Michel Bougard

66 *Que faire ?* nouvelle revue pour le futur : quand la folie devient sagesse
par Florence Richter

BD

67 Des apocalypses en BD
par Marianne Puttemans

69 JEU

69 Puzzle : un surcroît d'intérêt
par Pascal Deru

71 JEUNESSE

ACTION

71 De la contagion naquit la création
par Laurence Bertels

ENFANT

75 Résister avec la petite édition indépendante
par Michel Defourny

ADO

78 Migrants : quand la réalité du Covid 19 inspire la fiction
par Maggy Rayet

PORTRAIT

80 Maud Roegiers, illustratrice-designeuse
par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles